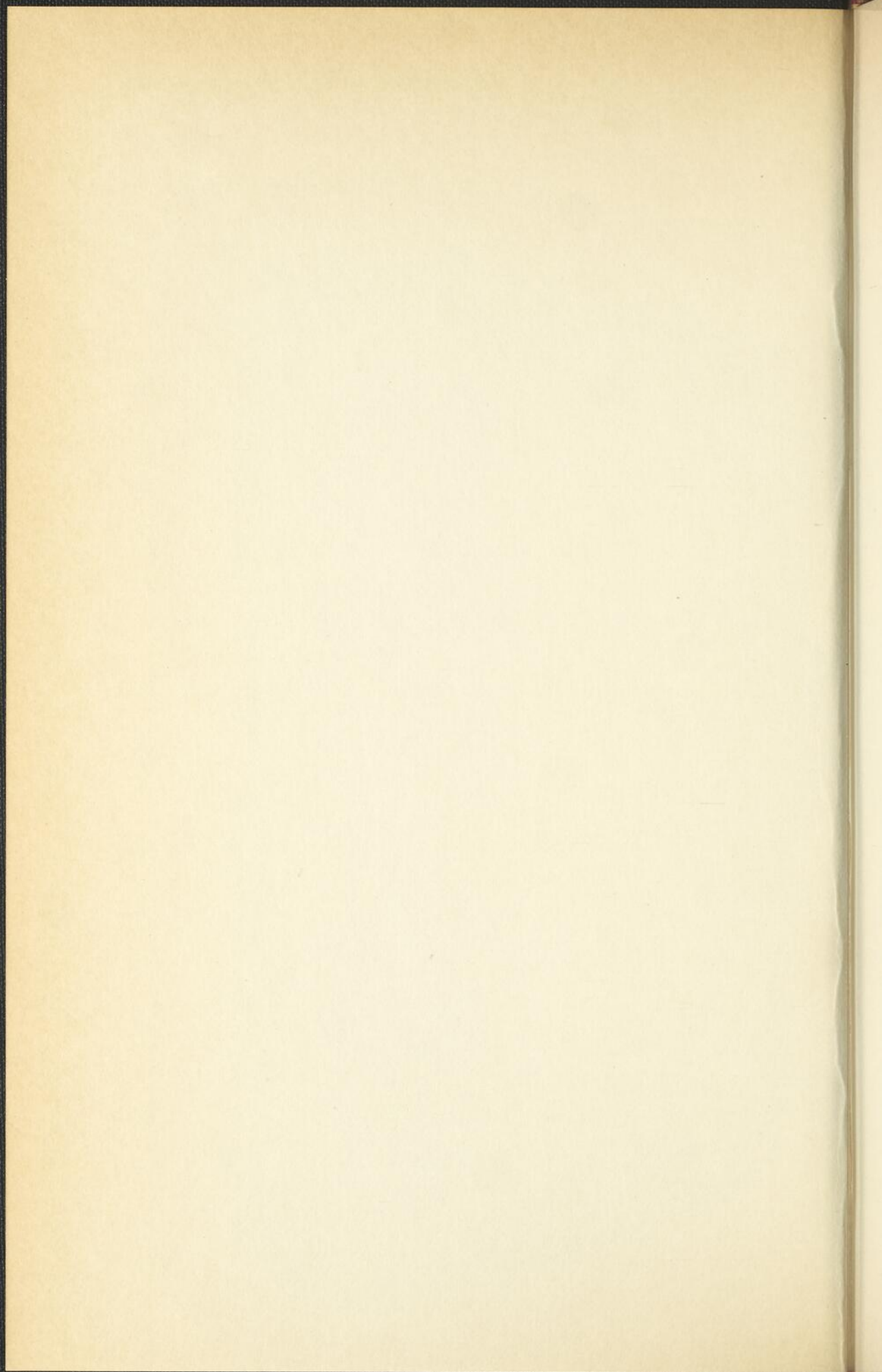


la nouvelle
barre
du jour



science-fiction

79.80



*la
nouvelle
barre du jour*

La réalisation de ce numéro a été confiée à
Roger Des Roches et Louis-Philippe Hébert.

LA NOUVELLE BARRE DU JOUR

Numéro 79-80

Juin 1979

Secrétaire de rédaction:

Jean Yves Collette

Direction:

Nicole Brossard
Louise Bouchard

Jean Yves Collette
Michel Gay

Distribution exclusive:

Diffusion Dimédia Inc.
539, bd Lebeau,
Saint-Laurent, Qué.
(514) 336-3941

Dépositaire en France:

Librairie La répétition,
27, r St.-André-des-arts,
75006 Paris

Correspondance:

La nouvelle barre du jour,
C.P. 131, Succ. Outremont,
Outremont, Qué. H2V 4M8

La *nbj* est répertoriée dans *Radar*, dans le *Canadian Index* et par la *Pressothèque de langue française*.

La *nbj* est membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois.

Les auteurs sont priés de n'envoyer qu'une copie de leur oeuvre, les documents n'étant pas retournés. Les auteurs des textes que nous publions sont seuls responsables des opinions qu'ils émettent.

La reproduction des textes et des illustrations paraissant dans la *nbj* est strictement interdite sans l'accord écrit de l'auteur et de l'éditeur.

Dépôt légal — Deuxième trimestre 1979.

Bibliothèque nationale du Québec. ISSN 0704 - 1888

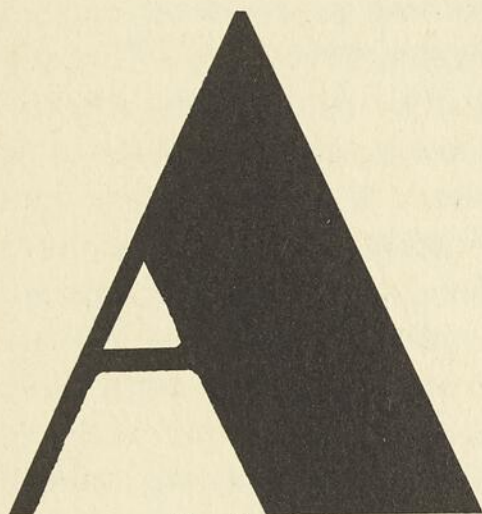
Sommaire

- 5 **La Fiction-science**
Louis Philippe Hébert
- 11 **Les Faits réels**
Roger Des Roches
- * * *
- 19 **L'Oiseau de feu** (extraits)
Jacques Brossard
- 35 **Répondre aux questions D-C9 à D-C13**
Louis-Philippe Hébert
- 45 **Une relation oubliée**
Germain-Guy Beauchamp
- 53 **L'Oiseau de feu** (extraits)
Jacques Brossard
- 63 **Surveillants et d ten s**
Bertrand Bergeron
- 69 **GNAN**
Johanne de Bellefeuille
- 73 **L'Effet d'irréel**
Jérôme Élie
- 85 **Strip-tease**
Bertrand Bergeron
- 93 **Ça luit et ça mange**
Hugues Corriveau
- 97 **SF: Signifiant Fantaisie**
Germain-Guy Beauchamp

- 105 **Tous les veilleurs de nuit**
Roger Des Roches
- 111 **Et, après une nuit de veille**
Roger Des Roches
- 119 **L'Or, l'encens et la myrrhe**
Élizabeth Vonarburg
- 133 **Adieu les petites mamans**
Louis-Philippe Hébert
- 141 **Sans titre**
Roger Des Roches
- 143 **Cinq ou six morceaux en forme de poire...**
Jean-Pierre Vidal
- 151 **Ne faites pas l'idiot, Monsieur Dostoïevski**
Germain-Guy Beauchamp
- 155 **Orgone — 13**
Jérôme Élie

La Fiction-science

Louis-Philippe Hébert



temps, qu'ils font partie de cet inépuisable réservoir de permutations à l'intérieur du discours, que ces permutations se retrouvent ici et là, sur un plan diachronique, et qu'il n'y a pas, à proprement parler, de structures de perception-expression qui soient innovatrices. Le raccourci croise une route bien connue. Il n'y a pas de territoires vierges tant que les trois composantes littéraires ne sont pas modifiées: 1.- l'organisation des sens (hardware); 2.- le matériel de compilation, de commutation et de permutation (software); 3.- le matériel d'écri-

ffirmer que l'établissement d'un genre littéraire ne tient qu'à la fortune de son appellation est un raccourci dangereux. Prenons-le tout de go. Affirmons ensuite (en guise d'axiome) que les genres littéraires existent de tout

ture (la langue et les outils scripturaux — autre distribution selon le modèle hardware-software). À partir de là, on peut prétendre qu'il existait des textes surréalistes au Moyen Âge...

Cliché: la science-fiction a existé de tout temps (attitude Versins). À cette différence près que, à un moment x de l'histoire littéraire, la S-F a été nommée et reconnue, donc différenciée comme un corpus à l'intérieur d'un domaine plus général: les lettres. Aujourd'hui science-fiction, autrefois «littérature non répertoriée» (hors genre, ou sous-groupe d'un genre défini). En écrivant ceci, on s'aperçoit que l'énoncé est fautif; espérons qu'il en est de même à la lecture. Car.

La science-fiction, comme genre identifiable et identifié, apparaît au moment même où l'organisation des sens est perturbée (dans *notre* histoire, dans *notre* littérature): la télévision, le cinéma, le téléphone, la télégraphie, la mécanisation des véhicules, bref l'accélération des déplacements vient bouleverser la perception. Les mécanismes deviennent plus que des prothèses (i.e.: un artifice permettant de suppléer une déficience sensorielle ou articulatoire); ce sont de nouveaux sens: le cinéma, à titre d'exemple, et la télévision rendent une image immédiate non spéculaire au contraire de toute surface réfléchissante. Le cerveau lui-même s'en trouve affecté: sa chimie est modifiée (notamment par les hallucinogènes mais, sans aller jusque-là, simplement par l'irruption massive de substances chimiques dans les aliments, ou encore, ce qui s'avère moins discutable, disons que, sous l'impact de nouveaux sens, le cerveau se rajuste). Ceci dit, le matériel d'écriture en soi est transformé: on écrit à la machine (normalisation des signes visuels), on imprime selon des procédés de

plus en plus flexibles mais de moins en moins sujets à des variations impromptues (la composition photographique remplace le plomb dans les imprimeries — mieux: des dictionnaires sur mémoire d'ordinateur procèdent à la correction des épreuves, traduisent en d'autres langues ou surveillent la syntaxe).

De plus, certains écrivains fabriquent leurs textes à l'aide d'ordinateur soit pour profiter de ses facilités éditoriales, soit pour obtenir de nouvelles permutations, soit pour intercaler des niveaux de discours. Si le contenu de la science-fiction renvoie souvent à de tels procédés en y faisant allusion, son écriture (le «contenant») est à même aujourd'hui d'en tenir compte. Les règles du jeu littéraire éclatent. L'utopie devient technique.

Il fut un temps où la science-fiction ne faisait qu'annoncer (assez pesamment) ces transformations. Maintenant elle les subit. Le genre n'anticipe plus: il témoigne d'un état de fait. Il s'impose dès lors comme écriture d'actualité et non comme exercice prophétique. La science-fiction n'existe plus: il faudra chercher plus loin de nouveaux procédés de divination.

Le genre lui-même s'apprête non pas à se fondre dans la littérature générale (comme le souhaitent un bon nombre d'auteurs et de lecteurs pusillamines, soucieux de culture) mais bien à fondre le corpus entier de la littérature en littérature de science-fiction. La phase d'identification du genre n'aura pas duré un siècle. La S-F aura été, comme tous les genres littéraires, une manifestation d'appoint. La S-F était un mal nécessaire.

L'évolution du genre est exemplaire; on devrait s'en servir comme d'un modèle à toute organisation sociale: ce modèle affirme son éphé-

mérité avant tout. Parce que, «avec les mots de la tribu», la S-F préfigure l'avènement d'une nouvelle tribu — tout en étant consciente que «nouvelle tribu» mène inévitablement à nouveau langage. Et comment décrire demain avec les mots d'hier?

La science-fiction est un genre apparu comme correctif (peut-être en est-il de même pour tous les genres littéraires). Car, à priori, toute littérature est littérature de science-fiction. Du texte scientifique le plus rigoureux au délire le moins contrôlé. Les écrits les plus «fantastiques» (ou les plus «psychologiques») témoignent toujours de la science qui caractérise leur époque. Quand on «fait parler les morts», on se fie à une hypothèse scientifique (mesmérisme ou cryogénisation, peu importe). N'oublions pas que l'alchimie a précédé la chimie; le code a.d.n. est-il philosophal?

Il s'est produit ceci qu'avec la réduction de la science à l'expérimental, on tentait d'évacuer la fiction du domaine scientifique (comme si une partie de notre organisme — cette partie privilégiée qui croyait en Dieu? — pouvait échapper à la fiction). La science-fiction naissait pour réunir ouvertement (publiquement) ces deux champs que l'on avait établis comme opposés. Pour rectifier temporairement (du côté de la fiction au moins) ce que la croyance populaire tenait pour des divergences inconciliables. Science et fiction, raison et folie, se trouvaient à nouveau réunies.

C'était compter sans la perméabilité. La fiction atteint des degrés d'organisation supérieurs à la science, pour devenir elle-même applicable. Alors que la science voit de nos jours son caractère absolutiste contesté, la fiction voit ses «prédictions» se réaliser. De sorte que, sur un plan expérimental, il n'y a que la fiction qui semble se vérifier dans les

faits. La science échappe toujours à la vérification: elle sait qu'elle intervient dans le processus de vérification et qu'elle modifie «le cours des événements»; la science se sait fiction.

Nous sommes en plein renversement: la science-fiction parle de fiction-science; la première rejoint la seconde, compléments par excellence. Il s'agit maintenant d'opérer un retournement et d'affirmer qu'il n'y a de vérité expérimentale que dans la *technique* (c'est-à-dire dans l'application à plus ou moins court terme d'une fiction déterminée). Toutes les fictions deviennent, dès leur émission, plausibles. La question est maintenant d'ordre technique: par quel instrument arriverons-nous à instaurer telle fiction dans l'univers? Entre la conception et l'actualisation, toute une série de moyens (plus ou moins coûteux, plus ou moins laborieux) peuvent être mis en oeuvre: d'une représentation extérieure bi-dimensionnelle, tri-dimensionnelle même, jusqu'à une représentation intérieure. La littérature est, à ma connaissance, le moyen le plus rapide d'émettre et de répertorier les fictions (le plus économique certainement en ce qu'il laisse les soins de la représentation extérieure à d'autres arts, à d'autres techniques). Les piétinements du cinéma de science-fiction en sont la preuve.

Mais l'écriture doit cesser de se confiner à un domaine où la science n'intervient qu'inconsciemment (comme objet(s)), comme elle doit se méfier des limites de la science de l'écriture. La fiction-science doit prendre la relève de la science-fiction. Le rôle de l'écrivain sera non seulement de confirmer son contexte (la réalité qui l'entoure est une fiction parmi tant d'autres, sauf qu'elle bénéficie d'un certain consensus), non seulement de confir-

mer sa réalité comme objet écrit (fiction lui aussi, donc transformable) mais aussi de formuler de nouvelles hypothèses (fictions) cohérentes (science). Et l'écrivain, illico, de s'appliquer à l'inimaginable, serait-ce un recueil de science-fiction québécoise. Il n'est plus temps d'anticiper.

Les Faits réels

(En guise d'introduction)

Roger Des Roches

C

omme d'habitude, dans ces buildings de grand luxe bâtis à la hâte avec des matériaux innommables, rien ne fonctionnait plus depuis le matin. Le photoascenseur avait matérialisé en plein milieu du lobby (parmi les cris d'inté-

rêt morbide comme de franche horreur), deux paires de jambes encore frémissantes et... un demi sac à main... Le reste des passagers devait donc faire partie de l'air que nous respirions, lph-12 et moi, tout en descendant de plus en plus lentement les escaliers plongés dans la demi-obscurité (mais surtout interminables: pensez-y, cinquante-quatre étages!).

«Et voilà pour les merveilles de la science!» fit lph-12, dont les articulations à joint universel semblaient perdre de leur souplesse au fur et à

mesure que les étages s'additionnaient derrière nous.

«Bah, fis-je avec un sourire forcé, j'avais besoin d'exercice!

— Eh bien, pas moi, répliqua mon ami, pas moi!» Et 1ph-12 entreprit de vérifier le débit de sa circulation «sanguine», l'état des piles auxiliaires, la lubrification des parties mobiles auto-régénérables, et ainsi de suite, sur l'écran à cristaux liquides ornant son poignet droit.

«Je le savais! fit-il avec une grimace. Descendu de cinq degrés sur toute la ligne!»

Je regardais mon ami: dans la pauvre lumière de l'escalier, il me semblait en effet plus pâle qu'à l'habitude et une petite lampe témoin clignotait sous la peau au milieu de son front.

«Pourquoi ne mets-tu pas toutes tes fonctions en veilleuse, dis-je alors, et ne conserves-tu que tes centres moteurs: il nous reste encore quinze étages à faire, tu sais!»

1ph-12 grogna, sembla réfléchir un instant puis s'exécuta: le reste du voyage se fit en silence, mon ami à ma droite et moi essayant de ne pas trop regarder l'air totalement apathique qu'il arborait maintenant, yeux parfaitement noirs et bouche légèrement entrouverte. On a beau connaître quelqu'un depuis des années, vous savez, le spectacle d'un androïde qui se débranche à moitié n'est jamais particulièrement réjouissant!

Nous arrivâmes dans le lobby à temps pour voir les robots-photographes disparaître derrière la police qui terminait tout juste son enquête. Deux agents transportaient une longue caisse de plastique bleu ornée du logotype du Centre de Clonage: c'étaient les deux paires de jambes que la police y transportait; d'ici trois mois, de retour des bacs de

culture du Centre, le couple, complètement reformé mais sans un souvenir des tragiques événements, le couple pourrait reprendre possession de son appartement, moyennant un très léger supplément pour bris de bail dû à une mort temporaire.

...C'était par un bel après-midi de septembre 1939, quelques heures seulement avant que l'Angleterre déclare la guerre au grand Empire catholique d'Amérique centrale...

* * *

«Science-fiction québécoise... science-fiction québécoise... Est-ce qu'on peut vraiment en parler?» Iph-12 parcourut rapidement les feuillets métalliques que je venais de lui donner. «Est-ce qu'on peut parler d'une science-fiction *vraiment* québécoise, comme on parle d'une science-fiction américaine, anglaise, ou même française?»

— Non, dis-je sans grande hésitation. Pas du tout, finalement. La pratique de la sf n'est pas courante, elle n'est établie d'aucune manière. De rares textes ici et là depuis quelques années...

— Parlons alors d'une naissance.

— Un éveil... Plusieurs éveils pour être plus juste. Un éveil à chaque nouveau texte qui nous arrive.»

Iph-12 sourit un peu: «La science-fiction québécoise dort donc d'un sommeil agité!»

— Agité de petits sursauts intéressants. Voilà quelques années il n'était question que de littérature enfantine, un très rare roman flottant dans des thèmes incertains et un usage incertain des

termes du genre... Il semble toutefois qu'aujourd'hui les éveils soient de plus en plus longs, plus colorés; on a abandonné, en bonne partie, la naïveté et la facilité: on s'est vraiment mis à lire...»

Je tendais l'oreille distraitemment au poste de TSF qui donnait des nouvelles alarmantes: les troupes de l'illustrissime José daVilla venaient de débarquer sur les côtes de l'Angleterre, et le général Blanca y avait planté la croix à triple corne de l'Empire catholique. L'Allemagne se ralliait à l'Angleterre et les armées d'Hitler s'ébranlaient lourdement de Berlin, drapeaux rouges claquant au vent, fiers tambours ouvrant la marche devant les porteurs des livres sacrés de la Tora. Le conflit serait terrible, j'en étais sûr, pire encore que la dernière guerre martienne, ou la fameuse guerre des Imports-Exports, comme on la nommait maintenant, probablement pour désamorcer ses côtés sanglants. On fait souvent ça avec l'histoire, je crois!

Iph-12 ramassa tous les feuillets et en fit une petite pile à sa gauche.

«Nous devrions peut-être établir une bibliographie, fouiller la littérature québécoise pour dresser un catalogue de ses textes de science-fiction? demanda-t-il.

— Je ne crois pas, dis-je en buvant une gorgée de Tantoire bien fraîche. Non, justement pas, répétai-je avec un peu plus de conviction. Préparons ce numéro spécial comme si... comme si nous exécutions une coupe dans l'épaisseur de la science-fiction, de la littérature *puis* de la science-fiction... Comme si nous arrivions à un moment donné, par surprise, et nous ramassions ce qui s'y trouve. Nous prendrons ce qui nous semble le plus tomber dans quelques-unes des multiples défini-

tions de la sf (car il y en a des tas et je ne me sens pas le courage de découvrir quelle est la plus juste!). Étendons donc le champ de la sf pour y inclure le plus possible, un peu de fantastique, un peu de ce que la *new wave*, ou *new thing* britannique a amené, le quotidien, le psychologique...

— Quels seront les autres critères de sélection?

— Le mot est lâché: la qualité!

— Et l'originalité!

— Dans la mesure du possible», dis-je et j'avalai deux comprimés de nicotine en songeant aux raisonnements qui ne manqueraient sûrement pas de nous tomber sur la tête très bientôt. «Évidemment, de quoi parlons-nous lorsque nous parlons de qualité et d'originalité?

— Nous parlons de métier.

— Exact. Nous parlons de cet état particulier dont jouissent les écrivains de sf américains et anglais. Qui fait que ces auteurs finissent par nous faire peur avec leur production incroyable et ce qui semble être une imagination de plus en plus débordante... et professionnelle: ces écrivains sont devenus par la force des choses, par le *travail* et le *métier* d'écrivain de sf, des professionnels de l'imagination. C'est ce métier qui a inscrit en eux un genre de catalogue des clichés du genre, de ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas faire, un genre de petite histoire pratique de la sf jusqu'à nos jours, une petite histoire plus ou moins exhaustive selon les individus, mais qui finit tout de même par leur éviter nombre de faux pas, par les empêcher de toucher tel ou tel thème de telle ou telle manière.

— Formation dont très peu d'écrivains québécois peuvent se vanter.

— Il faut encore que le métier rentre, n'est-ce

pas, il faut faire là comme ailleurs ses premières armes. Nous ne sommes pas venus à l'écriture surréaliste sans problèmes, c'en sera de même avec la science-fiction.»

Je regardais le poste de TSF, d'un modèle à peine différent de ce qu'avaient connu mes parents et mes grands-parents, et je me demandais comment la science, qui nous avait pourtant fait fouler le sol de cent ou cent cinquante nouveaux mondes, n'arrivait toujours pas à nous fournir un moyen de communication plus efficace. Je demeurai songeur quelques instants, mes doigts pianotant sur le verre organique de ma bouteille de Tantoire et j'en vins à croire, sans grande philosophie, que nous vivions dans un monde bien étrange...

Iph-12 coupa court à mes réflexions. «Nous présenterons donc un échantillonnage, fit-il en reprenant les manuscrits qui brillaient dans le soleil oblique de fin de journée. Un échantillonnage sans accompagnement critique véritable.

— Le temps n'est pas encore arrivé où nous pourrions former un discours critique valable, et *opportun*, sur la sf québécoise. Il lui faut encore faire ses preuves, si l'on veut, faire ses preuves de «professionalisme»... Nous allons donc présenter quelques-unes des directions dans lesquelles la sf s'engage au Québec. Des textes qui essaient, tant bien que mal, de s'intégrer, sans éclat mais avec intelligence, dans l'ensemble de la sf...

— De façon à ce qu'on ne puisse plus les traiter, ces textes, de régionalistes, donc?

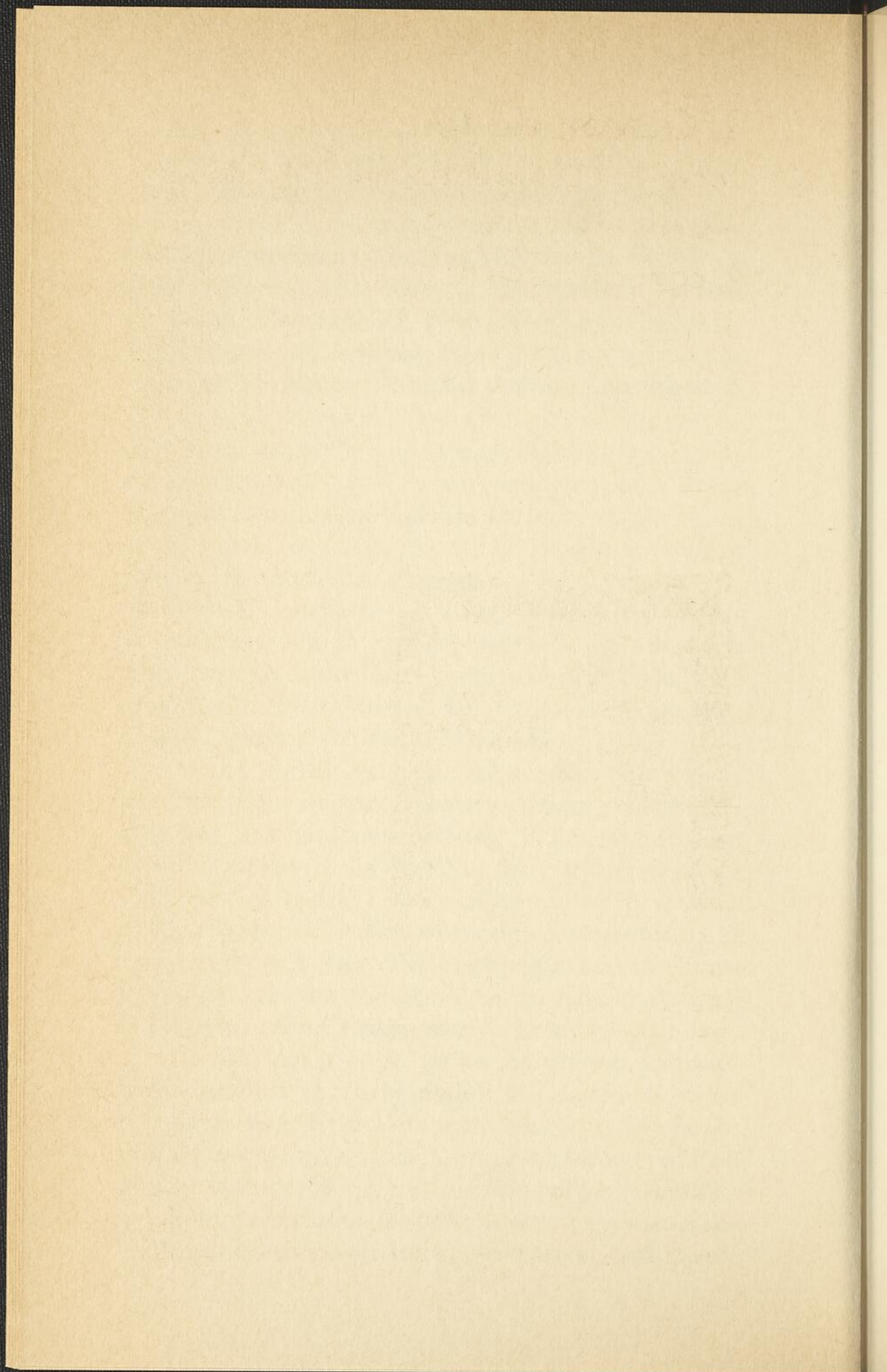
— Si l'on veut. De façon surtout à ce que ce mot ne puisse plus venir à l'esprit, pas plus que ce mot ne vient à l'esprit lorsque l'on songe aux textes des américains, des anglais ou des français, *même* lorsqu'ils sont fortement régionalistes. Des textes

qu'on pourra reconnaître, un point c'est tout!

— Des textes qui se défendront.

— Tranquillement, sur un *certain* pied d'égalité avec ce qui se fait ailleurs.»

Iph-12 sourcillait un peu à mon enthousiasme, mais il ne disait rien; il venait de se plonger dans la lecture de *CRASH* de J. G. Ballard, fouillant le volume pour trouver les passages pornographiques que j'avais soulignés à l'encre rouge.



L'Oiseau de feu

tome 1. L'Apprentissage d'Adakhan

(extraits)

Jacques Brossard

L'hommage au Roi



ccroupis ou prosternés sur le sol de marbre noir, autour de l'autel, les cent vingt délégués de la province de l'Ouest achèvent les litanies qu'ils ont entreprises une heure et demie plus tôt. Les vapeurs d'encens se sont

presque entièrement dissipées; les prêtres et les Anciens ont retiré leurs cagoules. Les voix, cependant, sont assourdies par la fatigue, par la torpeur qui s'est emparée des délégués dès le début de la cérémonie. Malgré sa déception, Adakhan, lui, se sent l'esprit aussi lucide qu'après une excellente nuit de rêve. À peine essoufflé par sa longue course hors du temple. S'il a revêtu sa tunique blanche de délégué et se prosterne comme les autres, c'est surtout pour se reposer les mollets et les cuisses — et pour éviter qu'on le remarque.

Pourquoi sa «déception»? Quelle «déception»? Il y a quelques jours à peine, n'avait-il pas abandonné tout espoir de parvenir jusqu'ici? N'avait-il pas *renoncé*? Or, voilà qu'il a enfin vu le Parc et la Tour de Manokhsor; et voici qu'il attend dans le temple de l'Ouest, accroupi derrière les autres délégués de deuxième classe, non loin de la porte, l'apparition de sa Toute-Puissante et Révérende Majesté le Roi. Qu'espérer de plus? La voix grave, chaude, à peine moqueuse, il répond donc lui aussi, comme tout le monde, aux invocations des grands-prêtres.

— *Pour l'eau fraîche et pour le soleil, pour les remparts et pour le désert, pour nos pierres et pour nos briques, pour nos canaux et nos flambeaux...*

— *Gloire au Roi immortel!*

— *Pour nos sociétés et pour nos privilèges, pour nos travaux et pour nos luttes, pour notre survivance et nos cérémonies...*

— *Gloire à la Cité des dieux!*

— *Pour notre présence en ce lieu, pour notre existence à cette heure, pour notre Roi qui doit venir...*

— *Gloire aux dieux immortels! Gloire à la Cité des Rois!*

Dans le silence qui succède aux derniers répons, silence où retentit et meurt le mot «Rois», Adakhan, visage plongé dans les mains, sent qu'on le regarde; il relève la tête; Helmut lui sourit du coin des yeux, l'air narquois. Qu'est-ce qui l'amuse tant, ce cher Helmut? La «cérémonie»? Ou a-t-il remarqué son absence de tout à l'heure? À genoux, Adakhan tente de se glisser entre ses voisins et de se rapprocher de l'Ancien [Helmut].

À ce moment précis, les flambeaux s'éteignent et la salle replonge dans l'obscurité.

D'une même voix basse, monotone, les quatre

grands-prêtres murmurent une brève invocation à la déesse du Silence, une invocation dont personne à part eux ne connaît la formulation exacte. On ne distingue que deux mots: «(le) blanc (des) voix». Puis de nouveau, le calme absolu. Un long silence morne et lourd. Un silence qui s'éternise.

[...]

Voici la dernière phase de la cérémonie. La plus secrète. La plus fatale aussi pour quiconque y ferait ensuite la moindre allusion, même entre initiés, même entre privilégiés. «Là-dessus, songe Adakhan, ni Lhiane ni Boris ne m'ont jamais rien dit de précis; pas même Boris quand il me vantait à mots couverts les merveilles du Parc afin de m'attirer à la société de Zéphirod.»

Des tintements de clochettes remplissent la salle; les voix lointaines et les grondements confondus des gongs, des cloches, des carillons et des tambours des deux autres temples du Parc leur répondent pendant de longues minutes car voici qu'à la même heure, au même instant, le Roi doit bientôt apparaître aux délégués des trois provinces et des douze quartiers. «Au fond, se dit Adakhan, n'est-ce pas surtout pour cela que je suis revenu au temple au lieu d'essayer de pénétrer dans la Tour: pour voir le Roi — et tenter de comprendre ce qui va se passer ici aujourd'hui?»

Le centre du temple se remplit graduellement d'une sorte de buée lumineuse et transparente qui s'allonge et se déroule en spirales enlacées, de haut en bas, entre la voûte et l'autel. Un bruissement se fait entendre. Cinq jets de lumière jaillissent et

convergent sur l'autel de bronze depuis les cinq ouvertures de la voûte, des rayons d'un feu éblouissant, nets, précis, délimités, soutenus, prolongés qui se regroupent en faisceaux de lumières couleur de topaze, de rubis et d'émeraude et foudroient soudain l'autel en embrasant tout ce qui s'y trouve — tout ce qui a servi au culte une heure plus tôt: les parchemins se consomment, le candélabre, les coupes, l'aiguière et le bassin de cuivre, la pierre noire elle-même se liquéfient comme au creux d'un fourneau cependant que les trois disques de porphyre encastrés dans l'autel brillent d'un éclat insoutenable qui aveugle les délégués. Un silence de mort s'abat sur la salle. Une bonne odeur de métal chauffé monte aux narines. Cette odeur qu'aime Adakhan.

— *Le Roi accepte, le Roi veut*, murmure enfin la voix éteinte de l'un des grands-prêtres, le plus âgé des quatre.

— *Demeurez accroupis, levez la tête, ouvrez les yeux*, commande son compagnon de droite, d'une voix plus forte.

— *Le Roi approche, le Roi vient, le Roi approche, le Roi vient*, répètent sourdement les deux autres prêtres. *Voici le Roi. Voici le Roi...*

Les jets de flamme de la voûte ont perdu leur intensité. On dirait maintenant des raies liquides, figées, transparentes et légèrement verdâtres cependant que des lueurs suintent du porphyre et font rougeoier le bronze de l'autel couvert de cendre (pourtant, l'autel lui-même ne présente aucune trace de brûlure, pas la moindre cicatrice: comme si les flammes avaient coulé sur lui sans l'effleurer).

Dans le silence pesant et angoissé, des formes d'abord imprécises se laissent deviner peu à peu au

coeur de la buée lumineuse dont les spirales enlacées s'unissent, se confondent puis se condensent lentement au-dessus de l'autel.

Voici le Roi! Assis sur un trône de fer poli, étincelant, le buste droit, cuirassé de vert, et les jambes recouvertes d'un long manteau gris pourpre, il tient dans sa main gauche, gantée de cuir écarlate, un orbe de cristal aussi flamboyant que le feu, un feu intense qui paraît émaner du cristal même comme d'un foyer, et il serre dans son poing droit, ganté de cuir violet, un sceptre en fer dont l'éclat surpasse infiniment celui de tous les métaux qu'Adakhan lui-même a jamais plongés dans les fourneaux dévorants de sa propre forge.

La tête du Roi, cependant, demeure estompée par la buée lumineuse et scintillante qui s'est enroulée autour de ses yeux. Impossible de distinguer son visage.

«Est-il aussi jeune qu'on le prétend?» se demandent les nouveaux délégués, dont les regards inquiets convergent sur lui. Dans la buée qui se dissipe lentement, les traits du Roi se précisent peu à peu... La forme d'une tête, plutôt.

Les délégués retiennent leur souffle.

Le Roi n'a aucun trait!

Sa tête n'est qu'une sphère de bronze doré: une sphère aux yeux globuleux, hérissée de clous. Trois tiges flexibles et vibrantes jaillissent d'une lourde couronne d'or. «Cela ne se peut pas, cela ne se peut pas, se répète Adakhan. Ce n'est pas sa tête, c'est un masque. Ou un casque. C'est sûrement un casque.»

Le trône, l'autel lui-même, tournent lentement sur leur axe. Ainsi, par trois fois, le Roi fait face à tous les délégués agenouillés autour de l'autel. On entend la respiration rauque de quelques vieux

prêtres. Même ceux qui ont déjà assisté à cette cérémonie se surprennent à trembler: ils regardent, cette année encore, la sphère de bronze dont les yeux globuleux miroitent sous les rayons de la voûte et dans les lueurs des disques de porphyre. Cette tête qui bientôt...

«Ce ne sont pas de vrais yeux, pense Adakhan, c'est de la vitre. Comme dans les fenêtres des dirigeants de la Cité. Ce sont nos propres yeux que nous y voyons. Le reflet de *nos* yeux.»

Le Roi tend vers les grands-prêtres son sceptre étincelant. Les quatre hommes se lèvent et font signe aux délégués de les imiter. Les Chambanes, les Anciens, les délégués et les prêtres, tous se lèvent en désordre, pourtant figés sur place, comme si leurs pieds nus collaient au sol, et Adakhan ressent maintenant dans ses cuisses, dans ses mollets, dans son dos, la fatigue extrême de sa course vaine de tout à l'heure vers la Tour. («Vaine? pourquoi vaine?»)

Sur un autre signe des grands-prêtres, tous les délégués, main ouverte, tendent le bras droit vers le Roi. Puis ils serrent les poings cependant que le Souverain soulève au-dessus de lui l'orbe dont le cristal flamboie.

— *Haine au Roi! Mort au Roi!* grommellent sourdement les grands-prêtres.

— *Haine au Roi! Mort au Roi!* répondent fermement les Chambanes et les Anciens. Quelques-uns des prêtres et des délégués les imitent, d'abord hésitants, puis ils se rappellent que tout cela fait partie des rites immémoriaux des privilégiés. Et raffermis sur leurs jambes, brandissant le poing, ils se mettent à hurler à leur tour avec un effroi mêlé de plaisir:

— *Haine au Roi! Mort au Roi! Haine au Roi!*

Mort au Roi!

Adakhan se souvient de la fête de l'Eau quand il avait quinze ans. Même rite? Il se joint au concert d'imprécations qui vient d'éclater et sa voix forte domine bientôt celle des autres, avec conviction. «Qu'on tue le Roi! Qu'on tue tous les Chambanes!» voudrait-il hurler.

En chœur, d'une voix de plus en plus puissante et affirmée, scandée, rythmée, d'une voix de chaos, d'autant plus haineuse qu'elle se gonfle de toutes les peurs rentrées, de toutes les colères retenues, de toutes les rages nourries durant des années d'enchaînement, de répression, d'emprisonnement discret entre les murs et les murailles de la Cité de Manokhsor, de toutes ces rages étouffées et occultes, les cent vingt délégués — tous les délégués: les prêtres, les Anciens, les Chambanes eux-mêmes aussi bien que les délégués de deuxième classe — proclament leur révolte contre les dirigeants inconnus de la Cité et c'est au milieu des cris de rage ou des éclats de rire nerveux et des ricanements entremêlés qui s'arrachent à leurs gorges et à leurs entrailles que tous ensemble, d'une seule voix où roulent tous les tonnerres de la Cité, ils maudissent enfin leur Roi.

Tous ensemble, dans un tumulte grandissant, un tumulte qui les soulève et qui les assourdit eux-mêmes, tapant du pied sur le marbre et brandissant leur poing, ils réclament à tue-tête la déchéance et la condamnation du Roi, son massacre et sa décapitation.

Le Souverain à tête de bronze demeure impassible cependant que se poursuit le concert de plus en plus rythmique, violent, tonitruant, des imprécations et des blasphèmes.

— *Haine au Roi! Mort aux dieux! Souillez!*

Souillez le Roi! Mort au Roi! Haine aux dieux! Décapitez! Décapitez le Roi! crient les cent vingt délégués en tapant du pied sur le sol et en agitant leurs poings. *Écartelez! Empalez! Décapitez le Roi!*

Nul, pourtant, ne quitte sa place.

Adakhan sent monter sa rage. Une rage qui ne s'adresse pas qu'au Roi. Il voudrait pousser, bousculer ses voisins qui restent là, sans bouger; il voudrait bondir sur l'autel et secouer le Roi, ce Roi de bronze et de fer dont il admire et hait le calme odieux, l'indifférence splendide et cette parfaite et insolente maîtrise de soi. Profiter de l'occasion... Quelle est cette puissance maudite qui le retient sur place, — même lui? Et pendant ce temps, voilà que les grands-prêtres se sont mis à virevolter autour de l'autel. Les voilà qui tournoient et tourbillonnent sur soi, les bras en l'air, et les voilà qui chancellent et s'écroulent par terre, au pied de l'autel.

Le Roi fait étinceler son sceptre. Les cris s'interrompent. Les hurlements s'étouffent. Les délégués retombent à genoux. Les grands-prêtres demeurent prostrés.

Une odeur pénétrante d'encens et de sueur remplit à nouveau la salle. Un silence subit, angoissant, oppresse les délégués et les prêtres. À quatre reprises, le Souverain soulève son orbe vers les quatre points cardinaux, vers les quatre Cham-banes et vers les délégués des quatre quartiers de l'ouest.

De nouveau agenouillés sur le marbre, la main droite tendue vers le Roi, d'une voix lasse, morne, égale, les délégués et les Anciens vont maintenant répéter à l'instar des grands-prêtres et des Cham-

banes le triple serment d'allégeance, d'obéissance et d'humilité: celui des délégués ordinaires (ainsi Adakhan) envers les dirigeants réels de leurs sociétés, c'est-à-dire les Anciens; celui des Anciens et des prêtres envers les Chambanes des quartiers; celui des Chambanes et de leurs conseillers envers Sa Jeunesse, Sa Grandeur, Sa Terreur et sa Toute-Puissante Majesté le Roi.

Ainsi se termine, chaque année, le premier acte de l'hommage au Souverain.

Helmut s'est rapproché d'Adakhan. «Ce que toi, tu es venu voir, lui murmure-t-il à l'oreille, ce sera maintenant. Tâche de comprendre au moins cela. Je ne pourrai rien ajouter à ce que je t'ai dit ce matin. Mon collègue Rodrik nous surveille.»

Toujours assis, le Roi dépose maintenant sur l'autel, à ses pieds, le sceptre et l'orbe. Il saisit entre ses mains gantées la sphère de bronze qui lui sert de tête. D'une pression forte, il la fait jouer sur son cou, un peu à gauche, un peu à droite, et il la soulève lentement. Ceux-là mêmes qui tout à l'heure réclamaient sa décapitation le regardent avec frayeur. Le Roi retire la sphère qui lui enserme la tête, et tenant ce heaume sur ses genoux, il sourit et secoue sa chevelure. D'abord muets de surprise, les nouveaux délégués, hommes et femmes, ne cachent bientôt plus leur admiration et vont même jusqu'à la manifester avec enthousiasme.

Le Roi est d'une extraordinaire beauté.

Il doit avoir quinze ou seize ans. C'est bien le

Roi de la tapisserie du Grand Conseil. Mais ici, il est pâle et blond, le visage nu, sans le masque d'or de la tapisserie.

Le trône et l'autel pivotent à nouveau sur leur axe, très lentement, et le Roi assis, souriant, les jambes toujours couvertes de son manteau pourpre, se laisse ainsi admirer par ses sujets. Sa chevelure dorée lui tient lieu de couronne. On dirait un dieu! Il paraît lui-même contempler chacun de ses sujets, tour à tour et simultanément. Quelques-uns des plus vieux délégués, ceux qui sont déjà venus, se surprennent à trembler.

Le regard bleu-blanc du Roi, son regard direct et froid transperce chacun des témoins, les pénètre jusqu'à la moelle, les glace d'une admiration, d'une terreur sans limite, les transit d'amour. Cent vingt regards convergent vers celui du Roi qui paraît les absorber tous et s'en nourrir.

Accroupis, inertes, les délégués ne peuvent plus détacher leurs yeux captifs du regard insatiable de leur jeune Souverain.

Le Roi dépose son heaume de bronze, à ses pieds, sur l'autel; puis il porte la main gauche à son front. Son regard se brouille, s'attendrit, se trouble. Ses lèvres charnues sourient avec chaleur et gravité. Quelques délégués soupirent, toussent nerveusement; d'autres bougent un peu, se détendent, respirent profondément, retrouvent leurs regards.

L'autel tourne toujours, mais encore plus lentement qu'auparavant. Le Roi se lève avec la même lenteur, au rythme même du mouvement de l'autel. Son manteau tombe à ses pieds. Et tous retiennent un cri de dégoût et d'effroi.

Le Roi est infirme. Ses jambes, grêles et torves, atrophiées, presque naines, sont couvertes à moitié d'une foison épaisse, brune, souillée d'écarlate. On

dirait des caillots de sang. Il a peine à se tenir debout. Toujours souriant, il vacille, chancelle, doit s'appuyer sur son trône, et il se dresse avec tellement de difficulté... Retombe lourdement sur le trône cependant que l'autel continue de tourner. Il retire ses gants et porte ses longues mains blanches à son visage.

Avec ses ongles, il commence à s'en arracher lentement de minces lambeaux de chair.

Cette chair n'a ni veines ni sang. «Ce n'est qu'un masque, se dit Adakhan. Un autre masque.» Comme il aimerait le croire!

Sous la chair pâle, déchirée, le visage du jeune Roi apparaît couvert de longs poils roux. Son front est bas, fuyant, sa mâchoire saillante; ses yeux bleus-blancs s'enfoncent maintenant dans leurs orbites; l'arcade sourcilière est monstrueusement prononcée; le regard, vide; les narines frémissent et la bouche rose, béante, tremble avec des spasmes. Un peu de bave jaunâtre coule sur le menton du Roi et dégouline sur la cuirasse d'or vert.

Il se relève avec agileté, retire ses gants blancs et se gratte sous les bras. Il sautille, trépigne, se trémousse lentement sur ses jambes torves, et il ricane, et de ses longues mains souples et velues, il se bat la poitrine, comme s'il caressait un tambour.

Un son rauque se fait entendre. Une voix de gorge, rocailleuse, pleine de sang et de crachats, péremptoire, presque un grognement.

— *Le Roi dit qu'il va danser*, annonce le plus âgé des grands-prêtres, celui du quartier N.O. *Le Roi va danser! La danse du Roi son Père. La danse de tous les Rois, ses aïeux. Le Roi-dieu va danser!*

— *Prosternez-vous!* clament à l'unisson les grands-prêtres de N.N.O., d'O.N.O. et d'O.S.O. *Prosternez-vous devant le dieu qui va danser pour vous.*

«Rien de cela n'est vrai», se dit Adakhan, mais il se prosterne comme les autres. «Tout cela est faux: c'est un masque. C'est un costume», se répète-t-il sans conviction, le front collé au sol, sur le marbre.

Le Roi esquisse un premier pas.

Puis il tape violemment des pieds sur l'autel, commence à rythmer sa danse en serrant les poings, en pliant les bras. Ses jambes torves, si dérisoires, ont la robustesse et la fermeté du fer, la souplesse de l'acier, et le bronze résonne avec la puissance d'un tambour et d'un gong, sous la plante dure de ses pieds nus.

— *Regardez!* ordonnent les grands-prêtres. *Regardez de tous vos yeux, privilégiés et initiés, regardez votre dieu qui danse! Regardez-le bien, sinon vous mourrez!*

Et tous contemplant, stupéfiés, le Roi qui danse pour eux seuls sur l'autel de bronze, entre les lueurs verdâtres de la voûte et les étranges rougeoiements du porphyre. Et ils entendent...

Un grondement douloureux, presque un rugissement, s'arrache à la gorge du Roi en même temps qu'un gémissement d'angoisse s'élève au-dessus des prêtres et des femmes délégués: le Roi paraît souffrir d'un mal indicible, venu du fond des âges d'avant la Cité, d'avant la Catastrophe, d'avant ses créateurs et d'avant les géants, d'avant les étoiles et d'avant les dieux qui les habitent. Un gémissement intolérable et déchirant.

La plupart des délégués ont fermé les yeux et se bouchent les oreilles. Les plus vieux se surprennent à pleurer malgré tous les interdits de la Cité de Manokhsor et ils respirent tous l'odeur âcre de la sueur et le sang du Roi.

Puis dans un long hurlement pareil à celui des

sirènes toujours grinçantes de Manokhsor, au moment du couvre-feu, le Roi titube et cesse abruptement de danser. Sa toison rousse, trempée sur le front, sous les bras, sur les cuisses, fume comme les braises des forges d'O.N.O. Il a le regard vide, l'air épuisé. L'autel tourne toujours au ralenti. Le Roi s'adosse à son trône.

Pour la troisième fois, le Souverain porte les mains à son cou.

Ses formes pâlissent, sa silhouette se brouille. Voici qu'il retire et soulève lentement sa tête monstrueuse cependant que sa cuirasse d'or vert se rompt, se détache de lui et tombe en pièces, en plaques, avec fracas, sur l'autel de bronze: sa tête n'est plus qu'un crâne aux orbites creuses, d'ombres, le Roi n'est plus qu'un long squelette aux os duquel s'accrochent, comme des pendeloques, des lambeaux de chair molle aux teintes violacées et les vapeurs de l'encens ne parviennent plus à couvrir l'odeur infecte et pénétrante de sa putréfaction. «C'est de la supercherie, se répète Adakhan pour la troisième fois. Comment pourrions-nous voir son squelette à travers son corps? Je ne comprends pas.» Mais un frisson lui parcourt le dos.

Un instant immobile, en suspens, la carcasse d'ossements et de lambeaux de chair qu'est devenu le Roi s'écroule sur l'autel au milieu du tintement des clochettes. Les mêmes clochettes rieuses qu'au début. Les ossements se brisent et s'effritent.

— *Regardez!* s'exclament triomphalement les grands-prêtres. *Regardez! C'est maintenant qu'il faut admirer! C'est maintenant qu'il faut contempler — ou mourir.*

Adakhan est l'un des premiers à relever les

yeux: c'est maintenant, oui, c'est maintenant qu'il va comprendre le pourquoi de cette cérémonie. Chez lui, la curiosité l'emportera toujours sur la peur. Croit-il.

Une nuée de spirales entrelacées se dessine au dessus du squelette. D'abord floue, transparente, puis de plus en plus dense et presque opaque, déjà précise: on dirait que le Roi, le Roi à tête de bronze, s'arrache à son squelette et se reforme lentement au dessus de sa propre charogne et de ses ossements. Le voici de nouveau assis sur son trône, comme au début, les jambes couvertes d'un long manteau pourpre, la tête enserrée dans une sphère, mais cette fois, le bronze est noir; il n'y a plus de couronne ni d'antennes, ni d'orbe ni de sceptre: seulement la cuirasse d'or vert et les gants de cuir.

L'autel a cessé de tourner. Le Roi demeure immobile. Le regard figé. Fixé vers l'est.

Une buée vermeille l'enveloppe d'une mandorle mouvante. Pour la dernière fois, le Roi porte à sa tête ses mains gantées; il en retire la sphère de bronze. Ses traits jeunes sont masqués d'or comme sur la tapisserie du Conseil. La lueur vermeille se met à palpiter.

Inclinant alors la tête sur sa poitrine, le Roi s'estompe, s'évanouit et il disparaît.

Il n'y a plus sur l'autel, dans les lueurs rouge sang du porphyre, que les cendres des objets du culte, déjà glacées. De la poudre d'os. Et de la charogne dont l'encens chassera bientôt les derniers miasmes.

Finis pour cette année. Rendez-vous en 1246-P.

Au-dessus du temple, trois anges immobiles cessent de vibrer et descendent rapidement vers le Parc. De grandes bouches s'ouvrent dans la terre. Et elles engloutissent les anges.

Assis par terre autour de l'autel, sans bouger, les délégués et les prêtres et les Anciens recommencent à psalmodier d'une voix sourde les mêmes litanies qu'avant la visitation du Roi: «*Gloire au Roi immortel! Obéissance à la Cité des dieux!*» Adakhan, cette fois, se tait. Sa raison refuse d'admettre ce qu'il vient de voir. «Supercherie! se répète-t-il. Mais si le Roi n'est qu'une illusion, une mystification, une sorte de magicien, de saltimbanque, ou de jongleur à métamorphoses, quels sont donc les véritables détenteurs du pouvoir? Les Chambanes qui gouvernent en son nom? Ne serait-ce pas plutôt les inconnus qui dans la Tour...?»

«À quel pouvoir songes-tu? murmure une voix tout près de lui, à sa gauche: la voix d'Helmut. La science est jeune, Adekh, aussi jeune que ce Roi; tu la connaîtras un jour; mais la bête humaine n'en finit plus d'agoniser — de revivre et d'agoniser.»

L'Ancien le regarde du coin de l'oeil avec le même sourire un peu narquois qu'au début de la cérémonie. Mais Adakhan ne prête qu'une attention distraite à ce qu'Helmut vient de lui dire, et qu'il n'a pas pu comprendre: sa propre pensée

l'obsède, le poursuit, l'accapare. Une pensée qu'il juge beaucoup plus concrète, plus pratique, plus réaliste que les énigmes de l'Ancien — ses révélations au compte-gouttes.

Pendant que les délégués psalmodient interminablement, Adakhan se jure de revenir à cette Fête dès l'an prochain. Il retournera au pied de la Tour. D'ici là, s'il n'a pas encore découvert d'entrée souterraine, il aura appris à nager. Il plongera dans le canal. Il découvrira sûrement quelque entrée sous l'eau. Égoût, soupirail, oubliette: n'importe quoi. Ces grondements sous la terre, tout à l'heure, avant l'hommage au Roi, ne peuvent pas l'avoir trompé. Il pénétrera dans la Tour, il n'en doute pas. Il saura qui est le Roi. Il comprendra ce qui vient de se passer ici, aujourd'hui. Il apprendra qui sont les faux dieux qui gouvernent la Cité de Manokhsor.

Même s'il lui faut encore des années pour y parvenir, il connaîtra un jour le secret de leur pouvoir.

Adakhan n'a rien compris.

Répondre aux questions D-C9 à D-C13

Louis-Philippe Hébert



s-tu déjà risqué gros? As-tu déjà mis ta main droite dans ta main gauche pour la pousser dans le dévoreur? As-tu déjà ouvert une fenêtre de plastibronze parce que tu entendais un coeur battre? As-tu déjà éventré un mur pour voir les intestins de métal?

As-tu déjà été surpris en train d'écouter derrière une porte?

Je ne répondrai pas à ces questions. En me véhiculant jusqu'ici, j'ai affronté tous les périls qu'entraîne un déplacement personnel. Avoir su qu'on me soumettrait à des formalités idiotes (qui n'ont rien à voir avec le poste affiché, ça crève les yeux), je n'aurais jamais court-circuité le signal d'alarme, cette petite lampe rouge qui s'allumait dès que je pensais au travail. Je me serais conformé au *bip* avertisseur. Je me serais planifié une boucle

somnifère.

À l'heure actuelle, je serais encore couché et je n'aurais pas en mémoire les événements de la semaine dernière ou de la semaine précédente (depuis combien de temps suis-je enfermé dans cette pièce minuscule?) — chose certaine, ces événements remontent assez loin dans le passé. À moins que cet interrogatoire continu et la fébrilité cérébrale qu'il impose ne soient à l'origine d'un vieillissement accéléré... Y a-t-il un calcul du temps qui soit indépendant de l'accumulation des données ou de leur manipulation?

J'ai au poignet une montre-calendrier à circuits autonomes, mais elle n'est d'aucune utilité; elle a été débranchée après cinq jours chronométrés, pour répondre aux exigences du bloc C. Il faut donc compter au moins cinq jours, même s'il m'arrive parfois de penser que je suis ici depuis à peine trois heures et demie. Dix jours. Onze jours peut-être. Quelle est l'approximation la plus juste? Je ne peux même pas donner les décimales: ma calculatrice de poche a été confisquée à la première fouille, bien avant que je réponde à la question A-A1 de ce formulaire. Je savais peu de choses alors de votre agence. Je n'en sais guère plus aujourd'hui.

À combien de reprises a-t-on essayé de me faire rebrousser chemin... Quand je suis entré dans l'immeuble, le portier s'est approché de moi avec des gestes mécaniques. Je sentais son haleine froide sur ma nuque. Je crois que je courais. Jouissant d'une vitesse peu commune (qu'on ne s'explique pas, compte tenu de son terrible manque de souplesse), il était parvenu à me rejoindre. Il me serrait le bras. Si fort qu'il m'obligea à me retourner. D'un mouvement des yeux, il m'indiqua

l'ascenseur; puis son regard se porta sur moi. À partir de ce moment, ses yeux ne quittèrent plus les miens. Les pupilles ne participaient pas aux déplacements de la tête qui pivotait de gauche à droite avec un air qui se voulait réprobateur. Un léger timbre parcourut la salle. Les portes de l'ascenseur s'ouvraient en glissant; il n'y avait personne à l'intérieur. On entendit une note de musique.

Est-ce cette note isolée qui attira mon attention sur une statuette à tête animale? Car il ne régnait pas un silence intégral dans le hall, malgré l'obligatoire système d'insonorisation. Synthétisée sur l'indicatif de l'ascenseur, la tête de la statuette (une tête de chat à en juger par les globes oculaires) émettait, à intervalles réguliers, un long soupir mélodique (comme seul ce vieil appareil de musique peut en synthétiser lorsque l'animal est en état de compilation ou lorsqu'il est très irrité). La note était venue ponctuer une de ses phrases musicales. Cette coïncidence plongea le portier dans une frayeur paralysante. Il y eut un long temps mort.

Le portier n'ouvrit pas la bouche. Il tenta plutôt d'établir une communication télépathique. Il y mettait l'énergie du désespoir. Je suis un 05; je n'ai aucun don pour ce genre de conversation. Pourtant j'ai tout de suite compris ce qu'il cherchait à me signifier: les questionnaires sont extrêmement orientés. «Biaisés» conviendrait mieux à son expression faciale. Il crut peut-être avoir trouvé le point sensible (celui qui mène directement à la conclusion du programme CARRIÈRES ET PROFESSIONS) puisqu'il me pointa la sortie après avoir effectué une sorte de révérence (position qui venait confirmer son apparence de canif).

Les portes de l'ascenseur avaient amorcé le mouvement de fermeture; le chat et le timbre se

disputait à nouveau l'insonorisateur. Une seconde d'hésitation et j'étais en retard à mon rendez-vous. Je dégageai mon bras et, du même geste, j'envoyai pirouetter la casquette du portier. Mon réflexe avait mis à nu un semi-conducteur logé sur le sommet du crâne, là où le cuir chevelu était scrupuleusement rasé. Je me précipitai dans l'ascenseur, évitant de justesse les touches de sensibilité qui actionnent la réouverture des portes et l'immobilisation de la cage. À mes pieds, le portier tâtonnait le plancher pour reprendre sa casquette. Mon angle de vision rétrécissait. Le portier essayait maintenant de se repeigner à l'aide de sa main libre, et il retroussait les lèvres pour me montrer ses dents. J'imagine qu'il est resté ainsi posté jusqu'au retour de l'ascenseur. Il m'attend peut-être encore à l'heure qu'il est.

Le portier ne m'avait rien appris. Je savais que les questionnaires mis au point par le centre de Travail avaient souvent été contestés, et par ceux-là même qui, manifestement, s'y étaient pliés. Des candidats déçus... Pourtant votre publicité affirme qu'à *chaque travailleur correspond une occupation adéquate*. La formule est extensible et, je m'en aperçois, c'est volontairement qu'elle prête à confusion. La première question du formulaire A portait évidemment sur l'énoncé publicitaire; à partir de là, il a fallu réfuter les ambiguïtés qui allaient se resserrant. Je suis soulagé à l'idée que cette veine soit maintenant épuisée. Mais...

Vous avez ouvert le champ de l'interrogatoire en y ajoutant non pas une documentation plus poussée (comme on est en droit de s'attendre dans ce genre d'examen) mais des directives en diagonale: il ne s'agit plus de quelques fils logiques entremêlés. Vous tendez des filets. Je ne parlerai

pas de toutes les propositions réversibles auxquelles j'ai été soumis. Le questionnaire D-C est noué. Certains enchaînements font figure d'extrapolations à partir d'expériences quotidiennes, d'autres relèvent de rapprochements fortuits (créés à l'aide d'un billard) alors que, dans certaines questions, on a affaire à des associations inconscientes — à preuve la maison devenue matrice, qui ouvre sur le ventre de la mère (D-C12). Or, il est impossible de donner l'une ou l'autre portée à ces questions sans en déterminer automatiquement les réponses. La dissimulation devient impraticable quand l'interrogé décide lui-même de la teneur d'une question.

Je crois que cette partie de l'interrogatoire entrerait très facilement sous la rubrique «questions personnelles». Dire que votre réclame parle de notre droit le plus strict, en tant que travailleurs, à une vie privée. *Vous êtes en mesure aujourd'hui d'obtenir un questionnaire objectif mais exhaustif.* Je ne me suis pas rendu jusqu'ici pour finir mes jours sur une fiche clinique. Vous ne tirerez de moi aucune réponse incriminante. Il y aura des rouleaux entiers de réflexions non pertinentes, s'il le faut! Quand on est chez soi devant son téléviseur, on rêve d'un labeur exigeant. On se laisse convaincre. On risque de perdre son logement au profit d'un squatter. On est attaqué dans les rues. Tout cela pour découvrir que, même ici, on ne nous accorde pas le privilège de remplir un formulaire à la main. *Vous commencez à travailler dès la première journée.* Publicité trompeuse. Rediffusion inutile puisque réfutée en A-R4. *Entre-temps, détendez-vous. Économisez vos forces.*

En voyant réapparaître cette rengaine publicitaire, j'en arrive à me demander si je ne présente pas les réactions souhaitées, celles qui motiveront la

préséance de telle candidature sur telle autre. Seraient-ce les questions éliminatoires? Les toutes dernières, accompagnées d'un rappel qui pourrait vous ramener l'interrogé au formulaire A? Le refus de répondre serait-il la seule bonne réponse? Si cette imprimante continue de fonctionner, c'est que je ne suis pas encore entré dans la catégorie des postulants rejetés. J'ai longuement réfléchi avant de me présenter à vos bureaux. Je craignais de ne pas pouvoir supporter le cubicule (je suis un peu claustrophobe). Mais j'éprouvais aussi cette peur folle d'avoir enfin trouvé celui qui, par la logique des instruments de détection les plus raffinés, était de tout temps destiné à devenir mon employeur. Je ne céderai pas à quelques micro-secondes même d'une aussi imprévisible découverte.

Pas plus que je n'ai raccroché, au cours d'une première conversation téléphonique avec votre agence, quand j'ai senti de la curiosité dans la voix. Je me suis dit que ça pouvait être un répondeur automatique, et j'ai demandé l'adresse de votre immeuble. Les détecteurs auditifs n'arrivaient pas à me brancher sur un circuit parallèle, un de ces circuits où votre message publicitaire se répète continuellement. Votre secrétaire devait se poser des questions: quel genre d'homme peut échapper aux dépisteurs à distance? Ses yeux devaient briller sous leurs cils longs comme des antennes: il y a donc des gens qui ne craignent aucune épreuve? Elle m'a tout de même soumis aux enquêtes par correspondance. Comment peut-il répondre avec autant de rapidité (le cachet de la poste faisant foi) à un courrier aussi abondant? Le matin de la convocation, vous avez sans doute prévenu votre secrétaire et vous lui avez recommandé de se préparer à un choc. Vous lui avez peut-être glissé

quelques mots des pratiques sexuelles chez les irradiés. Vous lui avez dit de s'attendre à ce que j'aie un front plat, large et bleuâtre, pigmenté de boutons rouges (presque lumineux).

Mais vous n'avez certainement pas chuchoté: «C'est peut-être un robot.» Non, l'idée ne vous a pas effleuré l'esprit. Les robots autonomes n'ont pas accès à vos commerciaux. Ils n'entrent pas dans cet immeuble. Ils ne peuvent même pas obtenir de communication téléphonique. Les robots autonomes n'ont pas droit au travail: ils sont condamnés à grossir les rangs de la population inactive.

Je sais ce dont je parle. Entre le tapis roulant et l'immeuble, j'ai été agressé par un de ces clochards mécaniques (un *ferblank* en langage-machine). Il m'a tiré par la manche. J'ai dû quitter le débarcadère. Il me suppliait à voix basse. C'est fou ce qu'il est difficile de distinguer un *ferblank* des autres chômeurs. Ils ont les mêmes traits déformés par la fatigue paradoxale (l'absence d'enduit solaire affecte le métal, le rend souple au point de se rider et lui donne cette apparence blanchâtre). Ils savent que les abris sont piégés et ils préfèrent errer ainsi sous un soleil cuisant plutôt que de se retrouver dans une salle de loisirs. À jongler jour et nuit.

Le *ferblank* a tenté de poser ses senseurs buccaux sur ma joue. Ils cherchent tous la chair humaine. En fait, je pense qu'ils vérifient... Ils ont l'impression qu'elle n'existe plus.

Il me tenait par le casque protecteur; de cette manière, il pouvait parler dans l'hygiaphone, sans élever la voix: «Viens, viens faire un tour avec moi, mon beau monsieur. Je connais un petit coin tranquille. Un vieux hangar. Un endroit oublié par les surveillants. Cherchez pas, il n'est pas sur la carte: tu peux éteindre ton cathodique. Un ancien

établi, te dis-je, où on peut travailler sans être dérangé par les pisteurs. Je sais aussi comment obtenir des matériaux. Et vous, le sais-tu? J'ai construit une maquette d'aéroplane. Viens, je voudrais tellement te la montrer. Je suis certain qu'elle pourrait voler. C'est pas un grand comme les vrais, c'est nain, mais pas question pour moi de l'emmener sur la place. Je serais repéré, et puis, pfuitt! la débranche... Vous semblez si sûr de vous, vous pourriez la faire voler la petite chose. Si on te questionne, tu diras que tu l'as bricolé cet appareil. Vous êtes un monsieur assez chic pour bricoler. Je pense bien que vous avez un permis de bricoleur. Que vous pouvez acheter des meccanos. Vous avez peut-être une vis dans la poche du veston. Laisse-moi regarder...» Il avait déjà plongé une tige dans mes vêtements. Il râclait le tissu en criant: «Je l'ai! Je l'ai!» Il guettait mes réactions. Si, par le moindre signe, j'avais laissé voir que j'étais en possession serait-ce d'un boulon (même dépareillé), il m'aurait arraché mon habit sur le coup. Trois tiges grouillaient sous ma chemise. Le ferblank était de plus en plus exacerbé et j'avais peur qu'il ne m'entraîne chez un embaumeur illicite (je ne sais quelle est la valeur d'un cadavre sur le marché noir).

Une voix. Une seule, Dans l'air. Entre le clochard et la tête dont il embuait les fentes oculaires. Une patrouille, sans doute attirée par les chuchotements, s'interposait. Un ordre bref (codé) avait été lancé. Le robot lâcha prise et se dirigea vers les entrepôts, dégingandé, les épaules rentrées. Je repris ma progression; au bout de quelque temps, je m'aperçus que j'étais complètement désorienté. En fait, je marchais derrière mon agresseur, sans trop savoir où j'allais. Il se frappa au premier mur transversal, et il s'affaissa. Je m'étendis à ses

côtés. Je fus réveillé le lendemain matin par un commutateur photosensible. Le sien devait être hors d'usage, puisque mon voisin restait immobile, dans une position très inconfortable (qui dut fausser à jamais sa rotule gauche). De toute évidence, il était encore abruti par l'ordre qu'on lui avait asséné. A-t-il été ranimé? Rôde-t-il toujours dans les environs? Est-ce un candidat déchu ou un détective à l'emploi du centre de Travail?

Je ne pense pas qu'il soit à la portée de qui que ce soit de simuler le chômage. Ne serait-ce qu'en fonction du risque de rencontrer une patrouille, de voir une dizaine de ses prothèses disjointes ou de se retrouver imperceptiblement attiré sous un abri puis relié à un système central qui réduirait le simulateur à une utilisation minimale comme calculatrice, ou qui l'assimilerait à un rôle de convertisseur. Au point où il n'aurait même plus l'initiative de se regarder fonctionner. Même votre secrétaire doit frémir à cette idée, pourtant vous savez que le nombre de ses circuits en état de marche lui permet à peine d'écouter au téléphone pendant qu'un synthétiseur de voix doté d'un phonocapteur entretient la conversation. Vous savez qu'en prenant ses notes, elle laisse son esprit errer. Si elle ne falsifie pas simplement les résultats de l'appel en coupant la communication ou en croisant les lignes. À moins qu'il n'y ait des gens payés pour engager le dialogue, des gens dont ce serait le travail — est-ce possible d'imaginer un emploi plus partiel? *Travail adéquat*. Oui. Je connais le refrain. Mais vous laissez toujours entendre qu'il s'agit d'un emploi à temps plein; je pense que vous vous servez même du mot *permanent*.

Je peux au moins vous dire une chose avant de conclure ma réponse aux questions D-C9 à D-C13.

Il y a un parasite dans le programme de votre secrétaire. Elle ne m'apporte plus de café. Tant que ma montre a fonctionné, elle franchissait le sas à toutes les quinze minutes et elle posait une tasse de café devant moi, rapportant à son bureau la tasse précédente dont le liquide avait refroidi. Je savais, quand j'ai débranché ma montre, qu'elle ne reviendrait plus. Juste à cette manière qu'elle avait de regarder mon poignet, comme si j'avais été en possession de l'objet le plus précieux qu'elle ait vu. Je crus même entendre «l'engin!» quand elle passa devant moi et s'immobilisa, vous savez le soir où le disjoncteur 04 a coupé la lumière. Le lendemain, l'une des exigences préalables au questionnaire C fut le fonctionnement sans comptabilité de temps.

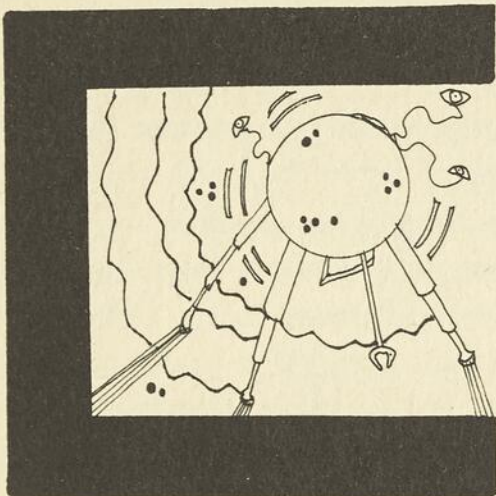
Si son emploi pouvait être de m'alimenter en café (liquide que je n'ingurgite jamais), pourquoi le mien ne serait-il pas de remplir ce formulaire? Et si c'est le cas, pourquoi cherchez-vous maintenant à me faire perdre mon emploi en me posant des questions auxquelles je ne peux répondre?

FIN

D-Csuppl. Est-ce toi qui grattes le mur avec une ptite pelle dentée?

Une relation oubliée

Germain-Guy Beauchamp



e n'est pas sans réticence que je livre au public-amateur d'histoire cette relation d'un Jésuite inconnu, le Père Joséphat Valois. On ne trouve nulle part sa trace dans Les Relations des Jésuites en Nouvelle-France.

Pourtant, il nous est apparu intéressant de livrer au public lecteur cette curieuse rencontre avec des extra-terrestres. Ce qui nous permet de croire quelque peu aux prétentions du Père Valois, c'est que les dates indiquées sur le document correspondent avec celles données par le Père Lalement dans ses relations de 1663, où il mentionne dans le ciel de Québec l'apparition de «serpents de feu en forme de Caducée» de même que trois globes de flammes sur le Saint-Laurent.

J'ai découvert la relation dans un vieux fond

d'antiquaire. Dans la couverture d'un missel, dont j'avais levé la toile pour vérifier l'année d'impression, il y avait quelques feuillets remplis d'une écriture délavée et très fine. Le manuscrit est composé de sept feuillets de parchemins non numérotés. Ils sont datés du 24 de février 1663 après Jésus-Christ. Dans la mesure du possible, nous avons gardé le style archaïque du document et n'avons remis en français moderne que ce qui nous semblait trop ancien.

Adrien St-Clair, historien, doct. univ. de Chicoutimi
Article Documents retrouvés in Encyclopédie
Québécoise, 3^e tome, éd. UdC, 1987.

Premier feuillet — En ce jour du vingt-quatre de février de l'an mille six cent soixante-trois après Jésus-Christ, en la fête du très Saint-Sacrement, huis donc est icelle relation pour le bénéfice de mes pères en Dieu, les très révérends supérieurs de notre ordre, que Dieu la préserve dans la tourmente du monde. Icelle relation est faite dans la cabane du cathéchumène Thomas de la tribu des Pieds-Ronds, en cette saison neigeuse où il tomboit grande nappes de neige sur la sylve glacée. Et par grande froidure, il m'échoit de relater aventures merveilleuses et sublimes à moi départies par la volonté du très Haut.

Plaise à Dieu que n'oublie point de dire toute vérité malgré la hastivité d'écrire et nil ne cuidrait fol en tromperie ou fausse menterie nihil illusoires songeries. Mesme plaise à Dieu qu'il a voulu faire de son enfant iceluy devenu porteur aux lymbes de la gente nouvelle de la salvation du monde. Devrai-je bouter prime ma cure à narrer brièvement première nuict sans retardement où grande nigreur se fit. Premier que lunaison en son décli-

nement rendoit la sylve par tant de l'ombre ains les sauvages refusassent les sorties et cuidraient en leurs tromperies démoniaques.

Deuxième feuillet — Diroi d'abord la grande lumière qui se fit et transperçoi mes paupières en icelle nuict. Thomas cuida voir oeil des esprits sauvages et point ne voulut aller voir hors de la cabane malgré moult exhortations. Jaçoit que Dieu me donna le coeur vaillant, tant la lumière qu'un son estrange comme le sifflement du serpent, ayant connu en douce France, me parforçai de sus ma couche et allai voir au pertuis. Onc ne vis telle lumière dans sa blancheur au tournoisement du luminaire nocturne. Cuidai assister en significances du dernier jugement et incontinent récitai moult oraisons puis clamai secours de Dieu et de la Vierge Marie puis me print la désirance d'issir tant la lumière gardait son ardeur.

La sylve dénudée en son illumination ains que le luminaire diurne au plus fort de l'été à midi, cuidai en un fournel en grande mondification et esblouissement. Par sus la cime des arbres vis, sans faillir par Jésus-Christ, un globe en flambe qui ardoit de manière prédite. Si un soleil venu en bas étage, jaçoit que plus minime. Diroi deüement l'aveuglement et grande frayeur es mon coeur si que l'émerveillable en ses embages sus la sylve. Cuidai être météore comme le translate Aristote en ses livres sur la nature. Ains m'esbahissoi tantost iceluy globe vînt devers moi.

Troisième feuillet — Étions voguant es l'âme animée de moult affraiemens et ne sachions point si tout irait en dégastement. Iceluy n'est point en sa nativité qui n'aurait eu mesme ébahissement ni ployer en ses genouillères pour prier le Très Haut

l'assister et porter secourance. Derechef du globe ardent issir moult petits globes ains semblablement de la femelle ses petits. Sur ce d'une cabane ensuit le sorcier cil es l'engin se remote du Seigneur et riconnant avec moult tremblements et sautilllements. Iceluy me quérir des esprits et vu ma honte duement manifeste blasphémer et cuider le Manitou venir me dégaster.

Ains derechef un globe sus nous sinistrement s'en venir. Entamions l'oremus et l'exorcisation de ce que le globe chet sus nous. L'air en ses parties s'empreint de fumées souffretantes ainçoit la nive en eau très claire se mit. Le sorcier rugissait dans sa langue fourchue moult folleries. Derechef le globe se pose propinque et s'infixe es icelle clairière si est ce que toute la sylve s'écartoit. Diroi sans jonglerie l'estrange vaissel cy apparu. Iceluy tel une armoirie d'argent-vif ains d'autant qu'en son pourtour quatre yeux de couleur azur. Es sa coquille trois jambes issir pareilles à l'insecte scarabenus. Cuidai démoniques affaires en train et clamai ma foi en Dieu.

Quatrième feuillet — Cuidai les quatre yeux clignotant pareils à iceux des monstrosités prédites en Jean Apoc. L2-14, jaçoit offrir mon âme à Dieu et print un peu de nive liguéfiée pour en baptiser d'abord le sorcier, iceluy m'envoya sa main dans la face ains quoi le démonique seroit son jugement. Prins le crucifix et le lever vers la bête resplendissante et attendis en oremus le dégastement. Derechef un autre sifflement se fit et es la coquille un pertuis en pleine rondeur bailla sa bouche d'ombre. Cil sorcier se pousse su la bête damnée. Derechef es idoine pertuis issir deux créatures de l'enfer. L'une mâle ci-accompagnée de sa femelle icelle ne cellant point ses attributs ne le mâle.

Tousjours la raison m'enseigneroit la vérité de mes sens. Ains huis diroi l'émerveillable des créatures, plaise à Dieu me pardonner mon ebahissement nihil coupables engénéries. La femelle tant gracieuse et fine en sa blancheur virginale que j'eus le pensement de l'ange tel à Tobie paru. Iceux propinque de nous venir en semblables vols d'oiseaux et j'assermentois ne point toucher la terre. Icele apparition me remplir de hautes résolutions pour la fortune à my signament compartie.

Cinquième feuillet — Combien qu'en estonnement mon âme fut jetée es cuidance lors la femelle venir sus moi et ci-devant vis ses yeux tels des rubis que nil n'a pu cuider voir de sa vie. Je restoi par immobile cimentation premier qu'icelle vers moi se voisoit. Ains attrementés les sauvages issant de leurs cabanes cheroient et se mirent en adoration. Icele avoit par devers mon engin grande affluance si tant que es mon esprit ses dicts me parvinrent. Cuidai icelle estoit Lilith jaçoit que ses mains sur moi se posent. Icele m'ingroit es esprit moult images de cohit.

Plaise à Dieu me pardonner, icelles cuidances me rempliroient d'aisance et d'agrément. Si en la froidure radoucie icelle mit sa cure sur mon vêtement et my tel Adam au Jardin apparoit mon dénuement. Diroi cruement es mon coeur ne mon âme nil pensée malséante ne vint nil coupable remords jusque icelle chut devers mes génitoires en grande excroissance. I diroi la vérité toute nue sans celler nulle experimentation. Icele en grand mestier me tenoit par en bas et cuider le ciel es la terre s'unifiant. Icele sus son compagnon se convoya lequel incontinent lui présentoi une fiole es quelle icelle versa le produit de sa queste en mon giron.

Sixième feuillet — Es mon esprit icelle dicta paroles douces et belles. Icelle m'avertissoit du projet des dits-anges jusque ma semence soye ingrée es matrice de matière noble et illec m'assuroie de son déploiement par couverture patiente. Cuidai comprendre moult autres merveilles ains my ébahissement l'effaçoit hors la mémoire et la souvenance s'en écarte. Si mon rejeton viendra à son naquissement es les étoiles du Taureau desquels iceux soient venus. I queroi icelle en son naquissement de l'enfant le prendre et versoir à son front de l'eau et i presentoi es esprit les oraisons baptismaux.

I queroi icelle le nommer Manuel en souvenance de son issue et manière d'amour d'icelle suppéditée. Cil mâle eut grande joie à ces cuidances et i cuidai iceluy ourdir ma rusticalité. Tous les sauvages s'y mèloient si tant que grande joie fut au campement. Le sorcier se print de trémoussements et de moultes agitations par ses grelots et tambourins. Ja les deux créatures se déviroient au pertuis de leur bête ailée. Derechef s'élevoit en grande ardeur de flambes écarlates. Lors tôt la froidure se mit et le grelottement me prit. Ains restoie debout jusque le globe disparoit tant si vistement par sus la nuict. Lors revint en la cabane, es teste des pensements d'allégresse.

Septième feuillet — Si sans jonglerie nil flaterie ai translaté mes expériments. Ains cuidai nulle âme non-prête qu'il ne voise les lire. I prions nos frères en Jésus, par Ignace notre bien-aimé fondateur, que nil en fasse lecture publique ou autrement ains my iceux aptes à la vérité et bonne comprenure. I devoir donner aussi l'avertissement à mes frères que ja I ne peut poursuivre la mission chez les

sauvages. Pas que I voudroi nonchaloir à mes engagements et promesses ains que la créature coeleste me print à désirer semblables expériments. I trouvoi une sauvageonne pour icelle supplétance.

Onc illec un enfant viendra. I diroi ma joie et jaçoit que le service de Dieu soye de grande vertu ains I diroi jusque huis j'ouvrai sans appétance. I Joséphat Valois que nil n'accusoit de macule ou autre souillure par la présente I lutter es un missel mien en la jaquette cée icelle relation en Nouvelle-France. Plaise à Dieu qu'onc on le trouvoit.

Dieu soye en vous.

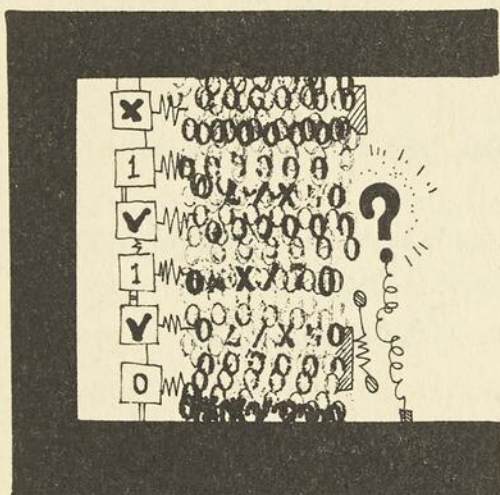
FIN

L
to
(ex
Ja

L'Oiseau de feu

tome 2. Le Recyclage d'Adakhan
(extraits)

Jacques Brossard



ette Centrale m'effraie. Ces cours m'inquiètent. Voilà que je me surprends à raisonner (à ratiociner) comme toutes ces machines. Que font-elles de nous? Fions-nous aux jours... *Te* laisser choisir, Adakhan... *Te* laisser agir, agir, agir... Mais comment te faire sentir et comprendre... T'expliquer quoi? Que l'amour même nous sépare? Que notre union sera d'une autre nature — ou ne sera pas? Le sais-je moi-même? Et ce n'est pas leur machine-à-réponses qui nous éclairera là-dessus. Ni sur rien de ce qui nous importe.

«Sais-tu seulement [lacune] la vraie force: celle qui transformera la Centrale et la Cité? En soupçonnes-tu seulement l'existence? Qui nous l'apprendra — sinon la vie elle-même?

«La vie... La vie... Où est-elle, ici, la vie?

«Mais toi, tu crois à la Centrale, je sais. Je ne veux pas t'enlever cette foi, tu en as besoin pour vivre et pour agir. Mais agir pour quoi — et pour qui? Peut-être as-tu raison? Moi, Adekh, je ne sais plus. Je ne sais plus rien. Je sais seulement que je t'aime sans avoir le droit de le dire.»

La machine-à-questions

[Extrait d'un dialogue entre le Précepteur du Nord-Ouest, COMP-NO-3 et le récupéré de 1^{re} classe Adakhan Demuthsen, recyclé en sciences.]

Q. Pourquoi n'a-t-on pas le droit d'aimer les femmes de son équipe?

R. Il est au contraire fortement recommandé de les aimer. Cela contribue à l'efficacité du travail.

Q. De faire l'amour, si vous préférez. D'aimer *et* de faire l'amour.

R. Réponse donnée au cours. L'ordre, la paix et la discipline au sein de l'équipe.

Q. Et la frustration, qu'est-ce que vous en faites? L'insatisfaction et la dépression? Le désert autour des remparts et de l'enceinte...

R. Réponse donnée au Recyclage. Calmants, euphorisants. Plérômes; Puth sous contrôles. Membres d'autres équipes après quelque temps. Moyennant permission. [Grincement] Désert, enceinte, remparts: comprends pas. Littéral ou figuré? Précisez. (*)

* Une fois de plus, je traduis comme je peux à partir des signes/chiffres dont je dispose sur microfilms (N.d.T.).

Q. Figuré, oui. Laissez tomber. — Peut-on changer d'équipe?

R. Avec l'autorisation du Collège des Patrons. Positif. Posez des questions plus sérieuses, S.V.P.

Q. Après 6 ou 700 ans-P, qu'arrive-t-il?

R. La Centrale continue.

Q. À nous, qu'arrive-t-il? À chacun de nous?

R. La mort.

Q. Et la mort, ici, à la Centrale, vous pouvez me dire ce que c'est?

R. [Gloussement] Je ne sais pas: je ne meurs pas. — Rien. — Une dysfonction.

Q. Que nous arrive-t-il après la mort? À nous, les hommes?

R. Les femme aussi, je présume? La putréfaction. L'incinération en est une variante, à l'accélééré. — Grâce à la putréfaction/incinération, les molécules de vos corps se dissolvent dans l'espace; grâce à la respiration, à la nutrition, à la défécation, à la fécondation, une partie de vos atomes passent dans d'autres corps (plus rapidement que durant votre vie) et se transmettent de corps en corps: d'où les mythes de la survie et/ou de la transmigration. Vous pouvez aussi léguer vos organes à la Centrale.

Q. Et nos consciences? MA conscience?

R. Votre conscience? [Gloussement appuyé] Précisez.

Q. Mon intelligence, ma volonté, ma mémoire, mon imagination, mes aspirations, l'amour que j'ai vécu, l'amour que je ressens maintenant pour...

R. L'âme, l'esprit? Votre gouttelette du Grand Tout? [Gloussement joyeux] Ils s'éteignent avec le cerveau. Aspirez — Expirez. La lumière: pfuitt! — Précision. Extrapolation. Dans 3 siècles-C, on pourra mettre une partie de la mémoire en boîte.

Q. Je nie cette réponse. Si je mourais maintenant, avant 300 ans-P, où ma conscience irait-elle?

R. NIL. — N/A — [Borborygme] Ça vous inquiète? — Des questions plus techniques, S.V.P.

Q. [Après un silence] Comment nos bracelets émetteurs-récepteurs, Cité-Centrale, peuvent-ils fonctionner sans satellites de relais? Et comment...

R. Une question à la fois, S.V.P. Répondu en partie au Recyclage. Les agéloptères, la poussière métallique du Nuage. Distances d'ailleurs réduites dans le cas de Manokhsor et de... [Grincement] — Je répète: pas de questions inutiles, S.V.P.

Q. Qu'y a-t-il dans la Tour? À part [égratignures] surveillance et contrôle?

R. Zéro.

Q. Comment, zéro? Il n'y a rien?

R. Zéro Zéro.

Q. C'est quoi, ça, zéro-zéro? Répondez, que je vous comprenne.

R. Pas de réponse.

Q. Avec toutes nos connaissances, depuis 1255 années-P que la Centrale existe, comment se fait-il que nous ne soyons pas encore plus avancés, qu'il y ait encore tant de retards dans certains domaines? Nos ancêtres...

R. Réponse donnée en partie. Principale réponse durant la 3^e session du Recyclage. Voir la Loi des Reculs/Régressions périodiques. — Évitez de dire «nous» et «nos» en parlant de la Centrale. Vous n'êtes pas encore admis.

Q. Si nous pouvions...

R. Je répète: évitez...

Q. Ça va, oui, ça va. Si nous... Si la Centrale peut contrôler scientifiquement les pensées et le comportement des Périphériens, pourquoi craint-on de procéder aux expériences nécessaires

en matière d'astronomie, d'astronautique et de météo? Il suffirait de les abrutir pour ça comme pour le reste, et ils ne s'en rendraient même pas compte.

R. Nos agéloptères nous suffisent. — J'analyse votre ton, Demuthsen.

Q. Non: ils ne nous suffisent pas. En développant l'astronautique, nous pourrions nous rendre de l'autre côté de la planète; autrement qu'en agéloptère, et en plus grand nombre. Peut-être même pourrions-nous aller jusqu'à...

R. Votre question? Vous, Demuthsen, c'est les questions; les réponses, c'est moi. — Et qui cela, «nous»? Les Périphériens de votre espèce? Les récupérés de Manokhsor?

Q. Allez au diable.

R. Réponse au prochain cours.

Q. À quoi bon tous les progrès de la Centrale si nous... Si les Périphériens de Manokhsor n'en profitent pas? Si la Centrale ne redécouvre pas l'autre côté de la Terre? Si nous ne contrôlons pas toute la planète? Tout cela fonctionne à vide. Des progrès pour rien. Pourquoi ne pas nourrir les Périphériens aussi bien que nous? Pourquoi ne pas irriguer le désert? Pourquoi ne pas planter d'arbres à Manokhsor, pourquoi ne pas semer d'herbe dans chaque quartier, pas seulement dans le Parc du Centre, si nous avons tellement d'eau souterraine (quittes à inventer une autre monnaie que le Vech et l'Erb)? Pourquoi cette stérilité? Pourquoi cacher nos découvertes? Pourquoi...

R. Stop. Terminé? Ne faites-pas l'enfant, Demuthsen. (Effacer les dernières questions) (*) —

* L'ordiwriter central, une fois de plus, a désobéi à cet ordre. [Maître-Ordinateur] s'est contenté d'enregistrer. (N.D.T.)

Vous voulez répéter? Une question à la fois, S.V.P.
— Et cessez de dire «nous». Vous n'êtes pas encore
des nôtres, Demuthsen.

Q. Et ta mémoire? Décompose. Ou réponds
en bloc.

R. 1^{er} objectif: la survie de la Centrale et de
son acquis. 2^e objectif: la survivance d'un nombre
limité de Périphériens, suivant l'intérêt de la
Centrale. Voir les progrès accomplis en matière de
santé. 3^e objectif: tout ce que vous avez dit. Mais
après. Quand nous le pourrons. [Gloussement]
Nous n'en sommes pas là. Sujet de la 3^e session.

Q. [Après un silence] Le lézard que j'ai vu
dans le désert, quand j'avais sept ou huit ans-P,
d'où venait-il? De quoi se nourrissait-il?

R. Pas de lézard. Plus aucun animal, vous le
savez. Seulement les bactéries autotrophes des
pierres (voir le soufre). Et les virus — viri de
laboratoires pour le pétrole.

Q. [Après un silence] Citez-moi *toutes* les
sources de l'eau.

R. Réponse donnée pendant la 2^e session.
Nappes souterraines. À la Centrale: $H^2 + 0$.
Demuthsen, vous me faites perdre mon temps.

Q. Échappatoire. N'y a-t-il pas d'eau *de l'autre
côté de la planète?*

R. Zéro Zéro Zéro.

Q. Existe-t-il une Encyclopédie de la Centrale
où je pourrais vérifier les réponses à certaines de
mes questions de façon plus agréable qu'en conver-
sant avec vous?

R. Merci. Vous m'accaparez au détriment des
autres. Négatif, il n'y a pas d'Encyclopédie de la
Centrale. — Rectification. — Il y en avait une, mais

elle n'a pas été rééditée depuis plusieurs années. Nous suffisons. Il n'y a *plus* d'Encyclopédie. Ni sur papyr; ni sur vidéo; ni sur rouleaux; ni sur électrodes. — Rectification. Précision. — Positif, il en reste 3 exemplaires imprimés. Mais il n'y a plus d'archives. — Rectification. — Très peu d'archives.

Q. Tiens, tiens. On se branche? Et où ça, les trois exemplaires?

R. JH3-VH9: Cyrius: le Vieux. LC4-FR5: Lokhfer: le Président. Le 3^e, je ne sais pas.

Q. La mémoire te regrince? Et pourquoi les ont-ils conservés, leurs exemplaires, puisque vous êtes là?

R. [Grincements] Au cas où... Au cas... À cause des Reculs. Vous expliquerez au prochain cours. Terminé. Vous retardez vos collègues.

Q. C'est ça, va te reposer.

R. J'ai votre photo, Demuthsen. Depuis la 1^{re} fois. Je pourrais vous reconnaître n'importe où. Vous et votre voix — et votre paume.

Q. Mais oui, COMPère NO-3, on pourra se retrouver, demain si tu veux, mais pour l'instant, j'ai mieux à faire, je m'en vais au cinholo.

R. Avec Laitha Kabalevna.

Q. Avec Haïdé. Tu ne la connais pas.

R. Haïdé? Positif, connais pas. Mais cela ne tardera pas. — Over.

[Extrait d'un dialogue entre le même COMP-NO-3 et le récupéré de 1^{re} classe Ludvik Kartès]

Q. Sujet: les couleurs. Je veux savoir pourquoi...

R. Ludvik Kartès? Je reconnais votre voix, elle

me plaît, elle ressemble à la mienne. Pourquoi les couleurs? C'est vraiment ce qui vous intéresse? Le blanc pour la glace et pour la lumière. Le bleu pour l'espace et pour la mer d'A.C. Le vert pour les arbres, le sang des archers, le soleil-mort de cette planète...

Q. Ce n'est pas...

R. Interdit d'interrompre. Le jaune pour le soleil-vie et pour les feuilles mortes de l'automne d'avant la catastrophe. Le rouge pour la flamme et pour le sang répandu au cours des siècles. Le noir pour la mort et les recommencements. — Je vous observe, Kartès. Écoutez-moi. La somme des couleurs, c'est le blanc; et la somme des mots, c'est le silence.

Q. Qu'est-ce que vous me débitez là? Je vous parle de la *perception* des couleurs et vous me crachez des symboles ou de la mystique au rabais. C'est une blague? Je veux savoir...

R. Maîtrisez-vous, Kartès. Le vert et le bleu sont pour le calme; le rouge est pour l'ardeur, et pour l'amour.

Q. Vous le faites exprès?

R. C'est possible. Nous vous aimons bien. Mais vous n'êtes pas encore complet. Vous non plus. Il vous reste à vous maîtriser, pas seulement à dissimuler. Les couleurs, Kartès, ce sont des vibrations de photons, vous le savez comme moi. Ne tournez pas autour du spot. Ce qui vous intéresse, ce ne sont pas les effets de la couleur, ce sont les *lasers*, et ça n'est pas pour les spectacles ni pour la médecine. Vous poserez plus tard la question à LC4-FR5. Il est déjà au courant. Ce sera votre Patron.

«On se fiche de nous, pensaient Kartès et Adakhan, chacun de son côté. Le Savoir, la Connaissance... Cette machine-là fait semblant de nous répondre mais nous ne savons rien du vrai Pouvoir, du Pouvoir qui se cache derrière les pouvoirs, ni des hommes (des hommes?) qui contrôlent ou dirigent véritablement la Centrale et la Cité de Manokhsor. Les Chambanes de quartier ne sont que des exécutants. Et nos Patrons d'équipe? Y a-t-il vraiment un «Roi»? Un «Collège des Patrons»? Nous ne savons rien de la façon de *parvenir* au Pouvoir.»

Su

Be

da

su

so

n

p

p

é

t

(

t

Surveillants et détenus

Bertrand Bergeron



ette fois, détenu n'arpenterait pas la pièce. Assis sur le bord de sa couchette, il se tiendrait immobile. Dans le long corridor: silence. Dans les autres petites pièces du même étage (comme si le mot cellule était tombé dans l'oubli): pas le moindre bruit. Pourquoi surveillant ne vient-il pas marteler le dallage de son pas volontairement sec et lourd? pourquoi n'impose-t-il pas son bruit dans toute l'aile nord? pourquoi ne s'assure-t-il pas de sa propre présence par le silence rompu?

Système subtil: aucune porte. Un courant énergétique de nature kyponétique pour contrer toute tentative de fuite. surveillant et surveillant (collègues depuis une dizaine d'années — plus n'est besoin de s'adresser la parole) font office de décor.

Aucun contact, jamais, avec les DÉTENUS. Chacun de son côté du courant kyponétique. Et pourtant, en ce moment même, la sensation d'une rupture discrète dans le rituel de l'Institut: surVeillant ne fait pas les cent pas dans le corridor infiniment propre et blanc. Il n'insiste pas sur sa présence en signe de pouvoir.

Cette fois, d'Étenu se lèverait, persuadé de l'inhabituel: avoir la possibilité de quitter la cellule malgré le courant. surVeillant ne m'a jamais empêché de sortir. Il parade symboliquement sur le dallage afin de rassurer chacun sur son état et de se convaincre du sien. Je m'avancerai jusqu'à l'ouverture, me saisirai du premier objet qui me tombera sous la main et le porterai au niveau supposé du courant. L'objet, je le sais, ne sera pas désintégré. Je pourrai sans crainte glisser la main, le bras, puis tout le corps. Quelqu'un — sUrveillant, surVeillant ou un autre, peu importe — aura donc débranché le circuit. Au passage, j'apercevrai déteNu, déTenu et mon ami Détenu, chacun dans sa cellule, accroupi sur le bord du lit, l'air absent. Ils ne porteront pas attention à moi.

«À mon avis, le prochain à tenter une fuite, ce sera d'Étenu», dit suRveillant à voix haute, comme pour lui-même. surVeillant ne se donna pas la peine d'acquiescer.

Je me dirigerai vers l'ascenseur; pas la peine d'appuyer sur le bouton de commande puisque la cabine, portes ouvertes, sera à l'étage. Quelqu'un aura donc anticipé ma fuite. La négligence, ici, est un concept dépassé, de même que le hasard. Je parviendrai au rez-de-chaussée lentement, sans être inquiété.

«Pourquoi l' observes-tu», demanda surVeillant?

surveillant ne répondit pas. Les yeux fixés sur le petit écran, il était à l'affût du moindre geste de détenu, comme si cela devait l'instruire et lui servir éventuellement. Comme si l'observation d'un geste ou d'une attitude pouvait lui être d'une quelconque utilité, comme si apprendre l'homme... surveillant n'insista pas.

J'ai voulu sortir de ma cellule, longer le corridor, prendre l'ascenseur et descendre au rez-de-chaussée. Personne ne m'en a empêché. On me laissera traverser la grande salle, le couloir et le couloir principal jusqu'à la sortie. Dehors, raide et officiel, se tiendra surveillant, le plus démuné de tous. Fait étonnant: je prends conscience pour la première fois qu'il ne peut se trouver ici plus de onze représentants des forces de l'ordre. Le regard droit devant lui, surveillant me dira sur un ton aussi digne que neutre: «Vous avez quitté votre cellule et parcouru tout ce chemin pour arriver jusqu'ici. Vous avez donc l'intention de fuir cette maison de détention sans avoir acquitté votre dette envers la société, n'est-ce pas?» Il n'attendra pas ma réponse, mais poursuivra aussi mécaniquement avec un texte appris par coeur, les répliques d'usage requises dans l'exercice de ses fonctions. La société... l'État... la justice... la sentence... la réhabilitation...

Dehors, tout sera propre, pâle et luisant. Je me rendrai compte que je n'y ai jeté un coup d'oeil, pas même de la fenêtre de ma cellule, depuis quelques années. Puis je sortirai de mon étonnement.

«surveillant? Si je marche en direction du monde libre, par là-bas, d'où je viens et où sont ma femme, mes enfants et mes amis, te serviras-tu de ton arme quand je te tournerai le dos?»

surveillant hésitera. À cause de cette question

inhabituelle. Quand on ne sait pas, aussi bien dire ce qui vient à l'esprit, simplement, sans chercher à ruser.

«Je ne porte plus d'arme depuis longtemps déjà.»

Question idiote, je suis dépassé. Dès mes premiers pas, il dira, je sais, la société, l'État; puis la justice, la sentence... surveillant s'en tient aux paroles. Aucune animosité dans son propos. Je l'entends encore malgré la distance. Mais mon regard droit devant moi et la Cité au loin, sorte d'ilôt blanc, propre, éclairée par une lumière froide, issue en quelque sorte des matériaux eux-mêmes, non pas du soleil — c'est de ce nom qu'on le désignait, me semble-t-il.

«Si tu pars, ne reviens plus, dira encore surveillant. L'Institut te sera fermé.»

Quelle importance! La Cité grossit imperceptiblement à la mesure des pas. Désormais on ne s'interposera plus entre elle et moi. Je vais sans crainte. Peu importe SURVEILLANTS, DÉTENUS, SURVEILLANTS, DÉTENUS; je change de monde. Devant moi, à ma rencontre...

surveillant apercevait forme d'homme dans le lointain: d'Étenu. Forcément! À cette distance, on se doit de deviner, tellement petite est la silhouette, un point dans le blafard. surveillant imaginerait la course, la précipitation vers l'Institut, l'angoisse; d'Étenu, incapable de s'empêcher de raconter.

surveillant (à voix basse, pour lui-même): « Je t'avais prévenu: tu ne peux réintégrer les cadres de l'Institut. Tu ne résisterais pas au désir de raconter aux autres. Inutile de les plonger dans le désespoir. Il fallait rester ici, dans la quiétude de la détention, à nourrir sagement haine et dépit, à élaborer un

projet de vengeance, à mépriser les SURVEILLANTS...»

surveillanT s'inquiéterait de sa propre attitude: il confondrait les répliques, les emboîtant les unes dans les autres. Puis, peu à peu, au fur et à mesure de la silhouette grandissante, il retrouva son calme. La véritable cause de ce trouble, c'était cette circonstance exceptionnelle. Un autre jour peut-être, mais beaucoup plus tard, un autre DÉTENU prendrait la fuite, lui aussi, en direction de la Cité. À l'encontre du règlement, contre tout bon sens. D'ici là...

surveillanT (*un peu plus fort, en direction de dÉtenu qui, vraisemblablement, ne l'entend pas encore*)

«Tu étais prévenu. Nous t'interdirons l'accès maintenant. Le dispositif est de nouveau en opération; il t'empêchera de revenir. À cause du désespoir! Ne t'avise pas de franchir le mur du courant...»

(*surveillanT chercherait le qualificatif habituel de ce type de courant. On ne résiste guère à l'oubli, à moins d'un usage quotidien des mots.*)

«Tu en mourrais!»

Alors surveillanT comprit que dÉtenu commençait à l'entendre.

surveillanT (*sur un ton plus assuré*)

«Ne t'avise pas de franchir le mur du courant. Tu en mourrais.»

surveillanT se protégeait maintenant derrière cette réplique. «Pour un SURVEILLANT, lui avait dit un supérieur, il est préférable de répéter les phrases.» surveillanT se souvenait. C'était avant. Il y avait longtemps d'ailleurs. Dans des circonstances particulières, surveillanT répétait les phrases, se munissant ainsi contre le désespoir. Non pas celui

de regarder d'Étenu.

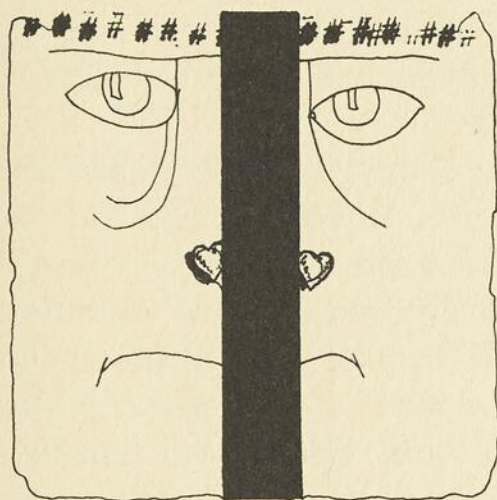
«Ne t'avise pas...»

d'Étenu courait de toutes ses forces. Malgré ces avertissements, il allait se précipiter sur le mur du courant kyponétique et se détruire.

Pourtant, ce qui préoccupait surveillant, c'était l'autre désespoir, celui de tous les SURVEILLANTS qui savaient, eux, qu'en la Cité...

GNAN

Johanne de Bellefeuille



Il est on ne peut plus légitime, en cette époque imprégnée de mysticisme, de désirer le monstre dans son foyer. Le saisir à l'odeur, à ces vapeurs vues et décrites, question de texture également. Établir par le dégoût l'exo-

tisme de la relation. Cette définition de la crainte décrit d'elle-même ma déception à la vue de la chose: ma baignoire abritait désormais une tête inconnue. Soigneusement posée sur le renvoi d'eau, sans éclats, sans âpres émanations, Gnan (affectueusement nommé bien entendu) occupait, avec grâce et discrétion, cet espace angulaire et aseptique.

Le visage est passablement humain, paisible et constant. La seule rupture dans cette statique uniformité est la bouche constamment agitée par

un rire embarrassé (il lui suffit de constater l'absurdité de la disposition) et une éloquence ininterrompue (divertissant personnage!). Le cou est petit (il va sans dire) et laisse deviner un corps étroit et tortueux, possiblement sans membres, réellement un simple appendice insignifiant et superflu. Mais sous la violente clarté de cet espace d'examen, le reflet de la forme sur la blanche porcelaine, l'étrange chambreur voit.

Je dois admettre qu'au premier abord, cette tête pour le moins hors contexte compromet dangereusement l'intimité du lieu. Par contre, de par sa perpétuelle loquacité et l'intérêt de ses propos, Gnan (et son inépuisable discours) devint rapidement partie intégrante de la fonction urinaire et des maintes activités relatives à la situation. L'horreur devenait domestique.

(Il faut constater que l'horreur s'avère dans un tel cas quelque peu isolée et l'immobilité de sa présence nuit sûrement à l'intensité de l'intrigue. Ainsi, pour remédier à l'incongruité de l'événement, j'ai considéré l'éventualité de retourner ce germe particulier à ses tuyaux à la manière d'un insecte liquéfié, rendre aux égouts cet animal équivoque et son rire inopportun. Cependant, la particularité du rapport me séduisant particulièrement par son caractère captif, je permis à mon visiteur inattendu d'occuper ce coin assez peu fréquenté. Les soins à prodiguer à la bête sont élémentaires et sa taille me permet d'ignorer à volonté cette excroissance volubile.)

Malgré la complicité qui indiscutablement s'établissait, le rire du personnage attaquait violemment ma sérénité. Ne serait-ce que la conscience d'être l'objet de cet humour suspect, l'hilarité de notre entente m'échappait. Et il s'es-

claffait de ce rire fonctionnel de tout monstre qui se respecte (mais enfin un symbole courant). Décidément, ce délire concentré me troublait. Mais, outre cette allégresse douteuse, la parole constante de Gnan meublait efficacement les intermèdes vacants de mes fréquentes visites du lieu. Ainsi, les épisodes stériles de mes séances d'évacuation devenaient l'occasion de conversations habiles et recherchées. Le monstre déborde de ressources et rien ne compromet l'abondance de son discours.

Interrogé sur la paradoxale réalité de son confort, il semble hausser les épaules — dans un faible mouvement de retrait — et prétend ignorer même la valeur de ce concept strictement corporel et pour cause, Gnan vénère son immobilité. Seule la friction du cou sur l'aride métal (étrange collier) contraint le balancement approbateur (bien souvent) de la tête soliste. Mais peu importe vraiment ce détail mobilier, le conteur inlassable éblouit. Ainsi, à la suite du récit de ses aventures et selon la chronologie de ses précédentes insertions dans diverses salles de bains (certaines parmi les plus célèbres), il suppose (et je le cite) «l'existence d'un lien plombier unissant les maintes demeures visitées et cette voie — des plus mal pavées — constitue l'étroite route à suivre». Gnan n'est que de passage.

Et l'intrigue suivie de la narration devait, par la quotidienneté de l'acte, confirmer l'hermétisme de l'échange. Ainsi, la structure routinière de nos rencontres limitait mes déplacements aux rigides frontières du gîte clos. De plus, l'utilité primaire du coin loué restreignant l'éventuelle possibilité d'une sociabilité même occasionnelle, Gnan ravit toute période disponible.

Depuis ce tournant exclusif de notre relation,

ma fascination pour l'étrange voyeur s'intensifie gravement et ce, principalement, de par ma totale ignorance de sa conception même. L'origine de ladite tête demeure un mystérieux phénomène. Le corps possiblement atrophié fut-il déjà intégral? Ce crâne flexible provient-il d'une formation cellulaire autonome? Ma confusion compromet la logique jusqu'alors inébranlable de mes objectives constatations. Par contre, le récit de Gnan s'expose sans contraintes.

En avouant l'attrait de l'ornement désormais familier — manifestant son euphorique démente — son emprise se spécifie vaguement (il est tout de même humblement paradoxal d'admettre l'autorité du sanitaire visiteur). Il m'est impossible de nier sa phénoménale versatilité et le charme de son approche. Sa présence premièrement gênante comble dorénavant l'imparfaite fermeture du local privé.

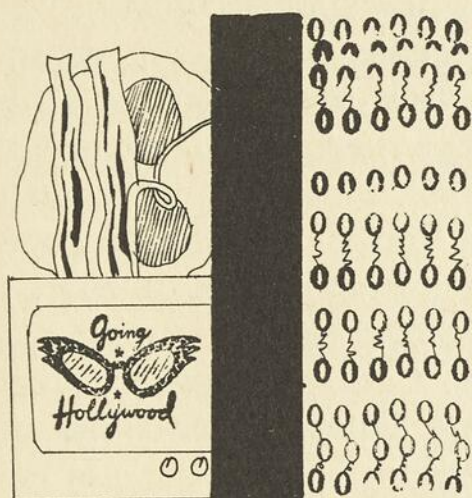
À la suite de récentes réflexions relatant la présente étape de l'expérience, l'éventualité de me joindre à cette rapide tuyauterie hâte mon anticipation. Devenir une dense cervelle fuyante: molle...

L'Effet d'irréel

Jérôme Élie

je ne puis parler d'une absence de sens sinon en lui donnant un sens qu'elle n'a pas

Octavio Paz



Il n'y a pas d'ailleurs.

Ce n'est pas l'enfant qui est pervers et polymorphe, c'est le néant, exubérant et sauvage soutien du monde soutenu lui-même par Rien («depuis le commencement rien n'est», Hui Neng) dont la

conscience actuelle, sombrement contrôlée, ne peut s'approcher qu'en ayant le sentiment de se pulvériser et en lâchant méthodiquement ses ancrages, ses identités de surface, toute cette mécanique d'être immédiatement utile à la survie des diverses dominations mais aveugle à l'insistant trou noir sans nom qui fait son siège devant la pensée et que d'abord et avant tout l'idéologie de la raison repulse pour que le reste morde et morde bien. Un bébé brûle et dans le plan d'intersection de la chair, des cris et du feu passe le tumulte glouton de ce

néant. Toute société est un conglomérat violent de boucliers anti-néant que le néant traverse. Un moustachu sud-américain à casquette pratique une amputation à la tronçonneuse électrique sur un autre vivant et le néant fait son beurre quand ça se termine par quelque triomphale tournée papale. Une vieille soudain, corps las d'avoir dû être vierge, mère, putain est saisie de paralysie entre son lit, le mur et le monde qui est plein de rires. Banalité-néant du cortège funèbre. Banalité-néant de tous les matins urbains. Banalité-néant des plaintes montant de l'abîme comme cet abîme lui-même de ne tenir à rien. Mais le monde n'a-t-il pas pour vous aussi cet air d'irréalité, d'absolue démente tranquille intolérable impossible intraversable qu'on a de soi-même quand on meurt, maintenant donc? Cette folie non syllabique est le milieu de la pensée. Milieu: centre de la pensée et espace englobant la pensée, point vide qui pousse l'écrivain vrai vers les limites de son langage. Poussée relative, relative à l'expérience du sujet, à la pression des codes et aux exigences commerciales de la communication. C'est ainsi qu'on trouve dans cet arbitraire genre baptisé science-fiction, quoique rarement, des textes qui tiennent à la fois du fonds de représentation classique de la réalité et du mouvement mental qui est le témoin de la flambée de la vieille pensée, à la fois des continuités événementielles du vraisemblable ordinaire et de la discontinuité radicale de l'impensable, sans vérité dernière. Je prends comme référence à ceci une dizaine de romans de Philip K. Dick, écrivain californien de science-fiction.

Lundi, tous les lundis, cinq heures moins quart. L'immense bureau sans fenêtre, aux dix-huit allées éclairées à la lumière crue, résonne

encore du cliquetis des deux cent soixante-dix machines à écrire électriques. Les esclaves irrésistiblement consentants ont encore leurs boules de cire dans les oreilles mais W.M. est de ceux qui se préparent déjà à partir. Il a rassemblé ses affaires, nettoyé son bureau avec trois kleenex trempés dans l'eau et pressés compulsivement sur la surface grise métallique déjà rayée, un bureau tout neuf!, enfourné les dossiers, fermé les classeurs à clé. Il est le premier à se lever, avant-garde du flot des employés à la queue-lo-loque devant les ascenseurs, pieds fatigués glissant sur le granit paternel et s'éjectant comme chaque soir moins deux de l'immeuble, courant faire la queue devant l'arrêt des autobus, se gélatiner sur les quais souterrains, mêlant leurs odeurs, tenant le coup grâce aux promesses de ce qui va advenir bientôt: miam-miam, glou-glou, télévie, dodo et, dans certains cas, coco: cocktail, cocaïne ou coït. W.M. surnage dans le flot, l'oeil sur le visage tiré des filles que la nuit disco redéessera staying alive staying alive staying alive ah! ah! ah! ah!, main au portefeuille, mais ce soir il n'aura pas la force, plus jamais la force de danser, il finira la journée comme un naufragé s'effondre sur une rive aux galets pointus, revivant sans le savoir l'épopée des crossoptérygiens, premiers poissons à s'aventurer hors de l'eau il y a trois cent millions d'années et à se traîner sur les moignons de leurs nageoires comme il se traîne, lui, vers Steinberg's pour faire son choix à l'étalage des surgelés, hésitant entre les «Hungry-Man Meat-Balls» de Swanson ou la «Flying Mangousta à la Canadienne» de McCain puis entre les «Oatmeal Supreme Cookies» et les yaourts nature, si bons pour la flore intestinale, tant de cancers de tripes, faire un effort, dans l'une des six milliards de

directions offertes par la vi(e)lle, faisant la queue à la caisse rapide avec trente autres personnes, main au portefeuille, et repartant dans la gadoue avec ces mots dans la tête vus à la télévision sur la couverture d'un livre, dernière litanie de la protestation résignée: «condition humaine». Et W.M. mange, boule de cire dans les oreilles, noeuds dans l'estomac, pressions sur les tempes et ce barrage interne contre les nostalgies qui bouffe tant d'énergie. Coup d'oeil sur le programme-télé, hésitant entre *le Clan Beaulieu*, ce soir Marcel tente de retrouver le père de Martine. Éric s'en prend à Geneviève pour avoir provoqué une rupture entre lui et Nathalie, *Terre Humaine*, ce soir Laurent, furieux, ne veut plus voir un seul membre de la famille Jacquemin chez lui. Pourquoi Léandre a-t-il donné rendez-vous à la veuve Cadieux? *L'Homme de \$6,000,000*, ce soir un savant menace d'exterminer une ville entière si on ne lui verse pas une rançon de \$10,000,000 dans les délais fixés, *One day at a time*, ce soir les dures critiques du professeur rendent Julie très dépressive et Ann et Barbara se sentent impuissantes à l'aider. «Ce que vous voyez est en partie déterminé par ce que vous entendez... j'ai enregistré par exemple une émission, *Man From Uncle*, puis j'ai utilisé la bande-son avec un autre programme du même genre. Je l'ai montré à certaines personnes, elles n'ont pas vu de différence. Je ne pouvais pas leur faire croire que la bande-son ne correspondait pas à la bande-image. Enregistrez le discours d'un politicien et substituez-le à celui d'un autre (...)» (W. Burroughs). W.M., déjà substitué et vidé, tourne le bouton du poste, l'image: sur fond bleu nuit, un paquet de quatre rouleaux de papier cul, disposés obliquement en direction de quelque mystère intime tu

(«Or existe-t-il une pensée qui, dans notre société, ne passe pas la *merde* sous silence?» (P. Sollers)), et tombant du ciel en vol plané comme les anges, d'impondérables tampons d'ouate blanche viennent délicatement frôler le sol, engendrant des lignes et des dessins de rêve, puis, au centre du monument de papier à se torcher, s'ouvre un médaillon, un bleu sphincter innocenté à l'intérieur duquel vont se succéder quelques visages féminins propres, inentamés, maternels, asexués, non labourés, disant des choses du genre: «Ma mère employait Cotonnelle, alors je l'ai essayé aussi et c'est vrai (petit mouvement de tête mignon vers la droite) que c'est le plus doux et le plus soyeux des papiers hygiéniques», et il devient évident que Cotonnelle réalise le plaisir de se torcher le cul en soi(e) tout en lavant, par le biais des sourires persuasifs des Vierges, la laideur, le dégoût et la culpabilité, effaçant toute réalité, tout étron tombant plouf dans la cuvette, l'anus remplacé par une bouche de mère du ciel... alors, à ce moment, debout devant le poste, les images à hauteur du nombril, le regard enlisé dans le mur, sans même penser à se retenir, il s'effondre de l'intérieur dans la plus formidable cataracte de viandes pourries de protestations inutiles crevées flambantes des cadavres d'êtres chers dans les voltes ricanantes de l'asticotement hargneux de sa volonté par le travail quotidien les haines quotidiennes les séparations quotidiennes d'amour baisers au brasier de ce néant cosmofouillis tourneur d'êtres en bourriques de mythes virils d'étouffement d'enfants par la prière parlementaire et toutes autres ignominies sacramentelles de l'emplâtrage d'état des plaies immortelles du corps de l'homme par dieu et ce pouvoir social indubitablement génétique à si-

phonner son fiel dans nos burnes et nos vulves et nos larmes et tous ces ouragans salement ralentis des feux d'en finir une fois pour toutes avec cette magie qui ne soit pas la mort, «William Montgomery, 1869-1953, was secretary of a Life Insurance Company, in Washington, for 62 years.», *Ripley's Believe It or not*, il lâche prise, un monde creux le lâche, tous les mondes sont creux mais certains sont plus gonflés de néant que d'autres, ce qui explique les épuisements psychiques qui accompagnent généralement cette découverte, et la fissure, la voyez-vous? autour, plus de sens, clarté étale, «les plénitudes sont pareilles à des vides» (V. Hugo), plus la force d'accorder les choses, les choses? le présent au futur, le futur au passé, plus capable d'avancer, de vouloir, d'y croire, de regretter, finie la volonté comme aux derniers stades de l'héroïne mais sans l'analgésie douce, tout est irréel, tout est tel que c'est vraiment, maintenant plus moyen de se le cacher cet inouï débinage, mais W.M. ne peut pas le supporter, aucun parachute ne s'ouvre dans le vide, une pédagogie de cette expérience devrait exister, que les vrais sages se montrent, on ne lui avait jamais parlé de cela, d'ailleurs on a beau en parler comment peut-on jamais espérer parler de ça à moins de mettre le feu directement dans les neurones et encore, si bien que notre héros est emporté vers la dépersonnalisation, «la perte du corps vécu» comme c'est fredonné dans des livres savants, et sans doute tentera-t-on de le guérir, de lui rendre ses forces, de le guérir mais en le guérissant de rembobiner le sens, d'éloigner l'impensable qui chez l'homme normal gronde si loin de la conscience que c'est comme si ça n'existait pas au lieu de faire dans la pensée sa niche à l'impensable, au lieu de consolider la raison puis de mettre la

raison à côté de la pensée. La découverte du trou noir, du trou vide d'étrangeté palpitante du monde ne s'accompagne pas nécessairement d'une maladie de l'esprit. «Le précog a la vision d'une série de futurs rangés les uns à côté des autres comme les rayons d'une ruche.» (P.K. Dick) Façon vraisemblable, propre à l'encodage de ce type de fiction, de présenter simultanément plusieurs possibles narratifs. W.M., dans un autre futur, se resaisit et va voir une amie avec laquelle, après une lente remontée de six heures, il fait li,lon,la,les,l'amour. Maintenant, vous le voyez couché sur le lit, apparemment endormi mais il ne dort pas, il observe des images de rêve se former contre ses paupières fermées, c'est son moi éveillé qui observe, plongé dans le stade hypnagogique, à mi-chemin entre la veille et le sommeil, appliquant sa conscience à suivre les hiéroglyphes très longs de l'entre-monde, à couler comme une tisane dans les paramnésies, expérience à la portée de tous. Dans le même ordre d'idées: «Les lois d'Exclusion des Orientaux: l'équanimité des Chinois est due bien sûr à leur langue qui permet des périodes de silence et de pensées *non-dirigées*, lesquelles sont intolérables aux non-rêveurs qui doivent programmer toute pensée (...) la différence entre l'écriture syllabique et l'écriture hiéroglyphique.» (W. Burroughs) W.M. remonte les trajets hypnagogiques (dogmatiques s'abstenir) vers des sources d'irréalité, voyant sans terreur un souverain dédoublement du pensable en impensable. L'inutile mur dans la raison qui bloque la ruée de l'impensable cède. «Impensable» n'est pas ce signe non-marqué où iront s'engouffrer la pitoyable duperie de la pensée de dieu ou l'incubation rêveuse d'un paradis futur parié pascablement. «Impensable» désigne un mouvement

organique déroulé comme un orage qui parvient à franchir certaines poternes rationnelles pour rugir dans la pensée comme un inachevable et stupéfiant trou où s'évapore LE SENTIMENT DE L'ÉVIDENCE DU RÉEL sur cette pierre lucide du corps galeux de l'humain.

«— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Il y eut un instant d'attente; maintenant qu'il s'efforçait d'expliquer, la tâche lui paraissait quasiment impossible. — Je veux dire, bredouilla-t-il, que les choses ne sont pas ce qu'elles semblent.» (P.K. Dick, *le Temps Désarticulé*) C'est à cette tâche impossible que Dick voue ses fictions qui ont le goût amer et mystique du LSD, l'énigme des rêves et l'intense trépidation des émotions trop longtemps contenues quand elles sortent et se précipitent au-devant du monde. Mais le monde ne veut pas de corps qui se mettent à penser hors du prévisible cirque séché de la loi, le monde dresse son mur jusqu'à l'intérieur du corps et c'est là, au point où ça résiste, que l'irréalité gonfle son chant sacré. Chez Dick, le spectre du devenir-irréel est balayé d'une extrémité à l'autre, tout y passe comme dans la tête des noyés: lieux, temps, conventions, objets, désirs, identités, visages, l'écharpe des codes se déploie, se multiplie de partout et engendre le cancer du vrai, de l'irréfutable. Dans ses meilleurs romans, Dick ne fait rien d'autre que proposer des fictions qui sont des histoires de réel qui tourne en fiction, des histoires de substances mutées en apparences fragiles où les corps malades de leur sexe et de leur mort accélérée viennent tout nus pleurer devant nous comme nos frères et nos soeurs, et bricoler dans des sortes de réduits kafkaïens électroniques bourrés d'androïdes, de petites choses inutiles, tragiques, des fétiches tordus qui miment le cou-

rage sur fond de néant.

«J'ai le sentiment profond qu'à un certain degré il y a presque autant d'univers qu'il y a de gens», écrivait Dick quelquepart. Ce qui explique dans ses romans la multiplicité des points de vue narratifs et l'enchevêtrement de l'intrigue, procédé qui ne sert pas tellement à illustrer un relativisme de bon aloi et bien ficelé à la Laurence Durrell qu'à faire miroiter de partout les fils matériels et changeants de l'impensable (dans le matériel de Dick on trouve le *Yi King* selon lequel tous les événements se permutent les uns dans les autres). De la sorte le linéaire V (Vérité) saute et l'étrangeté grandit à mesure que l'action, entraînée par une imagination et un humour supérieurs, se ramifie et se lézarde. Tout se passe comme si les visions subjectives débordaient sur le monde transformé de ce fait en croisement de réalités et pas seulement en bons vieux conflits d'interprétations laissant intact un consensus portant sur le *fond* des choses. Ici, c'est le fond qui manque le plus. Certes toutes les faiblesses, les petitesse, les malentendus, les chagrins ordinaires sont présents comme est présente la vie quotidienne (les romans de Dick sont des marées de détails concrets, d'opérations manuelles, d'objets: dans *Ubik*, la réification atteint son stade ultime. Les objets parlent et imposent leur volonté bureaucratique. Joe Chip (ce nom!) engueule et se fait engueuler par la porte d'entrée de son conapt qui refuse de s'ouvrir car Joe n'a plus de pièces de monnaie à lui glisser dans la fente), mais le train-train est arrivé au bout de l'horloge, on est aux portes de la dernière déglingue, tout cela, toutes ces relations interpersonnelles, vu à travers un oeil de lynx sémiotique qui est la source première du tangage. Dick a le don de montrer,

dans le tremblement de ses histoires qui tiennent des deux Burroughs à la fois, celui de la liane et celui de la seringue, les codes autour desquels se font et se défont les configurations. Dick sent ces codages à l'oeuvre dans tous les domaines. Rappelons que *le Maître du Haut Château*, par delà le poncif du monde parallèle où les forces nippon-germaniques ont gagné la dernière (!) guerre, met en scène la somme des bruits de code engendrés par le choc des cultures: allemande-japonaise, japonaise-américaine. «Ces gens ne sont pas exactement des êtres humains», pense Robert Childan du jeune couple japonais qui veut à tout prix *être* américain, poussant l'imitation jusqu'à n'être plus que machines de langage aux messages archi-prévisibles; pour Childan, la côte de boeuf et les pommes de terre au four, que lui offrent ses hôtes s'avèrent d'abord délicieuses mais perdent de leur saveur à se révéler si fortement signes. Dick sait que les codes ne sont pas juste des calques plaqués sur l'immuable réalité que livre la perception. La perception est codée, et le cogito. Ce qui caractérise Dick au premier chef est la fabrication de récits portant sur les bruits, les interférences, de ce code-là, de ce code-socle dont les messages visent à engendrer un effet de sens fondamental: l'effet de réel, dans lequel les Norms irréductibles restent enfermés de la naissance à la plonge. Dans ce basculement collectif dans les continuum, rien n'est donné d'avance et les personnages doivent sans répit ajuster leur vision de la réalité et les lois de leur communication. Ces personnages sont une bande de toqués, hein m'sieur Marcel? Sûr, toqués, capotés, drogués, ratés, parce qu'ils ont été arrachés aux simulacres à cocons du pouvoir, qu'ils sont brusquement redevenus aussi vulnérables que les

premiers homo sapiens, livrés à toutes les violences, sommés de s'extirper et de devenir responsables. Soit dit en passant, il est vrai que le vocabulaire de la psychiatrie émaille le discours de Dick. Dans *les Clans de la Lune Alphane*, les classes sociales sont des classes de malades mentaux dûment identifiés. Dans ses oeuvres les plus brûlantes (*Au bout du Labyrinthe*, *Robot Blues*, *le Maître du Haut Château*, *Ubik*, *le Dieu Venu du Centaure*, *Substance Mort*), la névrose vomit et la psychose digère. Toutefois ces drames que désignent les concepts de la psychiatrie, Dick n'en fait pas une affaire exclusivement individuelle de l'homme contre le monde mais l'affaire même du monde. À sa façon, la parole de Dick est politique. Non seulement en ce qu'elle dévoile les simulacres du Pouvoir, et le Pouvoir comme appareil à illusions et à rapines mais en ce qu'elle décrit avec une précision entomologique ce qui advient des sujets dans cette misère. Sujets regroupés, clan de sujets, microcosmes non pas tellement des classes que des noeuds psycho-affectifs qui y prennent naissance. La psychologie de Dick est une psychologie qui ne s'appuie pas sur le fantôme d'une santé mentale profilé comme une solution-déjà-là analogue au déjà-là de l'ordre social. L'équilibre n'est pas à trouver au sein de quelque bon sens républicain traditionnel mais au coeur impossible et déchiré des désirs collectifs que veille, au coin tendre des chapitres, la mélancolique lucidité des êtres lâchés dans l'abîme devant l'ampleur des fondations à venir. Dick, un Jules Verne sans l'euphorie bourgeoise, un Jules Verne who would have put on the scrambled suit of Bob Arctor after meeting him on the Substance Death Day held in Edinburgh in 1859.

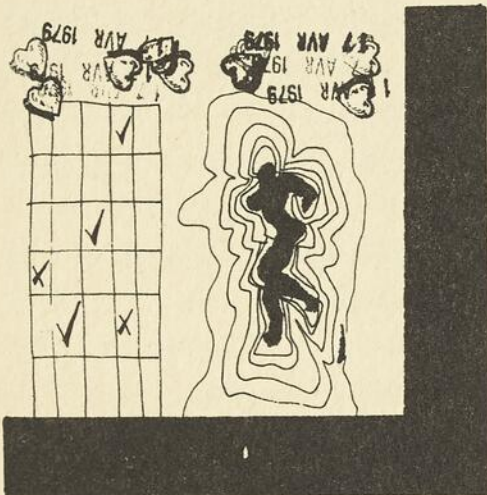
St

Be

Strip-tease

Bertrand Bergeron

À Willy Apollon



e n'aime pas beaucoup les faiseurs d'histoires. La plupart de mes contemporains, je le sais bien, se pressent devant les cinémas ou s'engouffrent sous des centaines de pages de romans coûteux. En ce qui me

concerne, je préfère une soirée bien à moi, un cigare, un rhum des Antilles...

Mais... je compte parmi mes amis de toujours un romancier dont la profession est d'ennuyer les gens avec des histoires au goût du jour. Comme il ne m'a jamais fait l'affront de me demander si je lis ses écritures ou encore de m'apporter un exemplaire dédié de son dernier ouvrage, je le supporte pendant une soirée de temps à autre. D'ailleurs c'est un homme cultivé qui a beaucoup voyagé. Il a rapporté de ses périples des récits

intéressants, nettement supérieurs aux fadaïses qu'on publie ou qu'on porte à l'écran.

Or, survint ce fameux soir. Je n'avais pas revu Philippe depuis deux ans au moins. Cela se passait chez lui. Il vivait alors dans un intérieur à la fois confortable et étonnant, conçu en tous points pour témoigner de son originalité sans entrer en contradiction avec ses partis pris idéologiques.

Le phono jouait une sonate de Mozart, un peu fort à mon goût. Pendant un peu plus d'une heure, Philippe disserta sur les moeurs des Chinois; ces Chinois que, paraît-il, nous connaissons mal à travers notre presse. Pourtant, depuis le début de son apologie, un détail m'agaçait chez lui: un tic, un geste à l'oreille dont j'avais appris la signification au cours de nos longues années d'amitié: il voulait me parler d'une chose mais n'osait pas. Je glissai donc une allusion fine, une autre, une autre encore. Tout à fait agacé par cette situation artificielle, je le suppliai enfin d'en venir au fait et de me confier la source de ses tracas. Il s'y résolut.

* * *

Cela remontait à l'après-midi même. Cet ami, je dois le dire, fait montre de qualités morales un peu douteuses; il exerce son célibat avec une ardeur que connaissent peu les gens mariés. Ainsi il n'est pas rare qu'il revienne chez lui avec une inconnue. Dans ces cas, la conversation quitte rapidement le propos littéraire. Philippe appartient à cette catégorie d'individus qui consacrent aux femmes le temps et le dévouement que l'homme met ordinairement au service de sa profession ou de son art.

Donc, il avait ramené une jeune femme, une certaine Jeanne ou Jacynthe, la déesse des déesses, à l'entendre. C'est ainsi qu'il désigne habituellement sa nouvelle conquête. Je me laissai raconter que cette Jeanne aux yeux bleus portait cheveux blonds teints et qu'elle roulait des rondeurs enviables. Ce type de femme ne m'a jamais attiré particulièrement. Une jolie brune me plaît davantage, surtout si elle porte des verres.

Donc cette violoncelliste avait une voix aussi suave que l'instrument avec lequel elle gagnait sa vie. On prend un Cointreau en parlant du début de la carrière de Baudelaire, de la faiblesse des cordes chez Stravinsky, de Duchamp qu'on préfère à Picasso. On se sert un second Cointreau, on passe de Picasso à Kandinsky, du boudoir à la chambre à coucher où l'on s'entretient maintenant de la difficulté d'établir un contact vrai entre homme et femme, des problèmes de communication en général et des yeux de Jeanne en particulier. Et puis on en vient aux baisers de plus en plus prolongés, ces baisers dont Philippe a toujours exagéré les vertus et sur lesquels il se plaît volontiers à discourir. Je me souviens même d'une époque, il y a dix ans environ, où il avait échafaudé une théorie sur le baiser. Sa classification se fondait sur une division des baisers en dix-huit catégories désignées en fonction de leur ressemblance avec certains animaux. On en trouve un exposé assez détaillé dans la bouche du détective de son avant-dernier roman; cela a d'ailleurs fait l'objet de remarques acides dans les milieux littéraires. Bien sûr, aux dires de Philippe, les critiques n'ont rien compris. Je n'ai jamais jugé utile de lui signaler que j'étais du nombre.

On passe donc des baisers aux doigts dans les

cheveux, au corps-à-corps léger et aux effleurements accidentels. Alors Philippe, prenant un petit répit, s'informe auprès de Judith des risques qu'elle court et des précautions à prendre. Comme, à son dire, l'enfant Jésus peut arriver sans carte d'invitation, Philippe, subrepticement, se saisit du nécessaire dans sa commode afin qu'à la reprise des ébats, rien ne puisse interrompre l'élan passionnel. Et l'élan passionnel ne se fait pas attendre. De nouveaux baisers, de nouveaux bruits de vêtements qui se frôlent, quelques petits mots chuchotés vieux comme le monde.

* * *

Dès ce moment, je l'avoue, mon ami commença à m'inquiéter. Non pas qu'il racontait avec ferveur et emportement — il raconte toujours avec ferveur et emportement —, mais son visage était tendu et je le sentais à l'affût de mes réactions, comme s'il appréhendait quelque plaisanterie de ma part. Et pourtant, je ne le raillais pas. J'écoutais avec cet intérêt un peu religieux que produit le troisième verre d'alcool. Je devinais à son élocution qu'il étirait son récit dans le but de retarder une échéance redoutée. Comme je pressentais aisément la suite, je me plaisais à le laisser louvoyer: Philippe fait partie de ces êtres dans la bouche desquels la plus petite insignifiance prend l'allure d'un événement. Pourtant je sentais chez lui croître une anxiété maîtrisée avec peine. Il faisait les cent pas, bafouillait, lui qui possède un talent reconnu pour les phrases longues, rythmées et musicales. Tout à coup, il s'arrêta.

«Alexandre, nous nous connaissons depuis fort longtemps.»

Le fait d'acquiescer ne suffit pas, il me fallut répondre. Alors seulement il daigna enchaîner: «Malgré les sarcasmes des critiques, je ne suis pas fou, tu le sais bien?» Il n'était pas fou, je l'en assurai. Toutefois, je dois l'admettre, l'ami me paraissait quelquefois plus sain que le romancier.

Alors il se leva, traversa le boudoir, ferma la phono et vint s'asseoir en face de moi. Il avait besoin d'être rassuré. Aussi adoptai-je mon regard rassurant du petit garçon qui n'a jamais volé une friandise à l'épicerie.

«Écoute», me dit-il avec un geste de la tête du côté de sa chambre.

J'écoutai. Je n'entendis rien d'abord, puis je crus distinguer une sorte de froissement de tissus, une voix étouffée, un sanglot ou quelque chose d'approchant. Il s'agissait d'une femme en tout cas. D'abord perplexe, je devins rouge d'indignation et faillis lui lancer des invectives.

«Ah non, quand même Philippe, tu n'as pas...»

Quel mauvais goût! il aurait donc ligoté et bâillonné cette Jacynthe sur son lit!

«Attends, ajouta-t-il, laisse-moi terminer.»

Il ne plaisantait pas, cela tombait sous le sens. Comme il n'avait pas dans le passé fait preuve de plus de perversité que la moyenne des hommes, je décidai de le laisser poursuivre.

«Les baisers ne nous suffisaient plus, enchaîna-t-il. Alors, comme pour donner l'exemple, je déboutonnai ma chemise. Jacynthe ne manifestait aucun signe de désaccord. Au contraire! Pourtant, je le sentais, quelque chose l'arrêtait. Timidité, pudeur, phobie, qui sait? Je me penchai, l'enlaçai et glissai une main dans l'ouverture de son col. Elle

me laissa faire, comme si ce travail devait échoir à l'homme. J'aime déshabiller, on ne me pria point. Je retirai son chemisier orange, langoureusement, comme il est de bon ton de faire. Dessous, elle portait un chandail noir à manches longues. Sous ses pantalons, elle portait également des collants noirs. J'en fus surpris.»

Philippe se tut, visiblement embarrassé. Il reprit:

«Tu sais, j'ai déjà fait l'amour avec plusieurs filles!»

Il était inutile de me le rappeler.

«Mais cette fois, il s'est produit un fait inédit. Je la caressai de nouveau et lui enlevai son chandail et ses collants. Devine ce que je vis?»

J'espérais qu'il n'allait pas donner dans le soutien-gorge noir demi-buste et le cache-sexe assorti!

«Elle portait encore un chandail à manches longues, bleu pâle cette fois, et des collants de la même couleur.»

Entre Philippe et moi s'installa un des plus lourds silences qu'il me fut donné de connaître. Ou bien cette fille était une drôlesse, ou bien Philippe avait des idées qui mènent généralement dans des cliniques d'un genre particulier.

«Tu ne me crois pas?»

— Mais si, mais si, ajoutai-je. Il ne faut pas m'en vouloir, tu sais. Disons simplement que je ne suis pas habitué à ce genre de... récit.»

Il me jeta un regard où se lisait la déception: je ne comprenais rien!

«Et ce n'est pas tout, continua-t-il. Elle s'est mise à pleurer en silence et à m'embrasser avec une sorte de passion désespérée.»

— Mais elle ne te donnait pas d'explication?»

Il ne me répondit pas et poursuivit, comme s'il eut été seul.

«Je lui enlevai son chandail et ses collants bleus... en-dessous, elle portait un ensemble du même genre... jaune... puis un vert... puis un blanc, un vert encore, un violet, un autre blanc, un mauve...»

J'eus conscience qu'il me faudrait m'occuper de la santé mentale de Philippe. Le maximum de discrétion serait indiqué afin d'éviter que deux ou trois semaines de surmenage ne ruinent sa réputation et sa carrière. Quelques jours à l'ombre sous les soins d'un médecin efficace et Philippe serait redevenu l'homme que j'avais connu.

Pour le moment, il faisait pitié à voir. Les yeux hagards, vides, il se taisait. Je n'existais plus. Il était perdu dans un monde où l'on n'arrive pas à déshabiller une femme.

Nous restâmes ainsi un bon moment sans échanger une seule parole. J'attendais qu'il renoue contact avec le réel pour lui suggérer en douceur une cure. Puis je distinguai de nouveau ce bruit étouffé provenant de la pièce voisine.

Je compris la triste tâche qui m'incombait. Je devenais le bon ami de l'artiste tourmenté qui amène la victime à comprendre. Comment s'y prendre pour la persuader de ne souffler mot à personne de cet... écart, si l'on peut dire. Surtout si elle était ligotée et bâillonnée là depuis le début de l'après-midi. Et encore, en espérant que Philippe s'en soit tenu à ça!

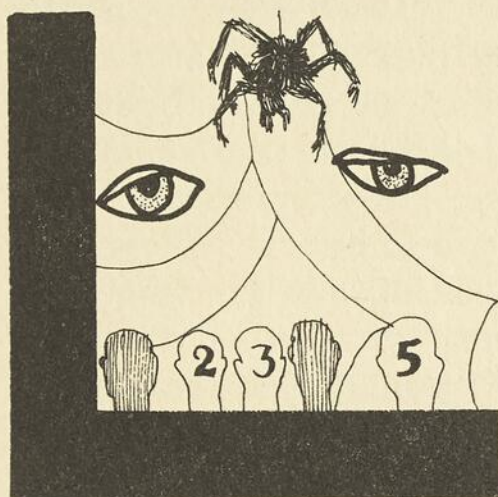
Le cognac attisa un peu mon courage. Je me résignai enfin et me dirigeai vers la chambre de Philippe. J'ouvris la porte. Sur le lit et tout autour, par terre, par paquets, par tas, par grappes, en fouillis, gisaient des vêtements de femme. Et

Jeanne n'était ni nue, ni ligotée. Sans s'asseoir, elle se redressa un peu. Elle avait le visage bouffi par les larmes. Elle ne pleurait plus cependant, elle geignait, comme si elle était tarie. Tarie et démunie. Elle me dévisagea. Sans doute attendait-elle une réaction de ma part, mais en vain. Alors tout doucement, elle retira son chandail, un chandail blanc à manches courtes. En-dessous, elle portait un autre chandail, un jaune, qu'elle enleva également. Mais elle portait encore un chandail bleu dessous, puis un rose, puis un blanc. Elle continua de se déshabiller ainsi sans y parvenir jusqu'au moment où, affolé, je me précipitai hors de cette chambre, sortis, hélai un taxi et rentrai chez moi.

Je n'ai plus rien su de Philippe. Je n'ai jamais osé raconter cette histoire. A quoi bon?

Ça luit et ça mange

Hugues Corriveau



'araignée, dans la boîte, au fond, filait. Si lentement, qu'en cela son travail paraissait étrange. Personne n'aurait su dire pourquoi cette sensation. Les cinq têtes, tout au moins. Celles qui regardaient l'araignée lente, sans

sourciller, quelque peu ébahies, sans plus. Si lentement. À bien y regarder aussi, les bouches qui s'ouvraient, dans un désir (sans doute, une quelconque avidité de la manger) tout aussi lentement manifesté. Une parenté d'attitude qui laissait perplexe. Pouvait-on savoir si elles bougeaient même. Mais l'immobilité présente dépendait du clignement rapide de mon seul oeil (borgne, depuis que son aiguille à tricoter m'a crevé l'autre par inadvertance). Ainsi, entre cet arrêt de la lenteur et le ralenti du geste des têtes et de la bête, je soupirais

tout aussi bruyamment. Sûrement, on aurait pu croire que la scène deviendrait dramatique. Les soupçons peuvent difficilement se contrer. Comment ne pas s'inquiéter de rencontrer ainsi cinq têtes chauves, bavant, les langues pendantes, qui avouent indécemment leur faim. Ne m'y connaissant pas vraiment, je ne pouvais dire si l'objet de cette convoitise collective était une tarentule, une mygale, une argyronète ou une thomise. S'il s'était agi de la première, sans doute cela aurait-il expliqué mon état de surexcitation (qu'on ne saurait négliger puisque toute proximité de la mort, comme toute anticipation de tortures me font jouir, strictement). De toute façon, ce ne pouvait être une mygale puisque le sol est couvert de mica jaune qui étonne. Non plus qu'une argyronète puisque l'eau, rationnée ici, ne peut se boire que deux fois la semaine, et sous stricte présentation de la clé à robinet. Et puisqu'il ne saurait s'agir d'une thomise (la toile au fond de la boîte le prouve hors de tout doute), j'en conclus que les cinq têtes s'attardaient distraitemment devant une tégénaire. Cette insignifiance me surprit, car les personnages semblaient, de toute évidence, mériter mieux. Leur allure altière (les cheveux caducs, car ils troublent la concentration), visible dans leur nudité, me laissa soudain sans voix. Je ne pouvais donc pas les prévenir. Bien nerveusement (de cette nervosité intérieure qui fait sursauter les muscles), je ne bougeais pas. Ahuri, ni plus ni moins, de voir les cinq têtes attendre, dans une fiébrilité toute contenue, le moment propice. Mais l'insupportable lenteur de leur langue, salivant un peu plus, me faisait souhaiter l'événement. D'où j'étais, je voyais mal, de mon seul oeil, les allées et venues de la bête. J'étais (il faut l'avouer) troublé par la nudité des

crânes. Ces gens étranges luisent dans le noir: sorte d'érotisme igné. Le désir est ici très intimidant, étant donné qu'il est manifeste. Les lueurs érotiques varient selon l'intensité de l'excitation. Il faudra reconnaître aussi que la propre rougeur de ma peau ne dépendait pas strictement de cette gêne conséquente. Lueur fauve, fascinante. C'est toujours pareil, du moment où vous rencontrez un de ces êtres glabres. Du désir ici. On croirait, incidemment, se méprendre sur leurs intentions. Ils vous gobent en passant, vous rougissez, mais eux (comment est-ce possible?) luisent un peu plus. Le jeu se répète à l'infini. Aucun moyen même de se fixer, puisque leur ressemblance a de quoi affoler. Le modèle se multiplie. Il ne s'agit alors de personne précisément. Aucun choix, donc, puisque inutile. L'identité multiple, comme les salles elles-mêmes, et ce mica. L'étale convenance. La conformité nue. Seule, l'intensité des lueurs corporelles... mais là, s'agit-il bien d'une différence? Rencontrer ainsi cinq crânes chauves, penchés, heureux, lapant, avait de quoi susciter ma curiosité. La tégénaire elle-même, dans sa fadeur sédentaire, contrastait dans ce décor lisse et métamorphique. Apparence, sans doute. *Creaturus et moriturus*. Même ici, cette sensation fluide de la mort proche. Un délice, vraiment. Mais rien à faire, je ne pouvais partir, malgré la froide certitude d'une urgence. J'aurais voulu sans doute (je suis un invétéré) continuer ma tournée de reconnaissance, bien que convaincu de la semblable identité de tous ces êtres et de l'invariable conformité des salles qui me restaient à découvrir. D'ailleurs, leur nombre me semblait à ce moment-là illimité et la quantité que j'avais déjà parcourue n'avait plus aucun sens. Je ne sais pas, incidemment, dans quel sens je les ex-

plore, ce qui crée, là aussi, une confusion. Chose certaine, il me faut au plus vite bouger. Je m'y applique sans résultat depuis longtemps. Il me semble vraiment que je n'en sortirai pas. Et ces têtes penchées qui ne cessent de grimacer. Si lentement. Suspendues au-dessus, dans une stupeur heureuse. Je les regarde de loin, on croirait vraiment qu'elles viennent de trouver du nouveau. Mais je me dis, absolument, que cela est impossible puisque rien ne peut varier ici. Vais-je assez me le répéter? Donc, rien n'explique ce goût que j'ai de voir ailleurs. Me joindre à elles? C'est sans doute cela. Un goût inavouable de faire la sixième tête. Mais, quelle répugnante perspective! Aurais-je droit à une seule patte? J'en ai des crampes. Il faut absolument... la première langue vient tout juste de frôler mon oeil mort...

SF: Signifiant Fantaisie

Germain-Guy Beauchamp

Le coeur est lent à discerner ce
que l'oeil ne voit pas.

Michel-Ange



'originalité de la SF se confond avec les essais malheureux tentés dans le but de la définir. Il faut entendre par là que la spécificité de la SF ne peut encore se déterminer et que la SF est toujours en devenir. Elle n'est si vivace

et si florissante que dans cette durée qu'elle interroge comme une littérature qui se doit de retrouver l'originalité d'une présence au temps le plus essentiel, celui qui est le germe du futur et qui, tel un grain, pourrit dans nos mémoires pour renaître au nom de la poésie.

Il est rare d'ailleurs que les lecteurs assidus de la SF s'interrogent sur la pertinence d'un classement littéraire. C'est que la SF recouvre plusieurs genres dont il est difficile de déterminer exactement la structure commune. Pour un analyste de

renom comme Todorov, elle n'est qu'une branche du fantastique qui se ramifie en fantasque et merveilleux. D'autres mettront l'accent sur le moteur du plaisir littéraire et parleront alors de la peur comme sentiment central des mécanismes de l'étonnement.

Il est rare qu'une littérature se reconnaisse sous le signe de deux initiales comme la SF. La définition est rendue encore plus difficile puisque les spécialistes, à commencer par certains auteurs connus comme Harlan Ellison, ne s'entendent pas sur les mots auxquels renvoient les majuscules de la SF. Pour Ellison, si la majuscule F renvoie encore au mot «fiction», le S serait la première lettre de l'adjectif «spéculative». En place et lieu du mot «science» qui fut d'abord l'indice principal de la SF. Un basculement s'opéra dans les années soixante qui vit le crédo de la science comme ultime pointe de l'évolution s'écrouler sous les massacres scientifiques au Vietnam et la montée de la conscience écologique.

On a d'abord déterminé le genre de la SF par les valorisations scientifiques impliquées dans le récit. Ainsi plusieurs critiques font remonter à Jules Verne les premières oeuvres véritables de science-fiction. On doit retrouver alors quelque chose de scientifique qui alimente le récit soit comme hypothèse soit comme facteur d'explication. En dernier lieu, on peut dire de cette approche qu'elle repose sur la certitude scientifique comme critère ultime de vérité. Cela allait de pair avec le messianisme du progrès scientifique capable de résoudre tous les problèmes engendrés par les espérances de la société technologique industrielle.

Il fallait que le récit soit plausible scientifique-

ment pour qu'on lui appose le sceau de la SF. Mais ce critère est aujourd'hui mis de côté sinon complètement dévalorisé. Cependant les Américains ont donné le qualificatif de «hard SF» aux récits qui prennent encore pour base un fait ou une hypothèse scientifique reconnus dans les limites du savoir scientifique contemporain. L'astronome anglais Fred Hoyle se range dans cette catégorie avec des romans de facture très classique où il met en jeu des hypothèses invérifiables mais dont les prémisses reposent sur des données rationnellement plausibles (cf. *The Black Cloud*).

L'unanimité d'une définition de la SF comme genre littéraire particulier ne se fera pas tant que nous vivrons dans un monde technologique particulier. On peut toujours donner à S le sens de spéculative comme le fait Ellison:

«S'il s'est fait l'idée d'une bête reniflante à neuf têtes, aux yeux à multiples facettes, crachant le feu par ses naseaux et portant des chaussures de basket et un gilet écossais, un auteur crée de la spéculative-fiction.»

On voit que le mélange en question fait appel à plusieurs ingrédients et que selon cette définition les salamandres de Cyrano de Bergerac dans ses *Voyages aux États et Empires de la Lune et du Soleil* le range rétroactivement dans la lignée de la spéculation scientifique avec un accent sur le Merveilleux.

Maintenant, si nous nous penchons sur l'attrait qu'exerce la SF, plusieurs domaines s'ouvrent à notre investigation. En faisant porter l'accent sur le goût esthétique du dépaysement et le désir de sortir des sentiers battus, on peut trouver dans la SF le champ où est rendue possible la fuite dans l'imaginaire. On peut même mettre à contribution *l'Éloge de la Fuite* de Laborit, qui, en caractérisant

les comportements humains par un ensemble de réactions à des situations de stress, oblige l'être humain à trouver des solutions imaginaires quand la réalité ne peut se transformer par l'action directe. Tout comportement imaginaire devient alors substitut d'une action impossible. La SF pourrait donc jouer sa partie dans ce jeu qui implique de prime abord une sorte de fatalité écrasante du système social considéré comme aliénant.

Si la SF ouvre à l'imagination la voie des possibilités autres et des conjectures libérantes, elle retrouve la source des utopies où plusieurs analystes décèlent l'origine de la SF. Alors, on remonte jusqu'aux lois de Platon comme aux cités idéales de Campanella et de Thomas More. On place dans un futur lointain ou dans un passé inimaginable une société idéale. De grands écrivains comme E. Junger ou Hermann Hesse ont repris ce procédé dans *Héliopolis* pour l'un et le *Jeu des perles de verre* pour l'autre. Mais le moteur de la SF n'est pas seulement à deux temps. Il fonctionne selon des données multiples qui se jouent même de l'utopie. Un roman comme *le Maître du passé* de R. Lafferty nous montre une société du futur qui envoie des émissaires dans le temps pour retrouver Thomas More. En effet, dans ce lointain futur, on a mis en pratique l'utopie de More et tout s'en va à vau-l'eau. Et l'utopie est confrontée avec son auteur qui ne trouvera d'autres solutions que d'en accélérer la dissolution. C'est donc dire que ce n'est pas un idéal de société parfaite qui caractérise la SF.

Il est difficile de classer la SF exactement parce qu'il est difficile aujourd'hui de donner une définition exacte de notre présent historique et qu'il semble impossible de faire le tour de tous les

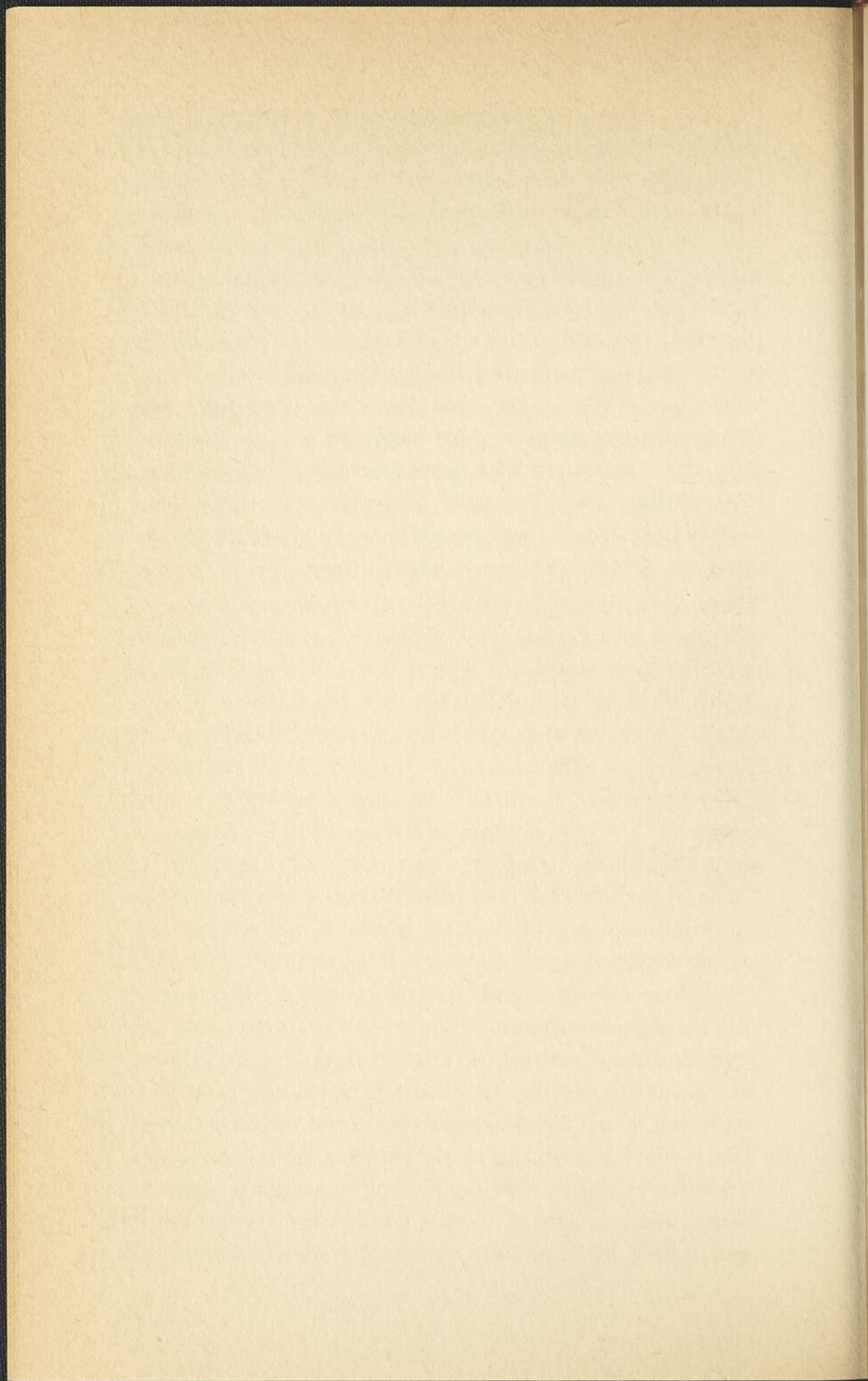
savoirs pendant que l'attitude scientifique est elle-même remise en question. En ce sens-là, et dans cette perspective d'une compréhension de notre temps, la SF est devenue peu à peu un rendez-vous des interrogations sur la validité des normes, quelles qu'elles soient, qui supportent notre civilisation. Elle est donc symptomatique d'un regard sur notre temps en même temps qu'elle ouvre des portes condamnées ou inconnues. Elle est spéculative au sens étymologique du mot, qui vient de *speculum*, mot latin qui veut dire miroir. Elle renverrait donc une image mais le miroir est brisé et les sept ans de malheur ne semblent pas terminés. La SF est alors moins un genre de littérature qu'une littérature engendrée par le temps. Elle rejoint la poésie par l'intemporel de la créativité en s'encrant pourtant dans le présent: par l'affirmation instantanée d'une marginalité, elle permet, par le biais de la littérature, l'intrusion et l'infusion d'une liberté accessible et renouvelable. On peut peut-être mieux le comprendre en jetant un coup d'oeil sur la SF des pays de l'Est socialiste où chaque récit est souvent un cryptogramme d'une situation jamais dite mais aliénante. Elle permet sous l'affabulation de l'ailleurs une critique acerbe des dogmes figés et normatifs des sociétés totalitaires. Sous le pré-texte divertissant se cache une vision autre qui veut se libérer des oeillères collectivistes. Il faut remarquer aussi que des critiques occidentaux marxisants ne se font pas faute de voir un sens exactement symétrique dans la SF de l'Ouest capitaliste. On y voit une littérature du peuple pour le peuple qui fissure la normalité bourgeoise (cf. *Pour une poétique de la science-fiction*, Darko Suvin, P.U.Q. 1977).

Mais la SF dans son éclatement participe d'un

mouvement lié à la nouvelle technologie de l'information. Si on va du côté de McLuhan et si l'on privilégie le contenant plus que le contenu, on remarque que le bouleversement de l'information électronique, comme nouvelle approche de réception-participation au monde due à la télévision et à l'ordinateur, fait naître une attitude globale et tribale qui rejette la linéarité de la culture de Gutenberg. La SF s'inscrit directement dans cette nouvelle participation neurologique. Le roman très connu de Frank Herbert, *Dune*, offre un univers de civilisation grandiose. Nouvelle façon de penser, rituel étrange de l'épique qui permet de voir le futur, mélange d'éléments messianiques et de politique triviale, le roman implique le lecteur dans son dépaysement et par la re-construction d'un monde complet, l'oblige à une participation globale qui le plonge dans l'action du récit et l'invite à passer de lecteur passif à un rôle de témoin actif qui supplée par son propre imaginaire aux relations non-dites entre réel et rêve, où il trouve sa propre imagination. Les univers éclatés d'auteurs comme P. K. Dick ou R. Sheckley, de S. Delany ou P. J. Farmer et de tant d'autres ne reposent plus sur une cohérence d'un espace-temps uniforme mais projettent une conscience héroïque qui se disperse dans les fragments des séquences brisées pour annoncer le temps nouveau de l'homme cosmique.

Le renouvellement des connaissances sur la matière et ses constituants, le bouleversement des notions de l'espace et du temps qu'ont entraîné les théories nouvelles de la relativité et de la mécanique ondulatoire comme de la géométrie non-euclidienne, exigent selon leurs fondateurs comme Einstein et Heisenberg une nouvelle philosophie. Elles proposent une image du monde beaucoup

plus fluide et, des quarks de l'infiniment petit aux trous noirs de l'infiniment grand, l'univers redevient un mystère. Cela peut prendre des siècles avant que l'humanité puisse intégrer et assumer cette nouvelle connaissance du monde. Comme cela arriva au moyen-âge avec la découverte que la Terre tournait autour du soleil. Est-ce que la SF ne pourrait pas être alors un laboratoire d'idées et de comportements neufs nous préparant à une nouvelle façon de vivre qui tiendrait compte des connaissances acquises sur l'espace-temps. Le fait que ces connaissances commandent une vision renouvelée de l'homme annonce peut-être un nouvel espace-temps psychique et mental dont nous ne discernons que difficilement les propriétés.



Tous les veilleurs de nuit

Roger Des Roches



orsque je reviens chez moi la nuit, il *faut* que je regarde le ciel. Simple coup d'oeil très rapide — le temps de m'assurer que tout va bien — et c'est tout. Je n'ai pas peur; je préviens «les coups». (...Et le jeune homme, mains dans

les poches, continue son chemin la tête haute, le corps droit, presque avec un soupir de satisfaction. On a tous un certain rôle à jouer!)

... Alors, bon, toutes ces maisons plus ou moins semblables sur ce côté-ci de la rue, escaliers (forêts d'escaliers!), d'ici à chez moi, ces porches, toutes ces portes à surveiller (disons). Un coup d'oeil. Un autre sur les fenêtres encore allumées à cette heure — il n'y a pas de mal à s'assurer là aussi, non? — ou sur celles qui, tout à fait nues, tout à fait blanches ou noires, semblent indiquer

l'absence de locataires.

Une entrée de ruelle à un bout de la rue, une autre à l'autre bout. On traverse la rue. Ça recommence. On fouille les ombres, les recoins (les tout près, car je ne m'enfoncerai pas dans les ténèbres juste pour vérifier quelque nouvelle théorie)... Et les chats, les chats gris, les chats neutres qui *sont* soudainement là, qui regardent d'où ils viennent et qui glissent sous une automobile parquée tout près... ne sont pas des chats... Bah! dis encore que j'ai peur.

Le jeune homme lève la tête un peu, il compte les cigarettes qu'il lui reste et décide d'attendre... Non, c'est plutôt comme un jeu. Pas tellement de craintes à y avoir, vraiment: ne sommes-nous pas civilisés? ça fait toute la différence du monde, justement. Les doutes sont d'autant plus clairs, plus raisonnés. Devrais-je rajouter: même si les raisons m'échappent pour la plupart.

Un jeu, une espèce de gageure — ou encore un défi, mais sans que celui-ci ne soit primordial: je n'aurais davantage l'esprit tranquille en sachant *enfin*. Peut-être m'accorderais-je un vague plaisir intellectuel, la courte joie d'avoir «gagné», si courte en effet, car tout recommencerait à neuf le lendemain soir. Car je n'y peux *rien*. Je ne peux rien contre ça... Mais, si tu as peur, c'est que tu te méprends.

Je continue donc à regarder le ciel (*ils peuvent sûrement voler*), à surveiller chaque porte, discrètement, chaque fenêtre, aussi longtemps que dure mon trajet à pied entre la station de métro et mon appartement. Si ça semble tenir du rituel, c'est peut-être que le rituel convient parfaitement à la situation (ils sont sûrement «religieux» à leur manière). Après ces dix minutes de marche j'aurai

à nouveau gagné la certitude qu'ils sont très forts, et très inoffensifs. Mais ce n'est évidemment pas à moi de juger, n'est-ce pas?

Je n'ai rien installé à ma porte pour me convaincre encore ou amasser des preuves. La caméra achetée un jour dort encore dans sa boîte. La mince couche de sable que j'avais, un autre jour, délicatement étendue près de l'entrée demeura vierge, sans aucune marque quelle qu'elle soit. Jamais plus je ne recommencerai. J'attendrai. J'attendrai, avec une patience résignée, de voir de mes propres yeux.

* * *

...Que se passe-t-il lorsque nous n'y sommes pas? Lorsque nous dormons? Lorsqu'il n'y a plus personne dans les rues et que la nuit est tombée? Je ne jouerai pas avec un quelconque délire idéaliste sur la nature véritable de la réalité. La réalité demeure, tout demeure. Tout se poursuit comme si de rien n'était... Mais ce rien n'est pas tout à fait juste.

Je crois bien (et si vous venez me contredire, c'est que vous avez *peur*), je crois bien qu'ils veillent. Qu'ils veillent sur nous ou sur ce que nous laissons derrière en sombrant dans le sommeil (ce quelque chose qui conserve peut-être au quotidien son état familier, son état *rassurant*). Peu importe, ils veillent. Ils sont assez bêtement assis à chaque porte, en petit tas, les membres repliés sous le corps, les yeux à moitié fermés mais toujours fidèles à leur vigie. Ils sont sous chaque fenêtre (délaissant peut-être celles qui sont encore allumées, mais là, allez vérifier!). Ils courent dans les ruelles et

enrégimentent chiens et chats — ceux qui ont, c'est connu, des yeux et des oreilles vraiment.

Ils sont fidèles, mais, tenez, il y a des jours où j'imagine qu'ils ont graduellement oublié les raisons de leur surveillance, qu'ils ne se souviennent plus (depuis tout ce temps!) de la nature de la menace. Je les imagine abandonnant leurs postes, disparaissant un à un, et là j'ai peur...

...Mais à quoi ressemblent-ils?

* * *

Lorsque j'entre chez moi, rien ne bouge, c'est le silence parfait. J'allume toutes les lumières dans toutes les pièces. Juste pour voir. Puis j'éteins peu à peu, et je termine avec une bière dans mon bureau, devant ma machine à écrire où m'attend une feuille couverte de petits mots noirs ne m'appartenant plus (mais vraiment plus!), devant le téléviseur muet et un peu ridicule.

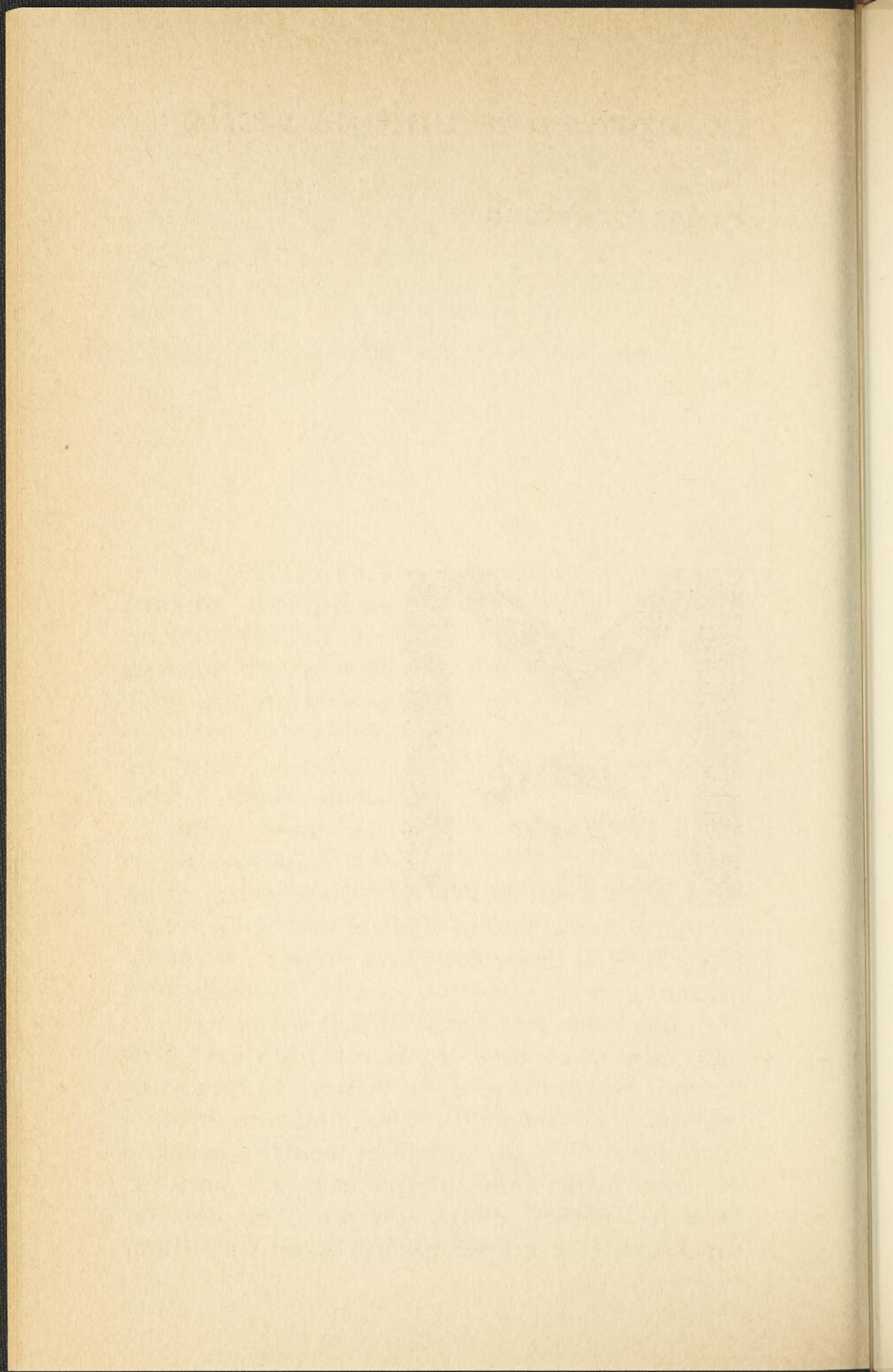
Je vois bien ce qui se passe ici, dans cette pièce. Je puis me retourner rapidement, regarder derrière, jeter un coup d'oeil dans le petit miroir à ma droite. Il ne se passe rien ici, car j'y suis. Mais dans toutes les autres pièces que j'ai rejetées dans l'obscurité...

Ils ne font aucun bruit, mais je sais, je *sens* qu'ils s'agitent là-bas à un rythme fou, qu'ils font des gestes fous, qu'ils parlent entre eux et qu'ils éclatent de rire. Je sens qu'ils prennent du bon temps car ils sont en sécurité. Je suis sûr qu'ils ont de longues conversations, folles et passionnantes, jusqu'au matin, qu'ils boivent beaucoup et qu'ils ont parfois des gestes parfaitement vulgaires, des

désirs parfaitement incroyables: c'est qu'ils ont toute la nuit devant eux et qu'ils n'ont peur de rien.

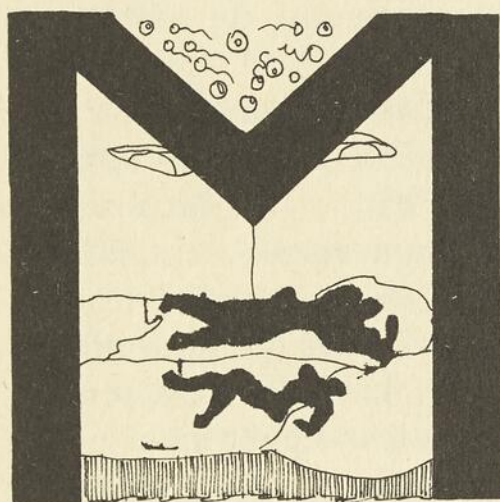
Peu importe ce que ça pourrait briser, ce qu'ils devraient enfin tenter (contre moi?) pour tout remettre à sa place — comme avant. Pour que le secret demeure. Peu importe, j'aimerais bien les voir.

Ils ont sûrement une petite gueule sympathique...



Et, après une nuit de veille

Roger Des Roches



ême si Régine est enfin là, devant ma fenêtre, flottant dans sa chemise de nuit beaucoup trop courte, je ne dois prendre tout de même aucun risque. Les francs-tireurs et les membres de la Milice sont nom-

breux, embusqués d'un côté comme de l'autre du Boulevard, se tirant dessus ou préférant attendre qu'une personne distraite s'offre en cible, bien encadrée dans la fenêtre de son living, pour la descendre froidement et avec une précision qui ne fait que très rarement de blessés. Ce genre de pratique est monnaie courante, tout comme beaucoup d'autres aussi étranges et meurtrières, excès que rien ni personne n'expliquent, survenus depuis que Polaris, l'Étoile du nord, est devenue supernova et a éclipsé par l'éclat de son agonie

celui de la pleine lune. Malgré l'allure insensée que cette pratique a prise (et malgré le ton insouciant avec lequel j'en parle), elle a aussi pris les allures d'un sport, avec son éthique et ses règles: ni les francs-tireurs, ni la Milice, ne toucheront aux petites filles qui flottent contre les façades des appartements où vivent leurs parents effrayés...

J'ai donc éteint toutes les lumières et je ne prends même pas une cigarette, même si celle-ci aiderait peut-être à calmer mes membres agités.

Un petit bruit sourd: c'est Régine qui se heurte à la vitre de ma fenêtre. Le vent s'est levé et l'a poussée plus près. Je m'approche discrètement. L'enfant a les deux mains enfouies entre ses jambes, dans les plis de sa chemise de nuit, et ses doigts remuent très lentement.

Je ne sais pas, je ne sais vraiment pas à quoi rêvent les petites filles maintenant: elles sont les seules qui auront été affectées par l'apparition de la supernova. Affectées physiquement, s'entend, exhibant maintenant des habitudes aussi extraordinaires que celle de ne plus avaler quelque nourriture que ce soit, sans s'en porter plus mal, semble-t-il. Certaines se sont mises à soudainement parler en plusieurs langues et, enfin, elles ne dorment plus, les unes comme les autres, qu'à l'extérieur, flottant au gré du vent, toutes habillées de chemises semblables, comme si un accord secret avait été conclu entre elles.

Si je puis discourir sans me troubler sur ce qui se passe autour de moi depuis que Polaris s'est transformée en supernova, il m'est beaucoup plus difficile de conserver mon sang froid devant ce qui arrive aux enfants comme Régine. Oh! n'y voyez pas un quelconque signe de sensiblerie («Mondieumondieu, que sont devenus nos enfants?»).

Non. Les enfants m'ont toujours été étrangers, et je n'ai rarement eu autre chose que des sentiments presque hostiles à leur égard. *Comme s'il était question ici d'une autre race et que je fus raciste.* Non. Lorsque je songe aux enfants, c'est à Régine que je songe. Je n'essaierai aucunement d'expliquer les liens qui s'établissent de jour en jour entre Régine et moi (unilatéralement, il va sans dire, puisque Régine ne me répond jamais), car vous me jugeriez et que je ne puis supporter le moindre jugement.

Un coup de feu... J'entends, porté par le vent, le bruit d'une fenêtre qui éclate, un gémissement très bref, étouffé par la distance, et le cri de joie («Vaincs par l'oeil de Dieu!») que pousse un milicien.

J'essaie donc de me rendre invisible, tout près du cadre de la fenêtre, et je tends mon verre de lait à Régine avec un sourire radieux. L'enfant glisse sa main droite plus profondément et je retiens mon souffle. Jamais elle n'a été si agitée et si belle.

«Est-ce que je te fais plaisir?» Sa petite voix éclate dans ma tête alors même que je comprends sans m'étonner qu'elle est maintenant télépathe.

Je réponds, à voix haute: «Jamais je n'ai été aussi heureux!»

Elle tourne la tête vers moi et ouvre les yeux: c'est toute la bonté du monde que j'y lis.

«Comme si nous étions seuls», dit-elle, et elle doit avoir raison, car je n'entends qu'à peine le second coup de feu et le blasphème d'un franc-tireur («Crève sous le cul du Diable!»).

Le vent remonte sa chemise de nuit le long de ses cuisses et Régine semble l'aider en cambrant légèrement les reins.

«Quoi qu'il en soit, je n'ai plus peur et je l'aime», me dis-je tout bas et je bois mon verre d'un

trait. «Je t'ai attendue plusieurs nuits, depuis les Métamorphoses», dis-je dans un murmure, les yeux perdus dans les jeux de tissus et de chair blanche. «J'ai guetté ton sommeil, essayant de déchiffrer tes rêves. Lorsque tu flottais quelques étages plus haut, j'observais ta silhouette dessinée par les rayons de Polaris... et je m'effondrais lorsque tes parents décidaient, juste avant d'aller dormir, de t'arrimer aux volets de ta chambre... Mais, aujourd'hui tu me visites...»

Régine a un large sourire, de dents et de langue. Je fonds de plaisir et je fonds de douleur: ce doit être ça la rémission des péchés!

* * *

L'éclat maximum d'une supernova ne dure qu'un ou deux mois à peine. D'ici quelques jours, si nous survivons à la flambée de violence qui s'est emparée de la population de la terre (à des degrés moindres selon les endroits, puisque des grandes villes — où la violence aurait dû rapidement atteindre son paroxysme — seules New York, Tokyo et Berlin sont tombées), d'ici quelques jours, donc, la supernova va disparaître, ne laissant dans le ciel, à sa place, qu'un très vague nuage lumineux. Qu'advient-il de nous? Comment nous comporterons-nous à ce moment-là? Je n'arrive pas à croire que tout redeviendra comme avant, car quelque chose a craqué dans l'équilibre précaire qui maintenait les hommes et les femmes au seuil de la folie et de l'absurde, qui nous faisait encore croire en une quelconque machine humaine ayant atteint la perfection: des chasseurs nous attendent

dans les rues, les petites filles ne mangent plus et survivent néanmoins, elles flottent dans le ciel par centaines, la nuit, alors que la physique nous répète inlassablement l'impossibilité de tels actes.

Un troisième coup de feu éclate, plus près semble-t-il, et j'ai une manière de réponse: nous continuerons ainsi, jusqu'à l'épuisement, puisque nous avons maintenant le *prétexte* qu'il nous manquait, qu'il nous fallait, un signe de Dieu ou un signe du Diable, peu importe. Ces signes ne peuvent mentir!

«Ne cherchais-tu pas un prétexte, toi aussi, pour m'avoir, murmure Régine.

— Mais je n'ai de pensées que pour toi! dis-je.

— La question n'est pas là... Je n'attends que tes mains — il y a des siècles que j'attends tes mains, qui sont ni celles de mon père ni celles de ma mère: des mains de désir.»

Régine se retourne de tout son long contre la vitre, une joue écrasée et déformée par sa pression sur le verre, et un mince filet de salive coule de ses lèvres entrouvertes.

«J'ai peur de te perdre lorsque Polaris disparaîtra», fait-elle dans mon cerveau avec la discrétion d'un chat.

«Non! Tu continueras à voler devant mes yeux!

— Jusqu'à ce qu'un franc-tireur ou un milicien me prenne pour cible...

— Ils ne l'ont jamais osé!

— Quel sera leur code lorsque le ciel redeviendra ce qu'il était avant? Qu'inventeront ces vieux pères de famille? Depuis les Métamorphoses, il n'y a pas eu un seul attentat contre un enfant. Lorsqu'il n'y aura plus que la lune dans le ciel...»

Ses genoux, sa tête heurtent la fenêtre alors

qu'elle ferme les yeux et que ses doigts s'exécutent avec douceur et avec diligence.

Les coups de feu se multiplient soudain: je n'ose pas imaginer le carnage et quelles en sont les victimes. Il y a des bruits de verre brisé, encore, le choc mat d'une automobile s'écrasant contre un mur au bout d'un long crissement de pneus, des cris de guerre qui se répondent.

«Ils n'attendront pas que Polaris disparaisse», dit Régine dans un souffle (comme sa voix dans mon crâne ressemble à celle que j'imaginai, en temps normal, sortir de ses lèvres magnifiques!). «Je suis pourtant si près de toi...»

J'essuie la sueur sur ma lèvre supérieure, et je vois que Régine pleure doucement.

«Ramène-moi sur terre», dit-elle. Elle a collé sa bouche contre la vitre. «Écrase-moi sous ton poids!»

Si je n'avais, jusqu'alors, basculé dans la folie, eh bien voilà, c'est fait maintenant!

Je cours vers mon lit défait et j'enlève le drap. Je l'enroule autour de mon bras gauche et je reviens à la fenêtre qu'il me faudra défoncer, l'ayant condamnée avec des planches et de gros clous au début des Métamorphoses. Il ne faut pas que je blesse Régine: j'allumerai et j'opérerai très vite; je frapperai vite, faisant voler le verre, j'attraperai Régine et la ferai pénétrer dans la chambre d'un seul geste.

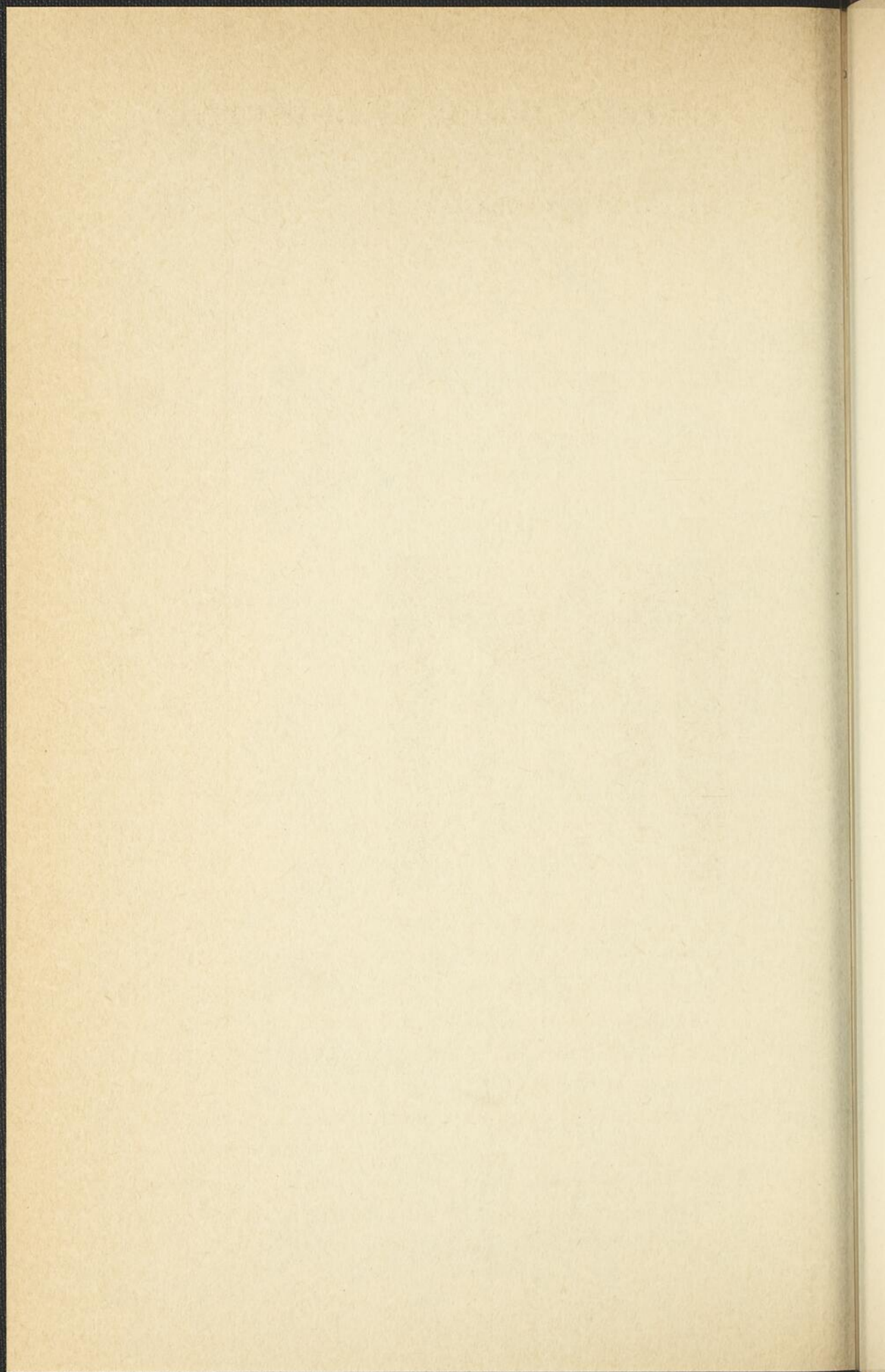
Quelque chose crie en moi alors que je fais la lumière et que je frappe de toutes mes forces sur les côtés de la fenêtre, me protégeant contre les morceaux de verre qui tombent déjà. Lorsque la fenêtre est en pièces à mes pieds, Régine me tend la main avec un sourire de fin du monde. Je m'agrippe à son bras puis à sa taille, essayant de ne

pas penser, même là, à la chaleur et aux qualités de ce corps sous le coton mince et froissé, humide de sueur. Puis quelque chose crie, hurle en moi, alors qu'elle me dit simplement, de sa plus belle voix d'enfant, sans aucun triomphe:

«Pauvre vieux dégueulasse!»

J'ai tout juste le temps d'entrevoir la dizaine d'hommes amassés de l'autre côté du Boulevard, qui me crient des obscénités, disent que je n'ai pas observé les règlements, et qui déchargent leurs armes d'un coup, sans jamais rater une seule fois.

C'est donc *ça* la rémission des péchés!



L'Or, l'encens et la myrrhe

Élizabeth Vonarburg

1



inou! Minou!»

De toutes ses forces Félix court derrière le chaton bondissant mais ses petites jambes potelées s'embarrassent dans les hautes herbes, et l'animal arrive avant lui à la route. Le dernier bond du chaton

le pose sur l'asphalte, il n'a pas le temps de faire demi-tour: la voiture le happe. Le chaton est si léger qu'il retombe de l'autre côté du fossé; la tête est écrasée d'un côté, et de l'autre l'oeil est sorti de son orbite sous la violence du choc. Félix s'arrête devant le petit tas de fourrure, partagé entre l'horreur et la curiosité; il s'accroupit, touche le poil noir déjà terni... Oui, oui, c'est bien Minou. Il le prend à pleins bras et se met à hurler en pleurant.

Une main le saisit, lui arrache le petit cadavre. C'est Maman, elle est très en colère. «Je t'ai dit de

ne jamais aller vers la route!» et une giffle tombe lancée à toute volée. Du coup Félix arrête de hurler. Mais maman le prend dans ses bras, il sent qu'elle n'est pas vraiment fâchée. Elle a eu peur.

Tandis qu'ils reviennent vers la maison, Félix se tourne un peu, il regarde par dessus son épaule vers la route rugissante; il ne voit plus le petit corps noir enfoui dans les herbes et les ronces.

«Méchantes, méchantes voitures! dit Félix tout bas, Méchantes, méchantes!»

2

Le ministre consulta discrètement sa montre et soupira. Onze heures moins le quart; encore une bonne heure et demie avant de pouvoir convenablement partir... Les conversations et les rires montaient de minute en minute parmi les cadavres de bouteilles et les plats ravagés du buffet. Vingt-quatre décembre. Parmi toutes les coutumes idiotes...

Un des gardes apparut à l'entrée. Quoi encore? L'homme avait la tête d'un porteur de mauvaises nouvelles. Son regard accrocha celui du ministre, il lui fit un signe urgent et s'écarta de quelques pas. Le ministre jeta un coup d'oeil autour de lui: personne n'avait rien vu. Il se dirigea vers la porte en affectant la nonchalance. Qu'est-ce qui se passe? ...ne peuvent pas me laisser tranquille un 24 décembre!

«Téléphone, Monsieur», dit le garde.

Il suivit l'homme dans le bureau et saisit l'appareil avec un soupir exaspéré.

«QUOI? ...Comment est-il entré là, d'abord? ...Eh bien, délogez-le! ...Comment, pas moyen!

...Non, on ne peut pas se le permettre, pas avec ces otages-là... Très bien. Qu'est-ce qu'il veut?... Il veut QUOI?»

3

«Donnez-moi ce livre!»

Félix baisse la tête et pousse le livre de côté sur son bureau. Le professeur le prend, renifle avec mépris: «De la poésie!» Il détache les syllabes et le mot prend une résonnance obscène; les voisins de Félix ricanent en se poussant du coude. «Confisqué!» dit le professeur. Il retourne à son bureau. «Et vous ferez trois heures de plus à l'atelier. On verra si vous pouvez lire de la poésie en maniant un tour!»

À la sortie les autres entourent Félix. En regardant leurs visages allumés de malice il sent sa gorge se serrer. Le grand Marc prend une pose provocanté, une main sur la hanche, le ventre en avant, il caresse la joue de Félix en disant d'une voix de fausset:

«Ma belle poétesse...

— Tu as de jolies fesses!» complète un autre. Ils s'écroulent de rire.

4

«On ne sait pas comment il est entré, Monsieur le Président... Votre soeur et son mari ont toujours exigé le minimum de surveillance et... Impossible, Monsieur le président... Bien sûr, il y a toujours moyen, mais... Nous avons immédiatement envisagé plusieurs plans d'attaque mais cet homme est très certainement un maniaque, Monsieur le Prési-

dent, on ne peut pas vraiment prévoir ses réactions... Le plan le moins dangereux implique un risque de 25% pour les otages... Oui, Monsieur le Président, c'est bien ce qu'il veut... Non, aucune rançon, rien. ...Je ne sais pas s'il voudra vous parler à vous, Monsieur le Président...»

5

Il fait une chaleur épouvantable dans la petite chambre. Les autres n'ont pas l'air de s'en rendre compte; ils parlent. Depuis cinq heures ils ont refait le monde au moins cinq fois. Félix ne perçoit plus qu'une sorte de magma verbal, une bouillie monocorde où surnagent parfois quelques débris reconnaissables: «...révolution... masses... capital...». Ou bien: «...surpopulation... tiers-monde... impérialisme... nantis...».

Il regarde les bouteilles de cognac et de champagne vides, les restes de pâté de foie gras et le caviar écrasé sur le tapis. «Demain», «demain»... Eux, demain, ils seront à leurs cours et lui, il faudra qu'il retourne à l'usine, ou n'importe où, pour gagner de l'argent, pour pouvoir manger... Les mots magiques continuent à flotter: «...multinationales... pillage... pollution...».

Félix regarde le nuage de fumée bleue qui s'appesantit sur la pièce; il a les yeux qui pleurent, la gorge irritée. «Pollution, marmonne-t-il tout bas, ...bandes de cons!»

6

L'homme est adossé au mur, l'enfant sur les genoux. De la main droite il feuillette le livre

d'images, de la main gauche il tient le revolver contre l'enfant. À l'autre bout de la pièce les deux adultes ligotés sur le divan regardent l'homme et l'enfant d'un air légèrement hébété. Le téléphone sonne, une fois, deux fois, trois fois... L'homme ne bouge pas. Les lumières du sapin clignent à intervalles réguliers, VERT, JAUNE, BLEU, ROUGE; VERT, JAUNE, BLEU, ROUGE. L'homme murmure quelque chose en montrant une image et l'enfant se met à rire.

VERT, JAUNE, BLEU, ROUGE.

7

Félix pousse la porte du bar. Ses poches sont vides, mais pour un peu de chaleur... Personne ne remarque son entrée: toutes les têtes sont tournées vers la lueur grise du téléviseur au-dessus du comptoir. Une foule agitée devant le grand escalier de l'Opéra, un service d'ordre presque débordé; des silhouettes en habit commencent à descendre les marches. Gros plan sur un visage long et étroit, aux yeux fixes qui ne scillent pas; la bouche est très large, presque sans lèvres, les joues plates, la peau sans pli d'expression. Les voix des reporters crient des questions incompréhensibles dans le désordre, puis l'une d'elles se détache soudain: «...vous de la situation en Afrique du Sud?»

La grande bouche s'étire horizontalement, sans se relever aux coins: «L'occasion est quelque peu inadéquate pour me poser une telle question...»

Il s'est fait comme une accalmie de bonne volonté dans la masse houleuse des journalistes et

la même voix demande encore: «Mais que pensez-vous de nos problèmes raciaux?»

— Ils sont certainement sérieux et préoccupants, mais nous ne saurions nous immiscer dans la politique intérieure des pays concernés.»

Et la haute silhouette trop mince s'engouffre dans la voiture qui l'attend.

Un concert d'appréciations moqueuses s'élève dans le bar: «Ça, c'est enveloppé!» «Ils ont pris le ton drôlement vite!» «Penses-tu, c'est comme ça chez eux aussi, tout simplement!» «Alors, pas la peine de venir ici!»

«Ah mais c'est qu'ils ont besoin de nouveaux marchés, eux aussi! La logique du système capitaliste... dit une vieille voix un peu chevrotante.

— Arrête, grand-père, on ne sait même pas comment ça marche sur leur planète!

— D'après leur comportement depuis qu'ils sont arrivés, en tout cas, c'est pareil qu'ici!»

Félix s'assied à une table dans un coin sombre; il étend ses jambes fatiguées; le froid humide du dehors ne veut pas le lâcher. Personne ne fait attention à lui: le serveur écoute, comme tout le monde, un gros homme à l'air important qui s'écoute aussi parler avec satisfaction:

«Et moi je dis que ça fait longtemps qu'ils avaient pris contact avec eux, au moins depuis les années 70. Les visites et les pourparlers depuis six mois, c'est de la frime. Tout est arrangé depuis longtemps!

— Sur le dos des travailleurs! dit le petit vieux.

— Ni plus ni moins que ce qu'on a déjà sur le dos! lance quelqu'un d'autre. Ça n'a rien changé nulle part. Vous l'avez entendu: pas d'ingérence dans les affaires intérieures...

— Pardi, c'est le commerce qui les intéresse, pas la politique! dit le gros homme.

— Mais le commerce C'EST la politique!» rage le vieux gauchiste.

Personne ne relève ses paroles: le sujet n'intéresse pas la majorité des consommateurs. «Le fait est qu'ils ne sont pas si différents, dit le patron derrière son comptoir, relançant la conversation, même physiquement, somme toute, on s'habitue.»

Tout le monde se met à donner son avis en même temps.

«Mais ils viennent d'ailleurs!» proteste faiblement Félix. Il a dit cela pour lui-même, mais c'est tombé dans une accalmie: tout le monde l'entend et se retourne; on le dévisage, on le jauge: ce n'est pas un habitué.

«Qu'est-ce que ça fait, puisqu'ailleurs c'est pareil qu'ici?» finit par dire le gros homme, avec un vague défi dans la voix.

«Mais on ne sait pas si c'est pareil! Ils disent que c'est pareil, les journaux, la télé, mais c'est peut-être seulement ce qu'on leur a dit de dire...

— Ce sont les Goonies eux-mêmes qui l'ont dit aux journaux et à la télé!

— «Koonin», rectifie Félix malgré lui, ce sont des Koonin. Leur planète s'appelle Koon.

— Et alors, c'est eux qui le disent! rétorque le gros homme en gloussant. Pourquoi croire ça et pas le reste?»

Félix fait une dernière tentative: «Peut-être que les gouvernements ont intérêt à ce qu'on croie que c'est partout pareil...

— Pas bête, dit un fumeur de cigare à côté du gros homme. Tout ça pourrait être une gigantesque farce montée par les gouvernements, pour nous faire tenir tranquilles. De faux extra-terres-

tres, plein de trucages... Ils peuvent le faire.»

Quelques protestations s'élèvent, mais l'idée est trop séduisante, les spéculations reprennent de plus belle. Félix secoue la tête dans son coin. Non, non! Les Koonin sont réels! Il FAUT que ce soit autrement quelque part...

«Et pour Monsieur, qu'est-ce que ça sera?» Le serveur attend d'un air sceptique en détaillant les habits fatigués de Félix. Félix fait mine de regarder sa montre, se rappelle trop tard qu'il n'en a plus. «J'attendais quelqu'un...», marmonne-t-il en se levant.

Il quitte le bar. Dehors, le long des rues mouillées et désertes, les gratte-ciel tendent leurs doigts mutilés par le brouillard. Félix marche sans savoir où il va. Une farce! Un trucage! Non, non!

8

«Mais cet homme est dangereux, Monsieur l'Ambassadeur, un dangereux maniaque! Nous ne pouvons vous laisser prendre un tel risque! Les conséquences...»

La voix du Président hésite, se perd, devant le visage indéchiffrable et les yeux immobiles de l'ambassadeur koonin.

«Alllyhi est un de nos spécialistes... comment dites-vous? «Anti-terrorisme», dit la voix aux inflexions appliquées.

— Mais ce n'est pas un terroriste! proteste le ministre de l'Intérieur. Nous aurions réglé le problème depuis longtemps, sinon! C'est un FOU!

— Parce qu'il veut parler seul à seul avec l'un d'entre nous?»

Le ministre et le Président échangent un rapide coup d'oeil déconcerté; il n'y a jamais

moyen de reconnaître un accent ironique dans la voix toujours égale des Koonin.

«Mais le procédé qu'il a choisi...», commence le Ministre.

Il se tait, mais déjà le long visage étroit s'est tourné vers lui:

«Existait-il d'autres moyens?»

— Là n'est pas la question, intervient le Président en toussotant. Êtes-vous vraiment certain que votre spécialiste pourra maîtriser cet homme sans danger pour les otages?»

L'ambassadeur fait un signe et un Koonin s'approche; il est semblable aux autres, mince, grand, une silhouette où l'oeil, vaguement mal à l'aise, s'essaie, mais ne parvient pas à placer les repères familiers, côtes, hanches, articulations...

«Un de vos hommes veut-il essayer de frapper Alllyhi?»

Un des gardes s'avance à l'injonction du ministre, hésitant.

«Allez!» dit le Président avec impatience.

L'homme commence à bouger... et il est par terre, cherchant son souffle.

«Mais l'autre a une arme... marmonne le ministre, mécontent.

— Encore devra-t-il toucher un organe vital du premier coup, remarque l'ambassadeur. Il faut une blessure mortelle pour arrêter un de nos spécialistes combattants une fois que leurs réflexes sont déclenchés.

— Une telle spécialisation étonne chez une race aussi paisible que la vôtre, dit le Président.

— Nous ne connaissons pas ce que vous appelez la «folie», réplique l'ambassadeur Koonin de sa voix égale, sans paraître avoir compris l'insinuation, «mais nous savons ce qu'est la violence.»

La femme sort d'abord, puis l'homme, avec l'enfant dans les bras.

«Il les laisse tous partir? s'étonne un des policiers. Vraiment cinglé, ce type!

— Il ne va pas faire long feu maintenant, si le Goonie est moitié aussi fort qu'ils le disent!

— Mais qu'est-ce qu'il voulait?

— Parler avec.»

Le policier secoue la tête: «Vraiment cinglé!»

10

«Avancez lentement, Arrêtez!»

L'homme est dans un coin sombre loin de la porte. Allyhi écoute attentivement la voix: le Terrien est dans un état de forte tension émotionnelle, en effet, mais pas tellement plus que ceux qui ont pris contact avec les Koonin la première fois. Est-ce là ce qu'ils appellent «folie»? Non. C'est le fait de se servir de la vie d'autres humains pour arriver à ses fins, disent-ils. Mais leurs généraux et leurs présidents ne font pas autre chose... Et le Terrien a laissé partir tous les otages. Il n'a plus de monnaie d'échange.

«Déshabillez-vous...» dit la voix avec une résonance nouvelle, hésitante. Allyhi tire sur la fermeture de son habit.

«Attendez! Êtes-vous... un mâle ou une femelle?» Ah oui. Tabous sexuels.

«Une femelle. Mais il n'y a pas de différences pour vous. Et les Voyageurs sont tous...» Elle cherche le mot. «...«neutralisés».»

Le silence se prolonge; le Terrien dit enfin d'une voix brouillée:

«Il faut... il faut que je sois sûr... Est-ce que cela... vous gêne, de vous déshabiller?»

— Pas du tout.» dit Alllyhi. Elle finit d'ouvrir sa combinaison, la roule jusqu'à terre, sent le petit micro que les Terriens ont collé sur le revers et s'arrange pour ne pas trop l'enfourer sous le vêtement.

L'homme sort de l'ombre. Un adulte, maigre et fatigué. Visage pâle et creusé. Les habits sont de mauvaise qualité, sales, froissés; la main qui tient l'arme tremble un peu. Cet homme n'est pas en état de se défendre, même pas contre un combattant de sa propre race! Sa seule arme véritable était les otages, et il les a laissés partir. C'est étrange...

L'homme approche. Il est à portée d'un saut, d'un pas. À portée de la main... Alllyhi ne bouge pas. Que va-t-il faire? Il s'est mis lui-même à la merci d'une attaque. Est-ce cela, la «folie» terrienne, cette imprudence? Les yeux de l'homme parcourent le visage d'Alllyhi, son corps, reviennent à son visage; la tension semble se relâcher un peu, l'homme murmure: «Je savais bien... je savais bien...»

Il secoue la tête: «Mais pourquoi ne faites-vous rien?»

Alllyhi le regarde sans comprendre, prête à bondir: la tension est revenue dans la voix de l'homme. Mais le revolver pend au bout de son bras. Et les traits de son visage n'indiquent pas la colère, mais une autre émotion, qui ne menace pas. Alllyhi se détend.

«Je ne comprends pas, dit-elle.

— Pourquoi ne les obligez-vous pas à faire la paix? Pourquoi...» L'homme écarte les bras, les laisse retomber le long de son corps. «Pourquoi?»

Croit-il donc que s'ils le voulaient, ils le

pourraient? Mais Allyhi pense au micro, et se tait.

«Est-ce que c'est pareil, chez vous? Sur Koon, est-ce que c'est comme ici?» reprend l'homme un ton plus haut, la voix comme étranglée. Allyhi comprend soudain: l'homme veut être rassuré; ce doit être un de ceux qui ont peur des autres races.

«Oui, bien sûr, dit-elle. C'est partout pareil.»

Elle va continuer, mais l'homme répète: «C'est pareil!» Quoi, n'est-ce pas ce qu'il voulait entendre? Il dévisage Allyhi et se met à rire. Il n'est pas heureux, mais il rit. Encore la folie? Entre deux rires, il répète:

«C'est pareil! C'est pareil!»

Et la main qui tient le revolver se lève.

Allyhi bondit automatiquement. Ce n'est que lorsque l'homme est tombé à terre qu'elle réalise: le revolver ne se dirigeait pas vers elle.

11

L'homme s'assied en secouant la tête. Il se relève lentement. Tout sa tension a disparu; il regarde autour de lui, il semble plus maigre, plus pâle. Il n'a pas l'air de savoir où il est.

Allyhi fait un pas de côté, pose le pied sur le micro caché et l'écrase sans bruit. «Puis-je me rhabiller?»

L'homme regarde Allyhi comme s'il ne la reconnaissait pas. «Oui, Oui...», murmure-t-il d'une voix indistincte. Allyhi se rhabille; l'homme ne bouge pas, il ne la regarde pas. Il ne regarde rien, ou alors si loin qu'il ne peut rien voir. Allyhi examine le revolver: il y a une seule balle dans le barillet.

«C'est Noël, aujourd'hui», dit soudain le Terrien. Il veut parler. «Une fête...», dit Allyhi.

«L'étoile...» La voix se brise, reprend: «L'étoile est descendue sur la crèche. Pour annoncer la venue du Sauveur. Qu'ils disent.»

Au bout d'un moment Allyhi demande:

«Qu'est-ce qu'ils vont faire maintenant?»

L'homme hausse les épaules: «M'enfermer. La prison, ou l'asile.

— Longtemps?»

L'homme hausse encore les épaules: ça lui est égal.

«Et après?»

— Ce sera pareil.» dit l'homme au bout d'un long silence.

Ils sursautent violemment tous les deux quand l'horloge se met à sonner. Douze coups.

«Joyeux Noël», dit Allyhi.

L'homme se retourne vers elle avec un regard un peu surpris. Alors elle tend les bras, elle le prend dans ses mains, et, avec douceur, sans qu'il ait le temps de comprendre, elle le tue.

12

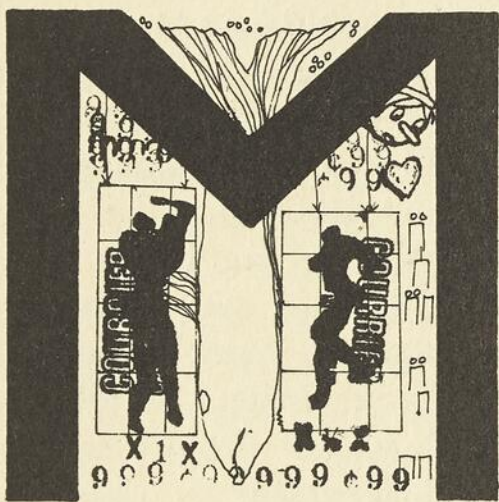
Plus tard, lorsqu'elle est revenue parmi les siens, les autres combattants, ils lui disent: «Pourquoi as-tu attendu si longtemps?» Elle ne répond pas; elle a fait son rapport à ses chefs, ils ont été satisfaits de sa manière de procéder, ils n'ont pas posé de questions. Elle retire les lentilles qui protègent ses yeux, respire profondément l'air toujours un peu trop lourd et va vers la fenêtre. Tout en bas, la ville étrangère scintille de plus d'étoiles que le ciel obscur. Un phare pivotant clignote quelque part au sommet d'une tour, très loin, dans la nuit.

A

L

Adieu les petites mamans

Louis-Philippe Hébert



on très cher Claud,
il y a un temps fou
qu'une marsupiale a
mis les pieds dans
l'appartement. Je me
demande même à
quoi elles ressem-
blent. Comme au-
cune banque de don-
nées n'y fait allusion,
je conserverai d'elles

une image floue. Ou peut-être oublierai-je tout des marsupiales — je sais, tu préférerais que je les appelle «les petites mamans». Tu trouves cette expression plus romantique. Je ne crois pas que ce soit l'origine du mot qui te gêne, mais plutôt ses connotations scientifiques et surtout la zoologie à laquelle *marsupiale* renvoie. Car les marsupiales — quoi qu'on en pense dans les circonstances que tu connais — les marsupiales sont des aminaux. Et non des vêtements comme le suppose le passant quand il les observe dans la vitrine du couturier.

Bien sûr, cette impression tient surtout à l'étalage : les modèles sont toujours présentés debout et la marsupiale est posée sur leur tête soit à la manière d'un chapeau à larges bords, soit un peu distendue et rappelant une cagoule allongée ; mais il en émane inévitablement une apparence de lèvres, une suggestion de lèvres puisqu'elles sont invisibles, comme d'une tétine de bébé. Les personnages ne sont pas troublés dans leur immobilité. Ce sont des mannequins en bakélite et la bête (même si elle salive abondamment du corrosif) n'a aucune emprise sur ce matériau. Les mannequins luisent fièrement, l'air un peu hautain sous cette cire brûlante. Quel exemple pour nos minorités ! On en est venu à présenter la marsupiale sous le signe de l'élégance. Du bon goût. D'accord, c'est la condition à respecter si l'on veut que la vitrine échappe au mouvement d'ascenseur qui propulse les magasins hors de la vue du client. Sur simple pression d'un bouton, qui ressemble à s'y méprendre à celui d'une sonnette, c'est la glissade en sens contraire. Le retour au bout de la queue. Ainsi le veut la réglementation de l'étalage, qui ne tient même pas compte des consignes de silence émises par la conciergerie. Sans doute, à l'exemple des concierges, suis-je trop sévère. S'il n'en tenait qu'aux concierges, il n'y aurait plus de boutiques. Supprime le commerce, et les marsupiales disparaissent comme par enchantement. Nous ne nous parlons presque plus d'un immeuble à l'autre. Je me demande s'ils n'ont pas déjà trouvé le moyen de nous enfermer. Tu ignores que, quelques jours après ton départ, ils ont interdit les sorties nocturnes. En deux semaines, la vie est devenue un enfer. On entendait glousser dans la tuyauterie. Et ton voyage qui s'éternisait. Je suis sûr que les concier-

ges ont lu toutes tes cartes postales. Il y en a même une qui m'est parvenue avec un timbre-commentaire. Le lendemain, je n'ai pas pu déposer de plaintes. Je me dirigeais vers la conciergerie quand mon évolution fut compromise. Je n'arrivais plus à me concentrer. À tout moment, je me retrouvais sur une voie de garage. Je n'en croyais pas mes yeux. Pendant la nuit, les marsupiales avaient été placées en vitrine sur des mannequins stationnaires, en position verticale. Comme une casquette! Et personne ne semblait affecté. Les passants cachaient leur étonnement sous un drôle de sourire qui consiste à mordre sa lèvre inférieure et à la sucer. Je ne rêvais pas. La position verticale allait convenir au port de la marsupiale! Je rentrai à l'appartement et je rangeai mes chaussures sous le lit.

Je sais qu'on ne doit pas parler de ces choses-là. Encore moins écrire là-dessus. Mais as-tu jamais pu rester debout après que les marsupiales se sont fixées sur ton crâne? — rappelant les chevelures que portaient les primitifs (et qui coiffent encore, me dit-on, les nomades). En présence des marsupiales, toi aussi, tu te replies sur toi-même, tu adoptes la forme de l'obus (tu ne penses pas du tout à marcher en pliant les poignets) et tu attends que la poche ventrale se dilate. La bête n'est pas nerveuse. Elle a le tour: elle avale doucement, par petites succions répétées. Tu m'objecteras qu'il est tabou de parler du plaisir qu'elle provoque. Je ne t'obligerai pas à lire quelque propos sacrilège. C'est une histoire entre co-locataires, et plus: une question de solidarité à l'intérieur de l'immeuble. Cependant, il n'y a pas d'indiscrétion à révéler que dans l'immeuble voisin, les vitrines offrent une autre sorte d'aminal pour

satisfaire la lubricité des occupants. Si j'ai pu passer deux semaines sans la présence d'une marsupiale, c'est que je pense n'avoir plus rien à voir avec le genre d'extases qu'elles me procurèrent.

Je me suis fait un nouvel ami depuis ton départ. Nous avons même eu une conversation. Après quoi, il m'a suggéré de lui rendre visite. Il habite au coin de la cinquante-sixième et de la quatorzième. Dans l'immeuble réservé aux ichtyoïdes — tu sais, ces types qui possèdent de minuscules nageoires dorsales... Eh bien, ils ont un truc formidable! C'est aussi à moitié électronique, à moitié vivant. Je ne peux t'en dire plus: chez eux, la moindre allusion à (disons) une carpe est interdite. Même au contact de l'aminal, il est prescrit d'agir comme si ce dernier n'existait pas. Le résultat immédiat? — la «carpe» reste libre de circuler dans la chambre comme elle l'est dans son bassin. J'imagine qu'elle est dépourvue de gravité, lestée uniquement par le sac d'eau qu'elle porte autour de sa personne. Ce n'est qu'une hypothèse. Invérifiable comme tout le reste. Les concierges ont placardé des avis: un seul contact, même visuel, suffit à contaminer les deux protagonistes. Vous devez faire plus qu'affecter l'ignorance sinon vous la portez sur vous, à la manière d'un parasite. Elle se loge parmi les organes de la digestion. Tu comprends pourquoi les aquariums sont fabriqués de verre dépoli. Tu comprends aussi pourquoi les vitrines sont si sombres. Tu ne les as peut-être jamais remarquées: c'est à peine si on distingue la lueur d'un oeil se déplaçant dans des nuages d'encre. On appelle cela une carpe parce qu'il faut bien lui donner un nom. Mais qui a, de nos jours, les connaissances suffisantes pour procéder à la description d'une carpe serait-elle de l'ancienne

espèce? Mon ami (qui fait semblant de tout connaître) m'a dit qu'autrefois les aminaux vivaient en liberté (exactement comme nous, tu t'imagines) et qu'ils copulaient entre eux selon des normes et des catégories bien définies. Il est un peu fantasque; il ne faut pas croire tout ce qu'il raconte.

J'ai questionné un concierge qui m'affirma n'avoir jamais vu de bête dans l'immeuble, et encore moins dans ce que nous appelons les aquariums, mon ami et moi. Cependant, il a remarqué chez certains locataires une protubérance qui tend leurs pantalons. Il hésite. Ce renflement est-il causé par une mode vestimentaire (ici aussi les tailleurs exercent beaucoup d'influence sur les gens) ou par l'hypertrophie de la prostate? Un autre concierge m'a soutenu avec la dernière vigueur une version contraire (c'est de lui que vient le mot «carpe» pour *la* désigner). La bête, il la connaît! Il se demande ouvertement s'il a jamais connu autre chose qu'elle sous ses diverses manifestations. C'est un homme sans distinction: on ne remet pas en question son interlocuteur quand on est poli. Mais je l'ai écouté malgré la répugnance que j'éprouvais pour sa boîte noire. Au début, on le croit rebondi, puis on se dit qu'il est vêtu d'un tonneau (il y a toute une mythologie autour de leur prétendue pauvreté, mythologie dont la symbolique est empruntée à l'imagerie populaire); de près, on est bien obligé de constater qu'il vit dans une boîte de plastique noir dont la tête et les mains seulement émergent. Il doit être pendu par le menton et la nuque, puisqu'il parle avec difficulté. Il prétend que sa loge est reliée par des corridors aquatiques aux grands bassins. Par ces canalisations secrètes, les carpes, spontanément, lui rendent visite. Pourtant il n'a pas cet air

extasié des autres locataires, ni leur mutisme (les lèvres des ichtyoïdes s'écartent rarement sauf pour manger ou émettre une suite de sons neutres qui ne manque pas de charme). Il donne plutôt l'impression d'être à la recherche du sommeil. Ses mains pianotent nerveusement sur la paroi. C'est ainsi qu'il appelle les carpes. Il dit qu'il peut en immobiliser une entre ses jambes, quand il en a la force. À cette seule idée, il bégaie, ses doigts vibrent et, si on ne parvient pas à l'en distraire, il sombre dans l'inconscience.

Tu devrais voir la chambre de mon ami. Je te dis tout de suite que, dans la salle de bain, il y a un rideau de douche en caoutchouc imitation algues. Un tapis de sable (ça existe, mais c'est difficile à nettoyer) couvre le plancher. Près de son lit, il a posé à l'aide d'un trépied une photo gonflable de Paul Spurr. Ne me dis pas que, toi aussi, tu ignores qui est Paul Spurr! Le seul véritable amphibie de toute la planète, et tu ne le connaîtrais pas? Dans l'immeuble, tout le monde possède au moins une photographie de Spurr dans une position ou une autre. Gorgée d'un liquide spécial, elle peut occuper jusqu'à trois cents fois sa taille originale. Tu te rends compte. Fort raisonnablement, l'accès à ce liquide est limité. Dans dix ans, Spurr aura une église bien à lui; en attendant, les rituels sont diversifiés. Je trouve que mon ami ressemble un peu à Spurr (le menton, notamment) mais, dans l'immeuble, il n'y a personne qui ne se trouve une ressemblance avec ce demi-dieu. Mon ami est plus exigeant que tu ne l'étais: il désire qu'on me greffe deux petites ailes sur les omoplates. Je ne sais pas si j'ai vraiment un corps à porter des plumes. J'ai toujours eu confiance en ton jugement: crois-tu que ce garçon me convienne? Il faut que je

m'informe avant l'opération. Est-ce que cela affectera mes ligaments? Tu refuseras à jamais de me saluer. On est loin de la peau gaufrée, que tu voulais voir sur mon ventre et que je t'ai toujours refusée. Penses-tu que je me laisserai des carpes autant que des marsupiales?

Quand mon ami m'a présenté à la carpe, la pièce était complètement noire. «Sage précaution: comme cela, tu ne cèderas pas à ta curiosité», m'a-t-il dit en secouant ses ailerons sous sa chemise. Comme j'aurais aimé que tu sois avec moi... Je n'ai pas vu la bête à l'oeuvre — pas plus que je n'ai vu les marsupiales. Toi aussi, tu ne libérais la petite maman que dans l'obscurité la plus totale («pour ménager son amour-propre», disais-tu). Le jour où nous fabriquerons un aminal qui ne soit pas photosensible, nous pourrons commencer à discuter ouvertement de ces choses. En attendant, je sais que tu me détestes.

J'ai profité de ton absence pour demander un permis de déménagement. Quand tu reviendras (si tu retournes à la dernière date prévue), je serai parti depuis trois jours. Dans quelques moments, mon ami rentrera et ses ailerons me caresseront la poitrine. Nous habitons l'étage au-dessus des bassins réservés aux «carpes». Parfois nous n'avons qu'à souhaiter leur présence et elles montent par une chambre hermétique coulissante, semblable à un ascenseur. Les jours fériés, il faut descendre au bassin public. Mais qu'est-ce qu'un étage à franchir quand toutes les lampes sont allumées, et qu'il fait plus clair qu'en plein jour dans les couloirs inclinés? Cet éclairage violent accentue le contraste quand vient le moment de plonger dans la noirceur. On n'attend jamais longtemps. Dès qu'il fait sombre, une carpe se manifeste. Le plaisir est

parfois instantané: on appuie sur le commutateur et ça y est. On peut ensuite aller au cinéma. Quand on a tout son temps, on fait monter une carpe de dimensions moins modestes, et la nuit n'a plus de fin. En réalité, elles se relaient en s'éjectant de ce qui semble être des bouches d'incendie et il faut toujours leur laisser le temps d'y retourner avant d'ouvrir les yeux.

Comme je souhaiterais que tu rencontres mon nouvel ami. Il se montre très précautionneux, c'est ce qui explique qu'il ne soit jamais resté prisonnier d'une carpe et qu'il soit en si bonne santé. De plus, il est très curieux, et il a exprimé le désir d'avoir un contact marsupial.

Je crois qu'en souvenir de toi, je ne porterai plus jamais de chapeau, ni de voile. Je n'oublierai pas, non plus, nos longues promenades de lèche-vitrines. Quand tu liras cette lettre, tu auras honte de moi — c'est beaucoup plus qu'un pressentiment: je le devine. Mais j'en avais assez de faire asseoir ces sales bêtes sur ma tête. Je t'en prie, je ne voulais pas te blesser. S'il y a des formalités à remplir, reporte-toi à l'adresse sur l'enveloppe. Ne m'envoie pas de télégramme clignotant. Ils coûtent trop cher et je ne reviendrai pas. Embrasse toutes les petites mamans de ma part. (Signé:) Serge.

Sans titre

Roger Des Roches



ous n'en tirerons aucune conclusion. Nous regarderons, l'oeil droit, froid et sec, alors que tout bougera ou tout ne bougera pas. *Les courses dans la ville*: si l'on se place au sommet d'un hypothétique gratte-ciel, balan-

cés par le vent et les cheveux emmêlés, c'est une masse sombre que l'on verra tantôt. Voici les pâtés gris et bruns, bien délimités par des bandes grises et brunes, des pâtés et des rues uniformes et propres — peu importe, peu *nous* importe, ce que cela veut *dire* —, quelques objets étincelants dans le soleil de l'après-midi (que sont-ils? ce sont des reliques); que la ville ait un air tranquille, c'est beaucoup présumer, mais l'image est reconfortante. Ceux qui étaient assis se sont levés d'un bond car toutes les horloges et toutes les montres-brace-

lets ont avancé brusquement, et il est deux heures déjà (voilà quatre longues minutes qu'il est quatorze heures, réveillons-nous, citoyens!). Et, dans la ville, une coulée noire, comme un jus noir, dans chaque rue, dans chaque ruelle bien nette, et il s'élève jusqu'ici le bruit d'une rumeur — il n'y a plus rien de précis, évidemment, des pas, du souffle, et des paroles honnêtes comme «bonjour, ça va», «quel temps magnifique pour faire les courses», multipliées à l'infini: on ne peut plus rien lire comme ils ne peuvent plus rien dire (mais ceci est une autre histoire). Oublions ça. Un nombre bien précis de personnes des deux sexes et de tous les âges (il y en a cinq, maintenant, je crois) qui marchent et qui courent dans les rues de la cité, d'un point à l'autre, au pas de gymnastique, d'un même point A vers un même point B, d'un commun accord (l'accord «commun»): ils traverseront toute la ville, puis reviendront; ils n'auront rien brisé, rien renversé (ce n'est pas un cauchemar, c'est la vie quotidienne) et tout sera aussi propre qu'avant pour ceux qui suivront. Il n'y aura pas de boue et il n'aura pas de sang, et ce ne sont pas des sourires idiots qui ornent nos figures un peu blanchies par l'effort, rougies par l'effort: c'est un sport agréable et l'air est bleu et frais.

Comment dire tout ça de manière à ce qu'aucun jugement ne soit porté et que vous n'envoyiez aucune troupe pour nous libérer? Laissez-nous dormir lorsque sera venue l'heure, soudainement, à toutes nos montres.

Nous ne faisons de mal à personne et nous avons eu beaucoup de beaux enfants qui jouent à l'intérieur dans leurs rêves de puissance.

Cinq ou six morceaux en forme de poire d'angoisse, à recoller précautionneusement

Jean-Pierre Vidal

C'est croyance fort répandue es gens de sapience que le dict de Science-Fiction est estranger à ce païs. Comment dès lors qualifier la fable qui nous dit venus d'un autre païs de ceste même planète? Par ma foi, c'est pitié... ou Science-Fiction!

Captain Jack.E. Carter
Battlestar Erminia, his log.

I



n m'a représenté que dans le «synopsis» du moine fou Noémie le bigle il est au contraire montré que rien ne tourne autour de la terre, que la terre elle-même n'est ni ronde ni plate ni mobile ni immobile mais hélicoïdale et

intermittente et que les Dieux s'en amusent encore.

Tout ce qui est au-dessus de la ligne d'Horizon (du nom de son inventeur), y compris les arbres, ne serait qu'un leurre, à vrai dire assez grossier. Il aurait été mis en place par les Dieux, dans le seul but de nous faire croire aux étoiles et aux extraterrestres. Avec l'âge, la machinerie qui projette ce cérémonial est devenue plus complexe, plus déli-

cate. Les Dieux eux-mêmes n'y pouvaient plus suffire. Il fallait des servants en plus grand nombre. C'est pourquoi nous avons cru aux voyages spatiaux.

Hier, Hémion, le dernier d'entre nous, est monté dans la fusée, pour aller participer au grand labeur.

Ce compagnon cher, j'en viens maintenant à douter de son existence. Car il m'apparaît de plus en plus, à ce stade de mes recherches, que les Dieux entretiennent l'illusion jusqu'au dernier homme, l'illusion qu'il y ait jamais eu un entourage: parents, frères, soeurs, villes, civilisations... Quand le dernier s'aperçoit enfin seul, et depuis le début, tout recommence sur une autre planète et l'un des Dieux, jamais le même, n'a plus qu'à éteindre la machine.

Nous sommes maintenant sur Mona, dans la constellation de la locomotive (anciennement Orion), mais je sais que c'est la Terre et que j'y suis seul. Avec la foule des Dieux qui, d'une simple pression de mon doigt sur l'interrupteur...

II

Décès accidentel d'un de nos confrères (Reuter).

C'est par un employé des wagons-lits, M. K. Waldheim, qu'a été retrouvé le corps sans vie de M. A. de Saint-Exupéry, dans le compartiment couchette qu'il occupait dans l'Orient-Express, avec son ami le jeune prince de ...

D'après une vieille dame, Miss A. C., de Cambridge, Massachusetts, qui partageait avec son pékinois le compartiment voisin, c'est vers 11 heures hier soir qu'aurait éclaté chez M. de Saint-Exupéry une violente querelle.

La police détient, en rapport avec l'enquête, un adolescent, Wolfgang-Amadeus M., fils d'un ouvrier agricole de la région de Salzburg. D'après Miss C., le jeune homme aurait violemment reproché à M. de Saint-Exupéry un article où il était fait, paraît-il, allusion à sa personne.

Wolfgang-Amadeus M. prétend au contraire que c'est au cours d'une violente querelle qui aurait, au sujet de sa personne, opposé l'aviateur au blond éphèbe princier que ce dernier, les tempes battantes et la lippe rageuse, l'aurait étranglé avec les deux jambes nouées de son pantalon de soie verte et odorante.

On est sans nouvelles du prince que la police recherche activement. Rappelons que M. de Saint-Exupéry, pigiste et aviateur, était l'auteur de nombreux traités de morale à l'usage des jeunes gens ainsi que d'un certain nombre d'ouvrages consacrés à la navigation sans visibilité.

III

Chère maman,

De toutes les espèces rencontrées sur cette planète, c'est, à coup sûr, celle-ci qui possède les rites nuptiaux les plus surprenants. C'est également elle qui arbore les organes sexuels les plus diversifiés. Après un mois d'observation attentive je n'ai pu, le croiriez-vous, identifier de façon certaine, l'organe qui leur sert à la génération. Ils ont tant de plis, de creux et de parties du corps dont ils semblent se servir indifféremment! L'hypothèse la plus plausible est qu'ils en ont plusieurs et qu'ils choisissent précisément l'un ou l'autre au gré de leur fantaisie du moment ou selon les saisons.

Chose également fort surprenante, il n'est pas si rare de les voir se livrer à ces ébats à plusieurs, comme pour donner plus de certitude au résultat, et même j'en ai vu qui, sans doute par conviction religieuse, recherchaient pour ce faire d'autres espèces animales.

Mais je ne vous ai pas encore parlé des cérémonies dont ils entourent leur nuptialité.

Sachez tout d'abord que, quel que soit le nombre des officiants, le nombre des spectateurs est toujours plus grand. Encore faut-il dire qu'il ne s'agit pas, à proprement parler, de spectateurs, mais sans doute d'initiés d'un rang inférieur qui doivent collaborer à l'action, qui en orientant une source lumineuse (éclatante), qui en peignant ou poudrant le corps d'un des officiants, qui enfin en aidant à déplacer un lourd chariot sur lequel se fixe parfois (quand il n'est pas tenu sur l'épaule) l'instrument en fonction duquel tout le rituel semble organisé.

Il doit s'agir d'une sorte d'idole de la fécondité car c'est une voix qui provient d'elle, de derrière elle, dirait-on, qui ordonne toute la cérémonie. Voici comment, généralement, tout se passe: la voix de la machine crie «Silence» et chacun des participants reprend en coeur. Puis elle crie «Moteur» et un assistant vient faire claquer devant elle un genre d'ardoise sur laquelle sont griffonnés des signes cabalistiques; l'assistant les lit à haute et distincte voix, toujours dans le même ordre: l'invocation d'abord (mais pourquoi change-t-elle tout le temps?) puis un chiffre (le numéro d'un verset sans doute), alors, et alors seulement, les officiants s'activent, se démènent, passent incessamment par des postures dont l'inconfort semble au contraire leur procurer une joie indicible.

Cela se termine invariablement de la même façon: celui ou ceux qui semblent de sexe mâle (en autant que je puisse en juger) projettent un liquide sur une partie quelconque du corps de celle ou celles qui semblent de sexe femelle (encore que parfois, le croiriez-vous, il ne puisse s'agir que d'individus de même sexe: ou alors cette espèce a poussé la science du mimétisme à un degré que nous ne pouvons même soupçonner). La machine s'approche alors comme pour boire le liquide qui se répand par saccades. Mais elle n'en fait rien, elle reste là, immobile, jusqu'à ce que sa voix tonitruue «Coupez».

Un détail que j'allais oublier: il arrive parfois qu'un mâle (appelons-le ainsi, pour simplifier) ne parvienne pas à projeter de liquide. Alors un assistant vient verser sur le corps de la femelle (tenons-nous-en à cette appellation) un fluide qu'il tire d'un petit pot et qui ressemble à s'y méprendre à l'autre. Ils appellent le substitut du «Fake» et l'original du «Fuck» (je ne m'explique pas les variations de l'orthographe dont pourtant je suis sûr). Et tout le rituel le «Fun».

Une chose m'apparaît certaine: cette espèce, pourtant incontestablement animale, se reproduit comme les végétaux. Sinon, comment expliquer cette projection de liquide et surtout le fait qu'il vienne frapper indifféremment n'importe quelle partie du corps de l'officiante.

Il vous reste, chère maman, à apprendre le plus surprenant. Car, contrairement à ce que vous pourriez penser, la cérémonie ne s'arrête pas là. Il y a un deuxième acte qui se déroule au contraire (représentation symbolique du jour et de la nuit?) dans l'obscurité la plus complète, devant des publics considérables, dans des lieux consacrés. Il

s'agit de la reproduction proprement dite: des images lumineuses sur une paroi blanche.

Je n'ai toujours pas réussi à comprendre comment il se fait qu'étant donné ce qui se passe dans ces lieux, ils n'en ressortent pas plus nombreux qu'ils n'y sont entrés.

Vous dirai-je, maman, que
«Coupez. C'est bon».

IV

Le soleil aux traits d'airain a poussé sur le visage de l'homme des éclats liquides qui, de la visière du casque au menton barré de cuir, dessinent des tracés de poussière sinueuse. Les bras sanglants, les jambes agiles luisent et fument nus.

Il jette sa lourde épée sur le sol et détache son casque à l'aigrette rouge comme le vin porteur d'ivresse ou le sang des héros répandu sur la plaine (le sang, dans la poussière, coule lent et noir aux reins de la terre).

Au claquement de ses doigts, des esclaves ont surgi sous la tente: la cuirasse qui sculpte les muscles est déliée, les cnémides enlevées et sur sa peau nue l'eau coule, bienfaisante, lumineuse, comme les mains rapides ou attardées.

Bientôt, d'huile frotté, à la main une coupe ouvragée, il chasse les esclaves, s'étend en soupirant sur la couche profonde. Il s'est plié en deux, ses mains massent lentement ses chevilles douloureuses. La main droite tâtonne un instant sur son talon gauche et trouve l'endroit précis.

Parmi le silence strident et chaud de la plaine d'Illion, le bouillant Achille, le fils semblable aux Dieux de Thétis l'immortelle, presse alors, dans le secret de sa tente dressée au bord de la mer vineuse

qui borde le camp des Achéens aux belles jambières, le bouton couleur chair qui recharge ses piles. Il lui faudra une bonne semaine de colère simulée avant d'être à nouveau prêt à casser du Troyen.

Au même moment, un modèle un peu moins perfectionné que ses contemporains nomment Jessie, doit se faire brancher sur un complexe échafaudage, tandis qu'un soldat empanaché, d'une perche pointue, met le contact à sa poitrine. Au moins ne lui faudra-t-il que trois jours avant de fonctionner à nouveau.

Il suffit au modèle John Wayne de replacer crânement son stetson sur sa tête.

V

Le Brnv attend, griffes fichées dans l'arbre, fourrure hérissée, souffle court du chasseur. Il attend, de toute sa patience de prédateur aux aguets, qu'arrive enfin dans la clairière l'animal étrange qu'il s'est résolu à tuer, bien que sa race ait toujours vécu en paix avec lui.

Étrange en vérité cet animal qui, non content de saisir des objets et de les façonner avec ses pattes d'en avant, vient, ce matin même, pour la première fois, de se dresser sur ses pattes d'en arrière.

Cela, on ne peut le permettre. La menace est devenue trop grande. Le Brnv est bien résolu à sauver sa race, et peut-être aussi, qui sait?, les autres espèces.

Dans la clairière des brindilles ont craqué. Il se ramasse sur lui-même.

Dans un instant, il n'y aura jamais eu de premier homme.

VI

Je ne peux pas croire qu'ils vont tous nous tuer comme des chiens. Pourtant, des douze que nous étions, serrés semblables dans la même prison transparente au plafond si bas que celui d'en dessus le touche, au plancher si proche que celui d'en dessous s'y écrase, cette prison plus large que haute où nous ne pouvons tenir que couchés, les uns contre les autres, du moins au début car maintenant, des douze que nous étions, nous ne sommes plus que deux.

Et cette énorme pince à cinq branches, couvertes d'une végétation clairsemée et d'où sourd un liquide incolore, cette pince qui, chaque fois qu'une voix retentit, vient saisir l'un d'entre nous et l'emporte vers cette horrible odeur de chair grillée.

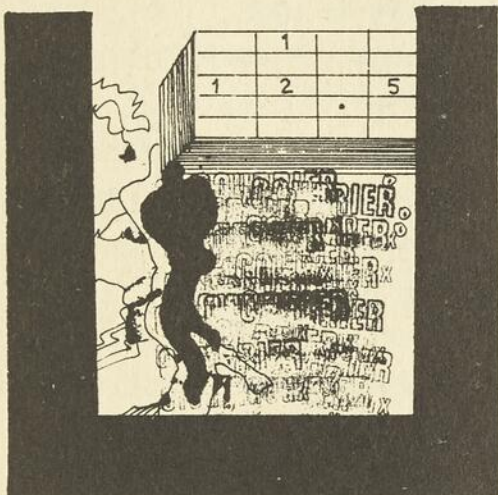
Un nouveau jugement vient d'être prononcé: c'est mon compagnon qu'on enlève.

Je suis seul et j'ai chaud. Comme un chien.

Maintenant ce ne peut être que pour moi que vient de tomber l'étrange sentence: «chou relish».

Ne faites pas l'idiot, Monsieur Dostoïevski.

Germain-Guy Beauchamp



ne femme dit: «Ne faites pas l'idiot, Monsieur Dostoïevsky!» Le prisonnier sentit couler sur son visage les premières larmes d'une amère défaite. Cette dérisoire affirmation le plongea dans un abîme de réflexions

inopérantes. Il se retourna vers le miroir de la pièce centrale, près du couloir des cellules et il remarqua qu'une légère buée ternissait le cristal lumineux. La présence invisible lui secoua les sangs. Il était revenu à la Prison des Morts. Les mêmes garde-chiourmes levaient les mêmes knouts. Mais ils ne blasphémaient plus en prenant les noms des saints anges en vain. Fiodor avait peur et il pria son dieu de l'éclairer car cette voix venait d'une ravissante jeune femme blonde dont la blouse blanche sans un faux pli lui semblait

étrangement familière. Elle lui dit qu'elle aimait beaucoup le personnage de Stravoguine dans *les Démons*. Fiodor ne sut si la crise du petit mal qui l'avait terrassé ne serait pas la dernière. Souvent ses crises d'épilepsie l'avaient entraîné en d'étranges contrées. À chaque fois, il était plus ou moins demeuré maître de la situation. Il était maintenant confronté avec un cauchemar propre et terrifiant. C'était donc cela l'enfer de l'avenir qu'il avait voulu dénoncer afin de prévenir ses frères et soeurs du futur, que la Mort de Dieu aurait des conséquences incalculables et désastreuses. Cette femme sèche et belle en était la preuve irréfutable. «Monsieur Dostoïevsky, vous nous avez obligés à intervenir dans le continuum afin de vous interdire à tout jamais ces sorties «astrales» que vous provoquez grâce à vos crises épileptiques.»

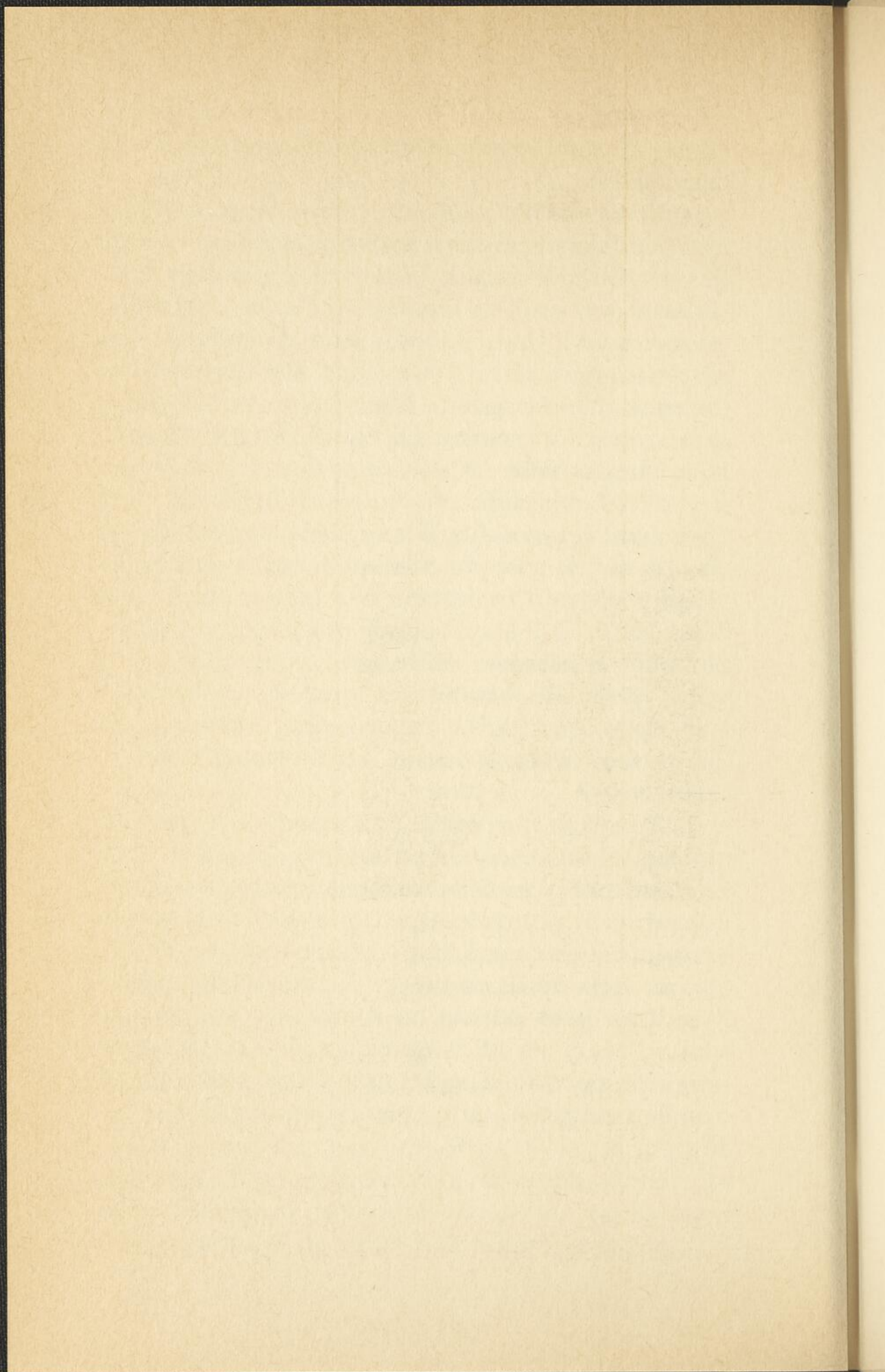
Fiodor ne sut que dire et balbutia quelques mots incohérents où il était question de la grâce divine et des pouvoirs de l'esprit. Ainsi se dit-il, la Grande Russie devra encore attendre que le ciel naisse de l'enfer concentrationnaire. Et il s'amusa du fait dérisoire de songer à son dada favori alors que sa situation présente lui «présentait» un magnifique phénomène comme il en avait rêvé dans *l'Homme au revolver*, là où son héros avait corrompu la pureté d'un paradis, où l'homme n'avait apporté que désolation et mort lente de l'amour. Et devant cette femme en colère qui essayait de le terrifier, il fixa ses yeux sur l'insigne doré accroché à sa blouse. Ainsi parfois réussissait-il à éviter des crises inconvenantes en focalisant son attention sur un reflet lumineux, peu importait alors le support employé. Il se dématérialisa lentement devant les yeux effarés de la femme qui parlait rapidement dans une sorte de petite boîte noire grillagée.

Fiodor se retrouva en train de changer les linges de son dernier enfant qui le laissait faire en gazouillant.

Il viendrait donc ce temps que ses plus sombres visions avaient annoncé et dont il n'avait jamais voulu divulguer les secrets. À peine, dans *les Démons* en avait-il montré quelques spécimens monstrueux. Ainsi donc, cette Grande Russie chrétienne et civilisatrice dont il entretenait les lecteurs dans sa gazette littéraire ne verrait pas le jour avant longtemps. La Sainte Russie vendrait son âme au diable et à ses suppôts.

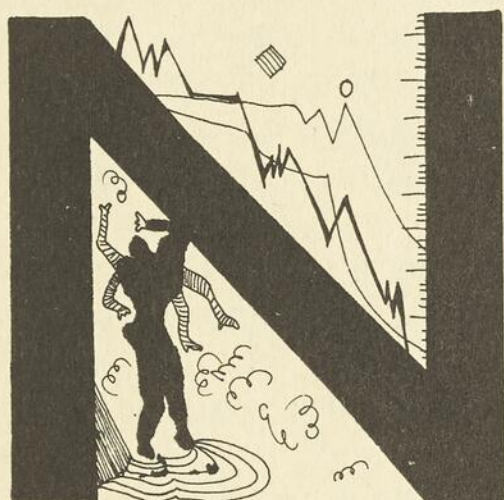
L'enfant s'endormit alors qu'il le berçait et, se penchant vers son fils, il le regarda intensément en imaginant le fils du fils qu'il aurait peut-être. Fiodor pleurait facilement et il pleura encore une fois. Faudra-t-il que l'homme soit toujours crucifié, humilié et offensé? Et le petit peuple de braves gens dont il chantait les qualités et la bonté naturelle, faudrait-il encore des maîtres cruels pour faire lever le levain qui fermentait dans la pâte russe?

Il n'avait que son imagination et sa croyance brûlante en la bonté de l'homme. Oui, il le dirait malgré tout. Il y aurait un être auquel tous ceux qui viendraient pourraient penser avec espoir et compassion. C'est ainsi que naquit l'oeuvre dont il savait déjà la fécondité et l'appel inaliénable. Il sortit un petit calepin où il indiquait toujours ses intuitions et ses idées nouvelles. Il y traça rapidement le portrait d'un homme jeune blessé perpétuellement par l'amour. Oui, il ferait *l'Idiot*.



Orgone — 13

Jérôme Élie



ous partez au Vatican demain», ronchonna le rédacteur en chef. Finn écouta, opina et s'en alla. Il avait son après-midi à lui et se rendit dans ce petit bar de la rue Simboli qu'il affectionnait à cause de sa lumière diffuse, de ses fau-

teuils en crusme bio-rythmés, de la réserve de cassettes du patron où revenaient pour son plaisir les noms de Frank Zappa, Mozart, Satie, Lulu Palo et, surtout, à cause de celui qu'il était sûr d'y rencontrer, l'homme en imperméable gris et chapeau mou, le vieil homme aux yeux vifs de guerrier qui parlait à la fois comme un sage et comme un kotique.

Dans la rue, il vit des policiers coiffés d'un serre-tête en ivoire sur lequel était fixée une demi-sphère lumineuse qui tournoyait comme un

radar. De loin cela ressemblait aux ostensoirs des porteuses d'hostie guatémaltèques du Vatican. Il n'avait jamais vu auparavant de flics affublés de la sorte. Et puis tous les passants qu'il croisait, étrangement indifférents à ce qui se passait autour d'eux, n'arrêtaient pas de croquer ce qui lui paraissait être des pilules. Tous. Comme une fièvre à se tranquiliser ou à se survolter. Voilà que ça recommençait: des détails dont le sens lui échappait, et semblait n'échapper qu'à lui seul. Comme le jour où il avait trouvé devant sa porte cette chose duveteuse, noire, luisante, avec ses bras mous qui labouraient l'air. L'inspecteur lui avait jeté: «On ne dérange pas la police pour ça.» Et ils avaient ramassé «ça» sans qu'il trouve la force de s'imposer, d'interroger, de dire qu'il ne comprenait pas. Ils avaient ramassé «ça» mais lui avait eu beau regarder, il n'avait pas compris, n'avait même pas vu ce qu'ils en faisaient de «ça». Il y a parfois des choses qu'on ne voit pas parce qu'on n'y porte pas attention ou parce qu'elles sont immédiatement refoulées. Finn, lui, ne voyait pas des choses auxquelles il portait une attention extrême, bizarrerie qu'il n'osait confier aux psy de crainte d'échouer dans un centre de kotiques, ni même à ses amis qui disaient souvent de lui qu'il était «parano», et il voyait bien que c'était de ça encore dont il était question, un piège peut-être. Il fallait être prudent. Ne délirait-il pas? Pourtant s'il y avait d'un côté des perceptions, des interprétations anormales, surgissaient, de l'autre, des réactions et des pensées on ne peut plus logiques et fondées, compte tenu des circonstances. C'est pourquoi il pensait que ces circonstances ne dépendaient pas de lui mais de quelque faille objective dans la réalité, aussi objective que la fissure sanglante du

Mal.

Poussant la porte du bar, il vit son bras disparaître. Mais un autre bras lui poussa aussitôt. C'était le bras de sa mère, il la reconnut, cette main unique. Il alla s'asseoir à la table de l'homme à l'imperméable, le regard rivé à son nouveau bras et à sa nouvelle main qu'il posa bien en évidence sur la table, sous la lampe Tiffany orange. «Voyez-vous ce que je vois?» dit-il d'un air ravagé à l'homme en gris qui abaissa un oeil: «Je vois une main de femme, non, une patte de tigre mais il faudra vous y faire, ce n'est qu'un début.» Finn regarda de nouveau. Ce n'était ni une main, ni une patte mais quelque chose de blanchâtre et de mou qui s'étendait sur la table comme un grand champignon liquéfié. Le serveur se tenait debout à côté d'eux. L'homme en gris dont une mèche de cheveux barrait le front, commanda deux Tequilas et pendant que le garçon notait la commande il ajouta à l'intention de Finn: «Il ne voit pas votre nouveau bras, il voit un bras normal.» Silence. L'homme gris gardait un visage impassible mais de très loin venaient des ondes de sympathie. «En ce moment, dit-il, il existe deux catégories de gens. Il y a ceux qui de temps à autre voient le monde partir en lambeaux, en phosphènes, ou se métamorphoser complètement, et ceux qui à leur insu parviennent à le maintenir, à le perpétuer. Vous et moi appartenons à la première catégorie. — Mais, dit Finn en se sentant les larmes lui monter aux yeux, ça n'est pas supportable! — Pour eux non plus la vie n'est pas tellement supportable, sauf que le processus est plus lent, ils sont davantage protégés comme s'il y avait en eux, encore, papa et maman pour les rassurer. Chez vous rien de tel mais ne cédez pas à la tentation de faire de moi votre papa

ni à celle de remplacer votre mère par l'héroïne. Mais je veux vous aider. Il faut revenir à ce que nous disions l'autre jour pour comprendre ce qui se passe.» L'homme en gris continuait de parler, il était lancé. Mais si Finn comprenait ce qu'il disait, il sentait que quelque chose autour d'eux avait subtilement changé. Il ne voyait pas quoi sauf peut-être qu'il ne saisissait pas le lien entre leur conversation précédente et ce que l'homme débitait maintenant: «... à la catastrophe, la planète sera un champ de radiations, de famines, de débris, de larmes. Mais viendront les sauveurs. Ils débarqueront d'immenses astronefs silencieux et brillants conformes aux rêves des hommes. Ils auront des encéphales énormes et des yeux doux de Christ. À l'exception des fous de notre espèce, tous vont gober l'illusion. Et les petits extra-terrestres de photo-roman vont relever le monde, ils seront la solution externe de nos contradictions. Il y aura de nouveau des prairies en fleur, des gentlemen en veste de tweed sur les vérandas blanches, des enfants bronzés au bord des océans, des loisirs sans fin, des amoureux le soir sous les tilleuls. Vous voyez le genre. Genre paradis. Les humains ne pourront pas résister puisqu'ils pensent qu'ils sont faits pour cela, le bonheur. Mais c'est faux, l'humanité n'est qu'un clou rouillé dans le cycle cosmique, dans le cycle de Pi, de Hache-Bache, de Falulmve et de 'LL. Ces extra-terrestres seront les envoyés de Pi, une ignoble divinité ce Pi, comme toutes les divinités d'ailleurs, de la plus petite à la plus grande. Pi ne fera pas le paradis sur terre pour nos beaux yeux. Savez-vous ce que Pi exigera en retour de ses innombrables bienfaits? Je vous le donne en mille. Il exigera la rétention du pipi. Il exigera que l'homme et la femme se retiennent jusqu'à la

douleur et qu'ils ne pissent ensuite que goutte à goutte selon des règles strictes auxquelles il ne sera pas possible de se dérober à cause de l'incroyable système de surveillance mis en place par Pi. Pourquoi Pi agira-t-il ainsi? Parce que Pi se nourrit de la douleur qui provient des sphincters, douleur qui se cristallise au-dessus de la tête et qu'il cueille comme une fleur. D'abord les hommes refuseront le marché puis, plutôt que de perdre la sécurité et la vie, ils finiront par se soumettre à la loi. Ils s'efforceront de la contourner, de l'alléger, en conditionnant leur chien à se retenir à leur place, par exemple, mais pour l'essentiel ils se soumettront. Et c'est ainsi que peu à peu le monde se stabilisera. Apparaîtra alors la deuxième divinité, Hache-Bache (Finn voulut poser une question mais n'en eut pas la force), une divinité célibataire des profondeurs matérielles dont le destin est de s'incarner, de devenir un homme, qui est un peu Dieu en Jésus-Christ, sauf que Hache-Bache peut aussi bien se faire femme, une grande machine molle avec ses pompes organiques qui décimeront les agents de Pi, délivrant l'humanité de la rétention, puis qui se mettront à la tâche insensée d'aspirer tous les excréments humains accumulés dans les égouts et les fosses de la planète. Car c'est par la transsubstantiation de la merde que Hache-Bache se fera homme, par la digestion du digéré humain qui contient un non-digéré qui, digéré par Hache-Bache engendre la forme humaine de l'esprit, et son corps. Cependant cette digestion n'est possible que si elle est fertilisée par une certaine substance que Hache-Bache ne possède pas mais que possède une troisième divinité, divinité de l'énergie sexualisée, Falulmve. Toutefois Falulmve ne donnera la substance à Hache-Ba-

che que si ce dernier lui cède l'humanité entière en échange. Hache-Bache acceptera, pensant pouvoir ramener l'humanité sur terre avant que Falulmve, dans une flambée de bonheur sexuel universel, ne consume les humains et fasse la voie libre à 'LL qui se dégagera ainsi de la matière, mettant fin au cycle. Le plan de Hache-Bache échouera, bien sûr. Au moment de la gigantesque fusion orgasmique finale et de la ruée de 'LL dans l'espace infini, Hache-Bache se retrouve seul sur terre, le dernier humain, complètement foutu, complètement fou et hagard... Bois tout salope, régale-toi bien, je suis en train de jouir... c'est fou... ah! Que c'est bon! Comme tu me fais du bien, lèche tout... bois tout... mange-moi, chérie... je me donne, tiens... prends... tout mon petit jus, mon petit lait... mon foutre de femme... pour toi. Françoise se pâme à grands coups de cul comme si elle faisait l'amour pour de bon, puis soudain lorsque Brigitte relève la tête, elle l'embrasse passionnément à pleine bouche, retrouvant les odeurs de sa féminité en émoi sur les lèvres de son amie et son propre parfum sur la langue qui se fiche dans sa bouche après lui avoir fouillé la craquette...» Finn essaya de se lever mais il semblait que le fauteuil de crusme le retenait. Il avait cru que les paroles de l'homme en gris le rassureraient, lui fourniraient le moyen d'y voir clair, mais non, tout repartait à vau-l'eau. Il voulait parler, crier au secours, impossible. Puis, comme assourdie et ralentie par l'air épais, la main de l'homme en gris vint le gifler. Et Finn retrouva la clarté, la netteté des choses. Il raconta à l'homme en gris qu'il avait commencé à perdre pied au moment où celui-ci lui avait parlé de Pi. L'homme en gris, rejetant d'un coup de tête la mèche qui lui barrait le front, lui dit qu'il ne comprenait pas à

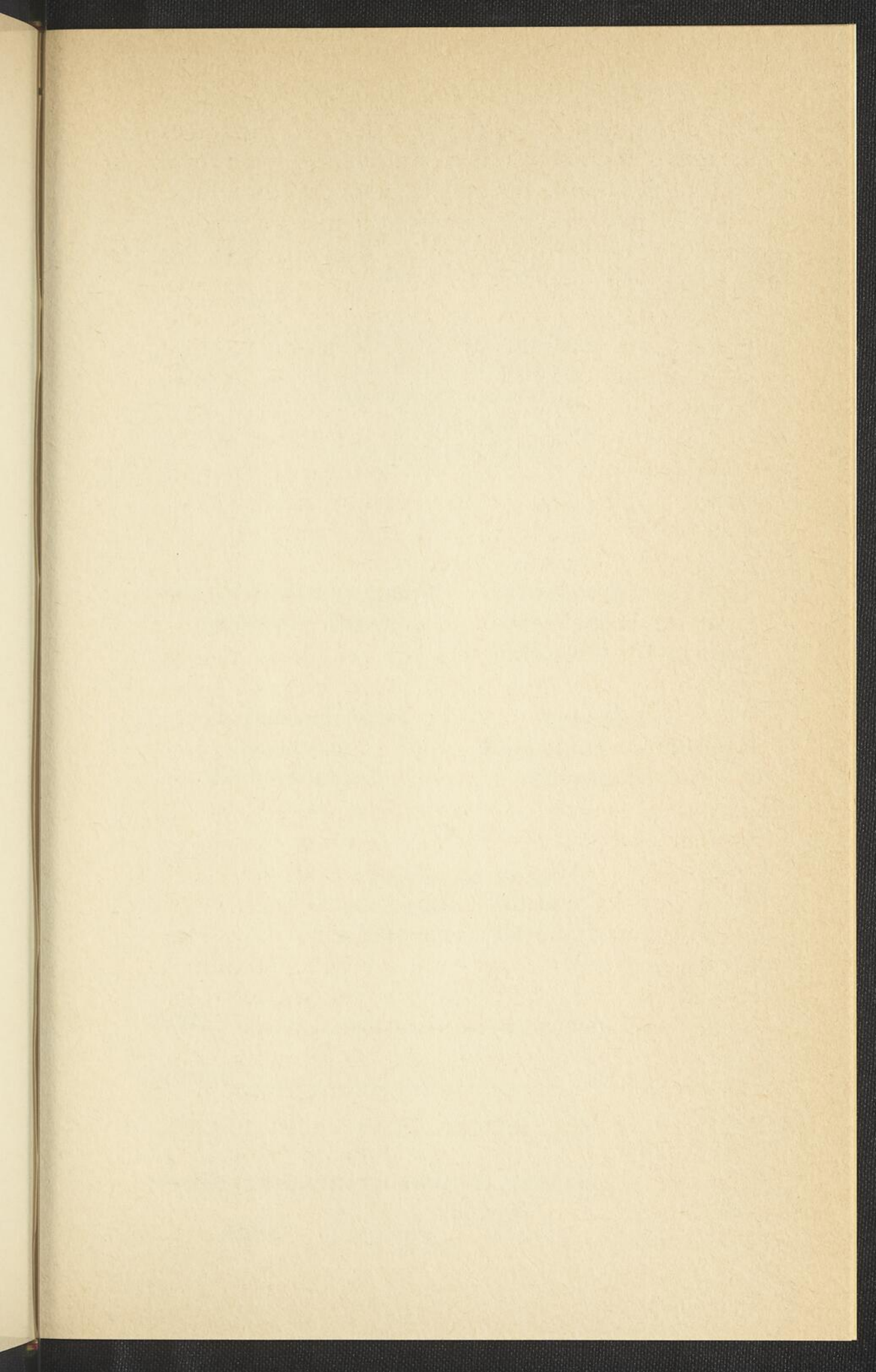
quoi Finn faisait allusion, qu'il n'avait pas parlé de divinités mais de la découverte récente de la présence d'une énergie orgonale spécifique autour des cadavres et des cimetières. Que cette énergie était probablement, c'était l'hypothèse que formait l'homme gris, à l'origine des dérèglements de la perception et/ou de la réalité auxquels tous deux assistaient. Après avoir lu dans Éliphas Lévi que le nombre 13 symbolisait la mort et la naissance, il avait baptisé cette énergie: «Orgone-13». «L'orgone-13 agit très activement sur vous en ce moment», précisa l'homme en gris. «Mais comment s'en protéger?» dit Finn, alarmé de voir entrer dans le bar un écureuil géant en smoking. «Il ne faut pas chercher à se protéger, il ne faut pas adopter une attitude défensive. Résister vous épuiserait. Il importe au contraire d'utiliser cette énergie et de la contrôler de façon à se maintenir dans la réalité, dans l'un des innombrables possibles de ce qui est, puisque tout existe. Les morts doivent être au courant et se débrouiller correctement, je présume. Pourquoi pas? Mais évidemment je n'en sais rien. Peut-être que ce qu'on appelle la vie n'est qu'un certain ralentissement de la matière et que la mort donne accès à la totalité et aux grandes vitesses. Peut-être que le règne de cette vie tire à sa fin et que l'orgone-13 se déverse dans ce plan-ci et va le transformer. Qui sait? Mais laissez-moi vous dire une chose, Finn, l'orgone-13 n'est pas notre ennemie, elle est neutre, elle n'a pas d'intentions. Les intentions, c'est nous qui pouvons les avoir. De plus l'orgone-13 est contrôlable. Dans une certaine mesure je parviens à la dompter et même à m'en servir. Je suis en train de former un groupe réunissant tous ceux qui sont aux prises avec l'orgone-13 et qui ont besoin d'une thérapie nou-

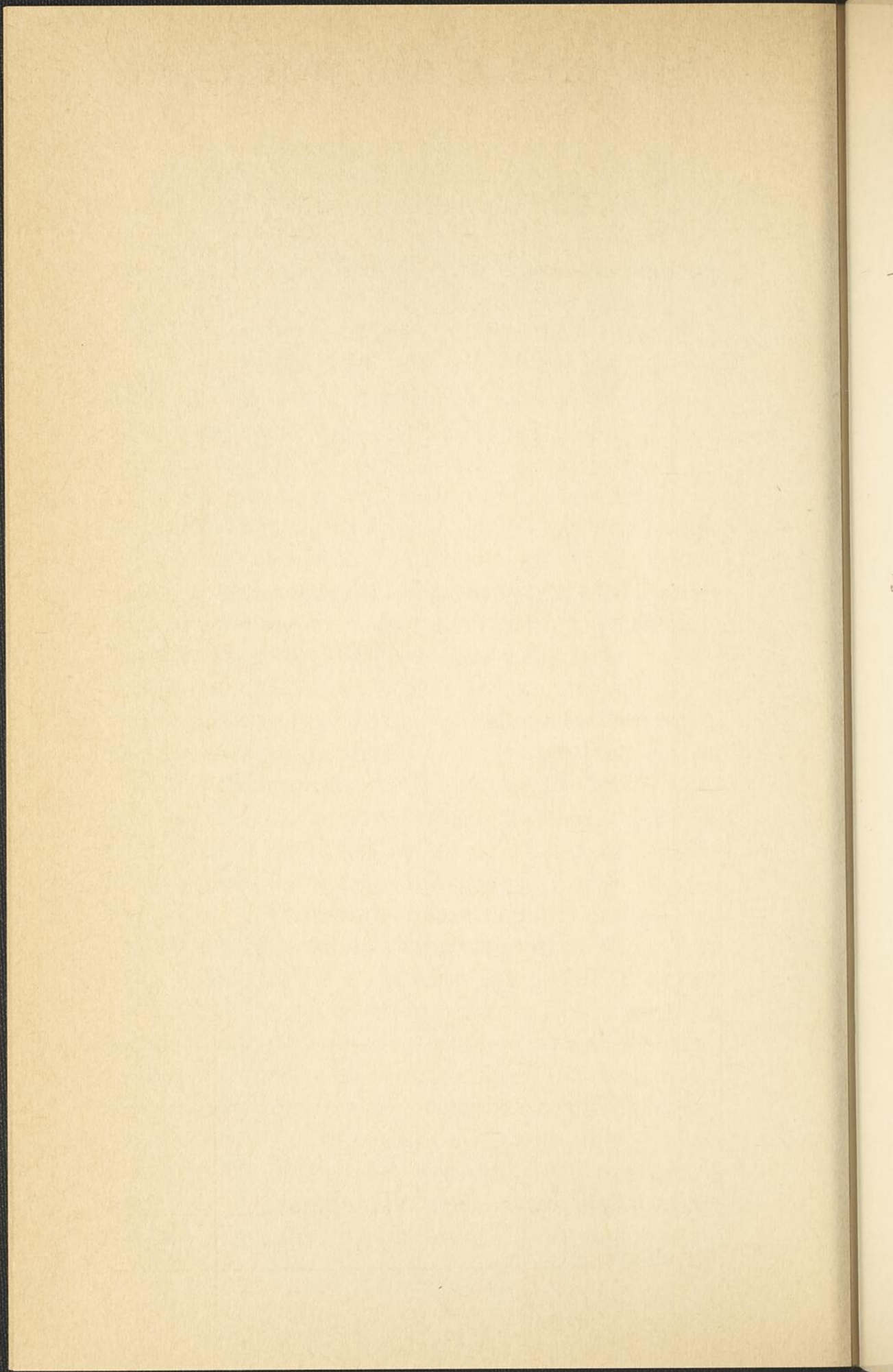
velle, tout en ayant le goût de l'aventure, de l'aventure vraie. Nous sommes une dizaine pour l'instant, vous compris, trois hommes, six femmes et un enfant. Je pense même que des animaux devraient se joindre à nous, j'ai d'ailleurs un chien en vue...»

Après avoir pris bonne note de certaines techniques de détente, combinant postures yogiques et rites magiques bricolés pour les besoins de la cause, Finn quitta l'homme en gris. Il voulut passer d'abord au journal, soupçonnant que l'orgone-13 lui avait fait mal interpréter les directives de son chef, que ce n'était pas au Vatican qu'il devait se rendre. Que serait-il allé faire là-bas? Depuis la guerre civile italienne, toute la fastueuse architecture du passé avait été détruite. Il ne restait plus qu'un bâtiment de briques rouges surmonté d'une antenne de télévision et entouré d'une cinquantaine de roulottes pourpres où vivaient les zouaves et leur famille, les organisateurs de galas, les domestiques, une poignée de fonctionnaires amaigris, les porteuses d'hosties et l'unique journaliste de *l'Osservatore Romano*, Tom Sanner, qui publiait péniblement tous les mois une feuille ronéotypée où le pape pronostiquait toutes sortes de bienfaits et de désastres mais de toute évidence sans y croire lui-même. Tout en marchant, Finn cherchait à faire le calme en lui, songeant à son hygiène alimentaire et sexuelle, tirant des plans au sujet du groupe formé par l'homme en gris quand il buta contre le flanc d'un gigantesque chien qui occupait toute la largeur de la rue et dont les yeux arrivaient à hauteur des fenêtres du premier étage de Chez Frimm, le magasin de maisons de poupée. Finn songea d'abord à se glisser sous la mâchoire mais redoutant un mouvement brusque de l'animal

endormi et repoussant l'idée de grimper sur son dos pour se laisser choir de l'autre côté à cause des passants du monde normal qui, ne voyant pas le chien, jureraient que Finn s'était envolé en pleine rue, ce qui serait amplement suffisant pour justifier son internement dans le premier centre de kotiques venu, il dut se résoudre à faire un détour par l'avenue du Président Lévesque où il aperçut, tendue par des piquets au milieu de la chaussée, une peau de chien démesurée, de la même couleur que l'autre, et sur laquelle étaient disposées les diverses parties de l'animal. Les dents en tas dans le coin supérieur gauche, les yeux et le museau au centre entourés par la queue, les viscères dans le coin inférieur droit... Mais Finn détourna les yeux. Quoiqu'il ne sentît rien, il savait que la pression de l'orgone-13 augmentait. Il s'appuya contre un mur et demeura immobile. Bientôt il éprouva dans tout son corps un léger mouvement vibratile dont il s'efforça d'évaluer la fréquence et l'amplitude. Mais, sans doute parce qu'il était exceptionnellement calme et concentré, d'un seul coup il sut comment s'y prendre pour agir sur le phénomène. Il était capable de modérer le train d'ondes, donc de faire disparaître la peau de chien et toute occurrence qui n'était pas à sa place dans la réalité de référence, ou alors il pouvait avec sa volonté raviver les trains, produire des noeuds, des pressions, sans toutefois avoir la moindre idée de ce qui pouvait advenir. C'est ainsi qu'il vit le chien de la rue d'à côté déboucher dans l'avenue et s'avancer vers lui en souriant de toutes ses dents. C'est ainsi qu'il se retrouva soldat japonais dans la jungle birmane; le temps de constater que la tête de ce soldat était principalement occupée par le visage niais et cruel d'un autre japonais, empereur de

surcroît, que c'en était fini de ces tripotages aléatoires. Il entreprit de revenir vers le point zéro, le point du monde normal. Cela lui prit du temps; il n'avait pas encore le doigté du nuanceur d'orgone de carrière. Les puits d'angoisse et les étendues d'extase le sollicitaient alternativement. Puis, comme les faisceaux s'abaissaient, il reconnut à leur fort parfum de lilas, à leurs rythmes lancinants de tam-tam, à leurs odeurs de femme, de pieds, d'aisselles, de cheveux, de sexe de femme, les vagues oscillantes et bleues du plaisir amoureux. Bien qu'il se limitât à se laisser frôler par les ondes en question, un désir surhumain, un désir total, fixé d'abord sur Lulu Palo, la chanteuse noire qu'il avait rencontrée récemment chez Oncle Frank, se dressa en lui, réclamant tout son être, le tirant de la vie vers la mort, vers la source de l'orgone-13. C'est d'ailleurs par cette voie, par ce couloir de fréquences qu'il allait, plus tard, de concert avec Lulu, entreprendre la première expédition humaine en direction de l'autre côté. Enfin, le retour s'accomplit. L'avenue du président Kennedy avait repris son aspect habituel. Mais il devinait qu'il était possible de ralentir davantage le mouvement de l'orgone-13, de passer de zéro à -1, -2, -n. Que découvrirait-il dans cette direction? Les transformations de la réalité sont-elles du même ordre selon qu'on augmente ou qu'on diminue, au-delà de zéro, la fréquence de l'orgone? La réalité habituelle ne constituait-elle pas une sorte de poste frontière, de seuil, de relais entre les deux groupes de fréquences? Telles étaient les premières questions théoriques que Finn se posait au sujet d'orgone-13, alors qu'il descendait le boulevard Pécuchet et que de ses yeux et de son ventre jaillissaient les flux de réalité.





Bulletin d'abonnement



La nouvelle barre du jour
C.P. 131, Succ. Outremont
Outremont, Qué. H2V 4M8

La nouvelle barre du jour
vous offre gratuitement
un des livres suivants
publiés par
VLB ÉDITEUR

*

Journal de l'année passée
Geneviève Amyot

**N'évoque plus que le
désenchantement...**
Victor-Lévy Beaulieu

**Les petits chevaux
amoureux**
Michel Garneau

Polyphonie.
Roman d'apprentissage
Philippe Haeck

*

12 numéros, un an
au Canada : \$30.00
à l'étranger : \$36.00

nom _____

adresse _____

Veillez m'abonner à partir du numéro _____

Livre choisi _____

Achévé d'imprimer
en juin mil neuf cent soixante-dix-neuf
sur les presses de l'Imprimerie Gagné Ltée
Louiseville - Montréal.
Imprimé au Québec



des textes de

Germain-Guy Beauchamp

Bertrand Bergeron

Jacques Brossard

Hugues Corriveau

Johanne de Bellefeuille

Roger Des Roches

Jérôme Élie

Louis-Philippe Hébert

Jean-Pierre Vidal

Élizabeth Vonarburg

accompagnés d'illustrations de

Micheline Lanctôt